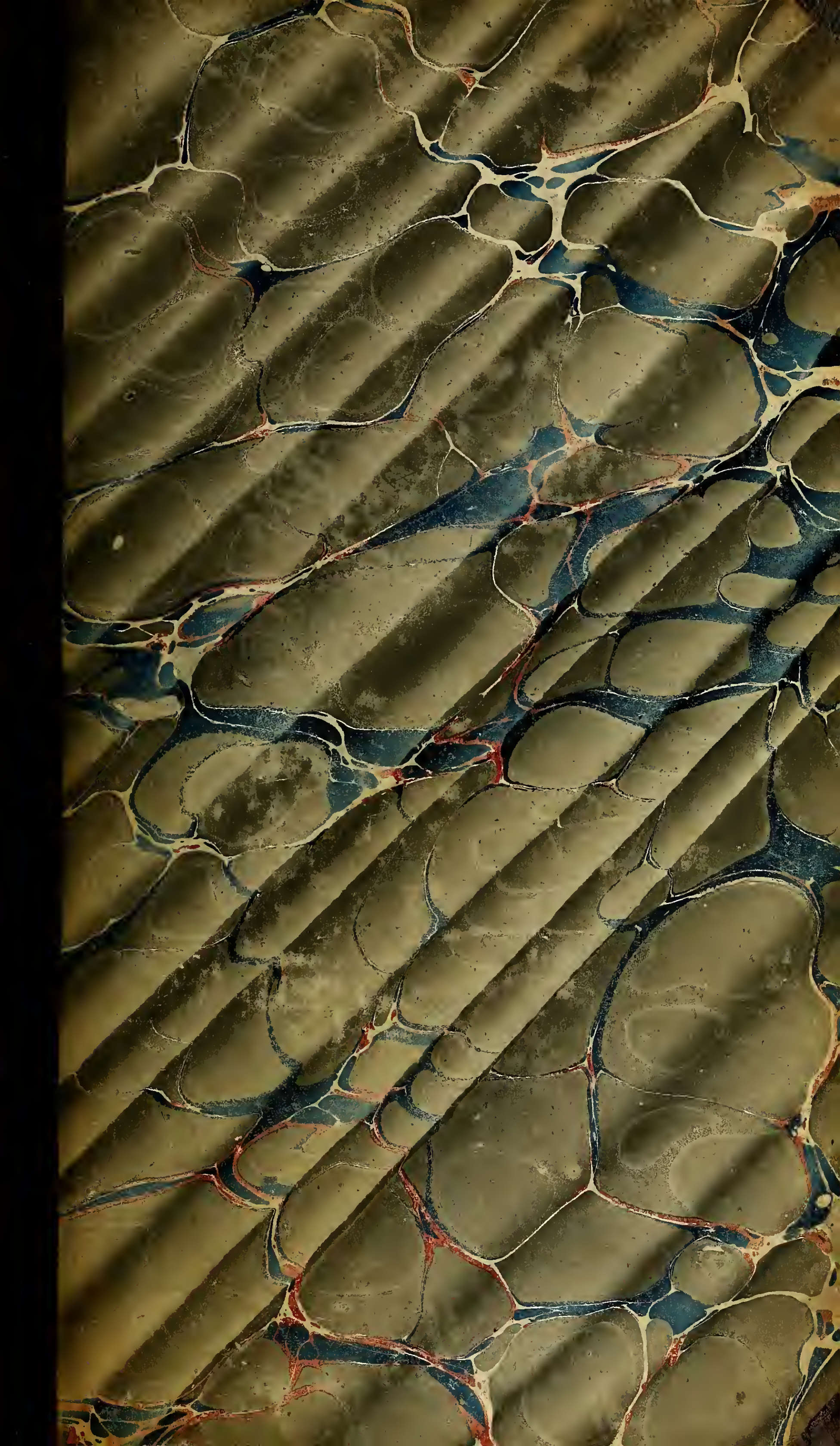
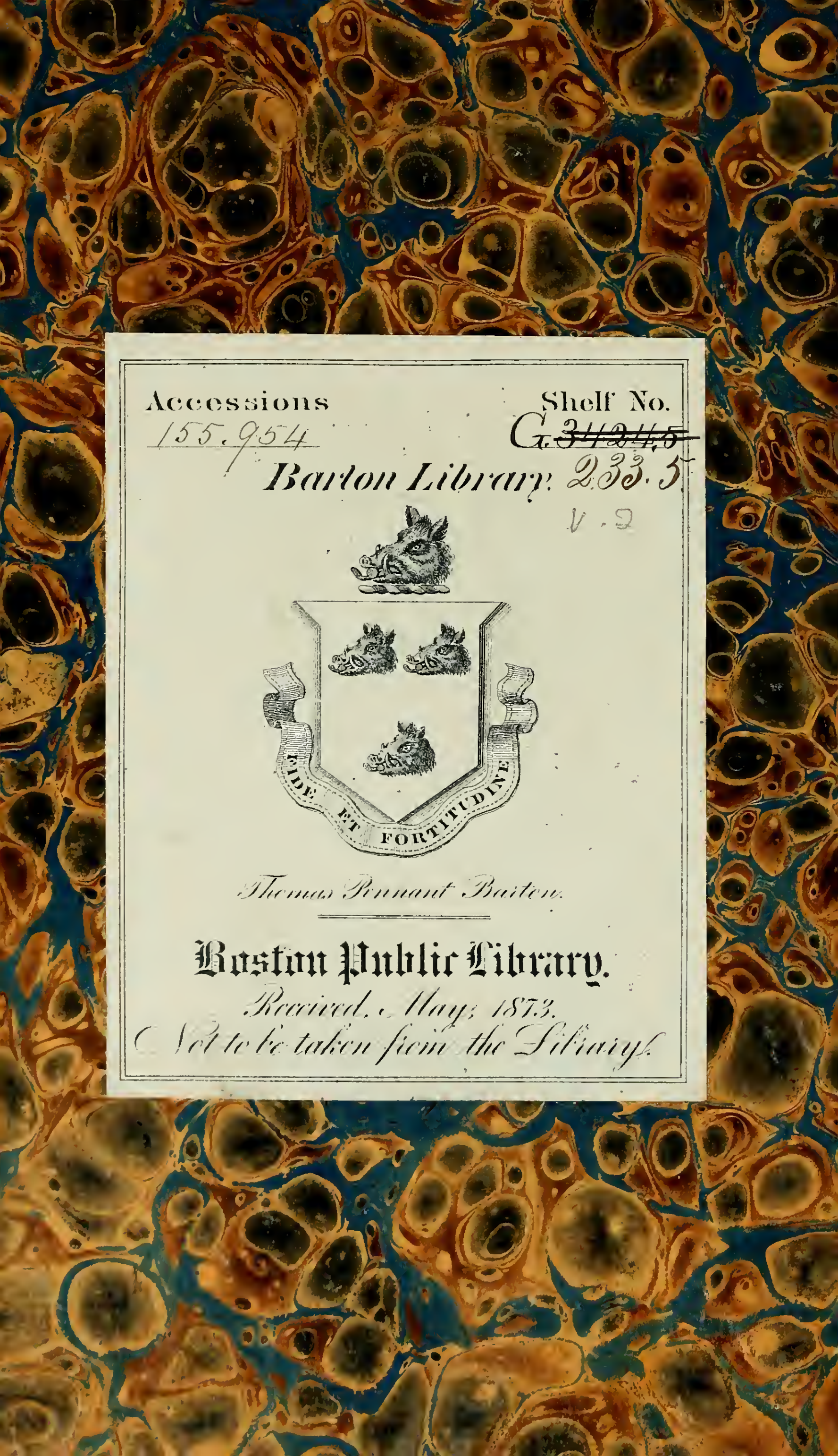
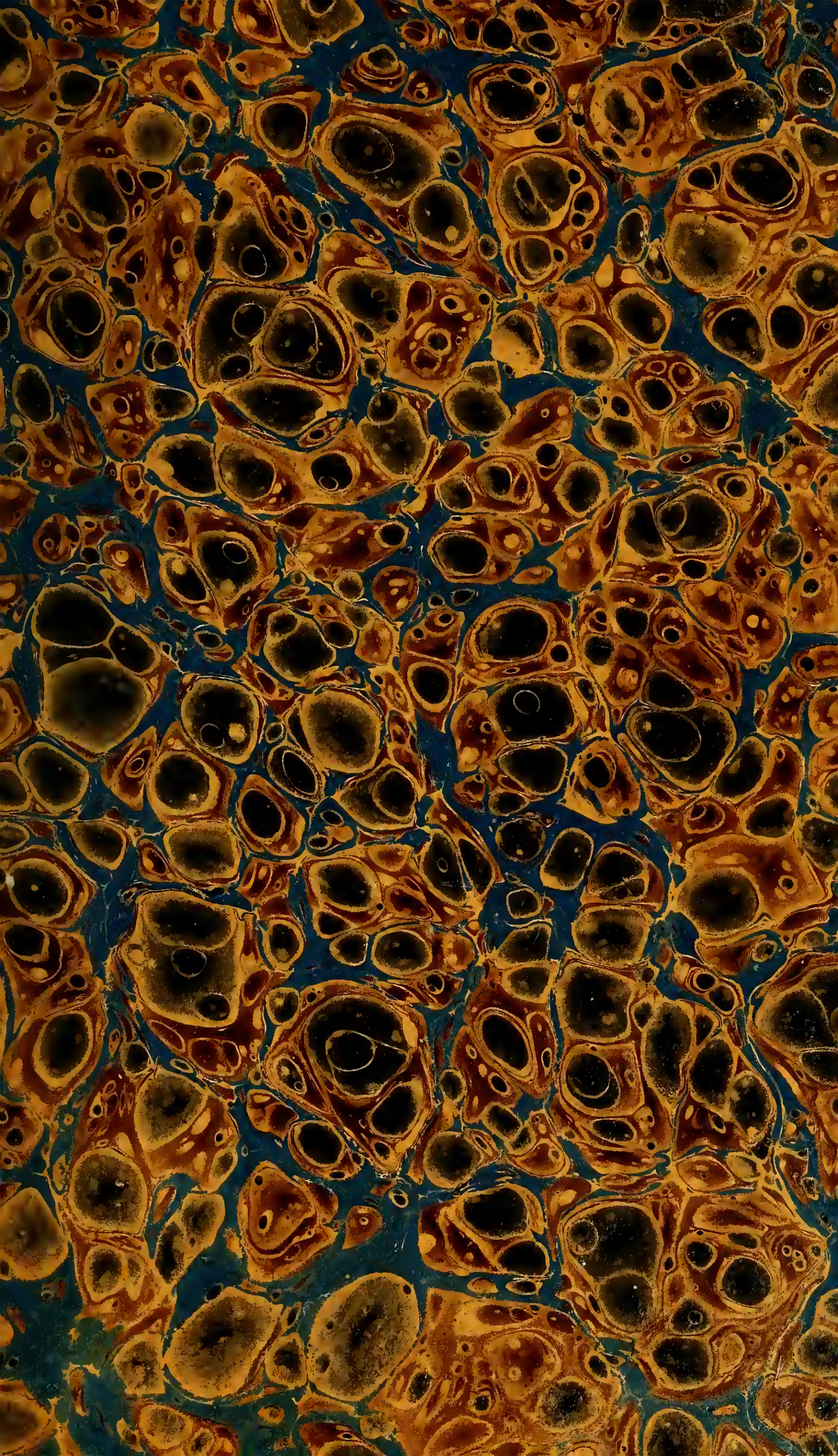




Accessions
155,954
Shelf No.
G.3424.5
Barton Library. 233.5
V. 2
FIDE ET FORTITUDINE
Thomas Pennant Barton.
Boston Public Library.
Received, May, 1873.
Not to be taken from the Library.



ŒUVRES

DE

L. B. PICARD.

THÉATRE. — TOME II.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
IMPRIMEUR DU ROI, RUE JACOB, N° 24.

ŒUVRES

DE

L. B. PICARD,

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE FRANÇAISE).

TOME SECOND.

A PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR-PROPRIÉTAIRE DES ŒUVRES DE PIGAULT-LEBRUN,

AU PALAIS-ROYAL, N° 51.

M DCCC XXI.

LE VOYAGE
INTERROMPU,
COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 19 novembre 1798.

PRÉFACE.

Cette pièce est plus bouffonne que comique. Il y a des scènes qui tiennent de la farce : mais plût au ciel qu'on pût encore faire des farces comme celles de Molière! J'en atteste Scapin et Pourceaugnac. Ici je ne crois offenser ni le goût, ni la raison. Mes deux jeunes gens et leur jockey, la femme romanesque et son gendre futur offrent, sinon des caractères, au moins des physionomies assez plaisantes; la pièce fait rire de bon cœur à la représentation, et il y a au second acte une scène de comédie, la scène du notaire Jolivet.

Ce fut mon ami Andrieux qui le premier imagina, dans ses *Étourdis*, de mettre en scène deux jeunes amis, l'un bien intéressant, bien amoureux; l'autre bien spirituel, bien fertile en expédients pour le compte de son ami. Cela n'est-il pas plus dans nos mœurs qu'un valet ayant de l'esprit pour son maître. Le valet n'en a pas moins un rôle; mais il est à sa place, il n'est que l'instrument de l'intrigue; c'est un des deux amis qui a tout l'honneur de la conception. Combien de fois n'a-t-on pas emprunté cette heureuse idée à l'auteur des *Etourdis*? Pour ma part, j'ai toujours cherché à ne pas faire d'un valet l'intrigant de ma pièce, et j'ai souvent mis en scène deux amis qui rappellent les deux étourdis d'Andrieux.

Combien de fois aussi n'a-t-on pas pris à Molière sa fable de Pourceaugnac? Depuis ce bon gentilhomme limousin jusqu'aux niais de nos derniers tréteaux, que de pièces fondées sur les tours joués à un ridicule personnage rival d'un jeune homme aimable et préféré. On serait tenté de croire que cette idée est la base fondamentale de toutes nos pièces d'intrigue. C'est la base du *Voyage interrompu*; c'est celle de plusieurs de mes comédies.

Une anecdote m'a fourni la scène du notaire Jolivet. Un homme pressait la cérémonie de son mariage, parce qu'il craignait une opposition. Le commis de l'état civil

était si bavard, si questionneur, aimait tant à s'interrompre pour prendre du tabac, tailler sa plume, ou raconter une histoire, que l'opposition arriva, et le mariage ne se fit pas.

Hors cette scène du notaire, il n'y a ici ni observation, ni peinture de mœurs. Quelques mots, quelques détails font sentir l'époque où la pièce fut écrite. Les ruses de Florimon me paraissent vives et assez ingénieuses. La situation de La Mortillière, promené au bout des ponts et arrivant chez une femme en couche, n'a jamais manqué de faire rire. Le dénoûment n'est pas bon, ou plutôt il n'y a pas de dénoûment. Ne sachant comment finir, je m'avisai de mettre une grande confusion parmi mes personnages. C'était la première fois que j'employais ce moyen. Il me réussit. Depuis, je crains bien d'en avoir abusé.

PERSONNAGES.

FLORIMON, jeune musicien.
DORLIS, jeune peintre.
VICTOR, leur jockei.
MADAME DERCOUR.
SOPHIE, fille de madame Dercour.
JAVOTTE, servante de madame Dercour.
LA MORTILLIÈRE, promis à Sophie.
BERNARD, valet de La Mortillière.
JOLIVET, notaire.
MADAME DUFOUR, sage-femme.
JULIEN, clerc de Jolivet, enfant.
RICARD, autre notaire.
DES CHANTEURS DES RUES.

La scène est à Montargis.

LE VOYAGE
INTERROMPU.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une place publique; d'un côté une auberge, de l'autre la maison de madame Dercour.

SCÈNE I.

FLORIMON, DORLIS.

(*Ils sortent tous les deux de l'auberge. Dorlis va regarder avec curiosité sous les fenêtres de madame Dercour; Florimon le suit et l'examine.*)

FLORIMON.

Bon! je m'en doutais; le voilà en contemplation sous les fenêtres de sa belle; il ne lui manque qu'une guitare et un manteau, et je croirais voir un Espagnol faisant l'amour.

DORLIS.

Toutes les fenêtres sont fermées; tout est tranquille dans la maison; voilà pourtant l'heure où tous les matins elle va se promener avec sa mère.

FLORIMON.

Ah çà, mon cher Dorlis, vous moquez-vous de moi, s'il vous plaît? Nous menions tous deux à Paris la vie

la plus agréable, la plus déréglée; bien étourdis, bien libertins, bien pauvres, comme de vrais artistes; enfin, toi, peintre, moi, musicien, nous nous faisions donner tous les jours au diable par nos parents et par nos créanciers. Au dernier tirage de la loterie nous gagnons un terne sec de vingt-quatre mille francs. Vingt-quatre mille francs! Que d'honnêtes gens de notre connaissance les auraient prêtés par amitié à trois ou quatre pour cent par mois, sur de bons nantissements! Mais nous, en dignes enfants de la gloire et des plaisirs, nous ne songeons qu'à les dépenser le plus promptement possible. Vingt-quatre mille francs! c'est de quoi faire le tour du monde. Sans prendre congé de personne, nous voilà sur la route de Lyon; il ne s'agit de rien moins que de pousser tout d'une traite jusqu'à Rome; et nous nous arrêtons à Montargis!

DORLIS.

Nous n'y devions passer qu'une nuit, et nous y sommes depuis huit jours. Mais que veux-tu? Le hasard nous fait loger dans une auberge en face de cette maison; cette maison renferme un trésor, l'adorable Sophie Dercour : je la vois, je l'adore. Le moyen de m'en éloigner!

FLORIMON.

Et que va devenir le plan superbe que nous avions formé? Grande chère, grand train, et toujours en avant, disais-tu, tant que nous nous sentirons des fonds. Quand l'argent nous manquera, nous regagnerons la France à pied, gaiement et le sac sur le dos; dans telle auberge où nous aurons été traités en milords à notre passage, il nous faudra, pour payer l'écot au retour, chanter une romance ou faire le portrait de l'hôtesse; cependant nous aurons vu tous les monu-

ments et toutes les jolies femmes de l'Europe, visité toutes les bibliothèques, désolé tous les maris; nous serons pris par des corsaires, nous nous introduirons dans quelque sérail; nous enlèverons une demi-douzaine de sultanes; enfin, comme Joconde et le roi des Lombards, on pourra voir sur notre liste, à notre retour, des belles de tous les pays, de toutes les couleurs, de tous les états; mais jamais d'attachement sérieux, point de ces passions exclusives qui vous attristent le cœur; nous donnerons, s'il se peut, aux femmes des leçons d'inconstance; tels étaient tes discours, c'étaient là des projets dignes de nous : mais point du tout, au premier pas te voilà pris, te voilà amoureux comme un roman. Tu devrais mourir de honte!

DORLIS.

J'ai vu Sophie, et tous mes projets se sont évanouis.

FLORIMON.

Et ce pauvre petit victor, notre jockey, notre postillon, notre ami plutôt que notre valet, plein d'esprit, plein de feu, à qui nous devions montrer, toi le dessin, moi la musique, dont nous devions faire un grand homme! Le voilà donc arrêté dans sa carrière?

SCÈNE II.

VICTOR, FLORIMON, DORLIS.

VICTOR.

Eh bien! est-ce aujourd'hui que nous partons? Si nous nous arrêtons ainsi dans chaque ville, nous ne serons pas à Rome avant l'hiver.

FLORIMON.

Ce pauvre Dorlis, est-il en état de supporter le voyage? Il est blessé au cœur.

DORLIS.

Blâmez-moi tant que vous voudrez; je ne rougis point d'aimer tant de graces, tant de beauté.

VICTOR.

Et pourquoi donc rougir? Je suis bien amoureux, moi qui vous parle. J'aurais été un grand sot si j'étais resté huit jours à Montargis sans y faire quelque connaissance; mais on sait bien qu'entre amis il faut se quitter; j'ai déja fait mes adieux à ma belle, tout prêt à recommencer sur nouveaux frais dans la première ville où nous ferons séjour.

FLORIMON.

Voilà ce qui s'appelle un garçon à principes; mais toi, depuis huit jours, qu'as-tu fait? Tu as suivi ta belle aux promenades, dans la ville : pas un mot, pas un petit billet, des regards langoureux! Eh que diable, quand on est amoureux, on parle, on s'explique, et l'on finit bientôt par s'entendre.

DORLIS.

Oui, dans un amour léger, et qui meurt aussitôt qu'il est né; mais quand on aime pour la vie.....

VICTOR.

Pour la vie! ah mon Dieu! c'est un jeune homme perdu.

FLORIMON.

Je commence à croire, mon cher Dorlis, que tu n'es pas né pour les grandes choses. Je parie que, dans le fond du cœur, il songe à l'épouser.

DORLIS.

Ah! j'en ferais mon bonheur.

FLORIMON.

Ne te l'avais-je pas dit? Il nous faudra, Victor, terminer seuls notre entreprise; mais ce pauvre Dorlis me fait pitié.

VICTOR.

Vraiment il m'intéresse.

FLORIMON.

On se doit à ses amis.

VICTOR.

Vous avez raison, il faut les aider jusque dans leurs folies.

FLORIMON.

Ne quittons pas Montargis que nous ne l'ayons marié à sa belle Sophie.

VICTOR.

C'est entendu; elle est à lui.

DORLIS.

Ah! mes amis, si vous faites cela, une reconnaissance éternelle.....

FLORIMON.

Voyons. Quels moyens employer? Veux-tu que je me déguise en père, et que j'aille demander pour toi la main de la fille à la mère?

VICTOR.

Voulez-vous que je m'introduise dans la maison? la suivante eût-elle cinquante ans, je me sens le courage de lui faire la cour pour vous servir.

DORLIS.

Indiquez-moi des moyens qui puissent s'accorder avec ma délicatesse, ma timidité.

FLORIMON.

Comment dis-tu? Timidité, délicatesse? c'est fort estimable sans doute; mais cela ne mène à rien.

DORLIS.

S'il se présentait une occasion de rendre service à la mère.

FLORIMON.

Oui dà! rendre service à la mère, cela serait charmant. Il me vient une idée.

DORLIS.

Quelle est-elle?

FLORIMON.

Ce que c'est? oh! rien... non, cela ne se peut pas. (*Dorlis retourne examiner les fenêtres et la maison de madame Dercour; pendant ce temps-là Florimon dit tout bas à Victor.*) Si je la lui confie, il n'y consentira jamais.

VICTOR.

Ne lui en parlez pas. Je vois bien que nous serons obligés de le rendre heureux malgré lui.

FLORIMON.

C'est une folie.

VICTOR.

Tant mieux, nous nous amuserons.

FLORIMON.

J'ai rencontré hier dans la ville une troupe de ces chanteurs italiens qui s'en vont de ville en village, avec leur basse et leur triangle.

VICTOR.

Les voilà au bout de la rue; il n'y a rien de si plaisant que la basse-taille avec ses lunettes, et la chanteuse avec l'éventail.

FLORIMON.

Nous pourrions prendre leurs instruments, et nous déguisant bien, toi,.... en femme, et moi comme je pourrai.....

DORLIS.

La porte s'ouvre; c'est Sophie et sa mère.

FLORIMON, *donnant une bourse à Victor.*

Prends ma bourse; emmène-les au premier cabaret, dans un instant je suis à toi.

VICTOR.

J'y cours; voilà de quoi acheter tout un opéra.

(*Il sort.*)

FLORIMON, *à Dorlis.*

Les voilà. Eh bien, que ne commences-tu par présenter tes hommages à la mère et à la fille? un joli homme comme toi est toujours bien venu des dames.

DORLIS.

Réflexion faite, je ne suis qu'un sot, avec ma timidité, et je vais parler.

FLORIMON.

Bon! (*A part.*) Il n'en fera rien, j'en réponds. (*Haut.*) De mon côté, je songe à te servir, et tu auras bientôt de mes nouvelles.

DORLIS.

Comment! tu m'abandonnes.

FLORIMON.

Par discrétion. Je te laisse avec ta belle.

(*Il sort.*)

DORLIS.

Eh mais! écoute-moi donc. Florimon, mon cher Florimon.

(*Il suit Florimon jusqu'au fond du théâtre.*)

SCÈNE III.

DORLIS, MADAME DERCOUR, SOPHIE.

MADAME DERCOUR, *parlant à sa servante qu'on ne voit pas.*

Entendez-vous, Javotte? si le jeune La Mortillière arrivait pendant notre absence, vous le prieriez d'attendre; nous ne tarderons pas à rentrer, nous n'allons faire qu'un tour sur le bord du canal; sur-tout beaucoup de politesse, n'y manquez pas, je vous en prie; c'est qu'ils ont si peu d'éducation, ces gens-là, si peu d'attentions, si peu de soins, il faut tout leur dire. Eh bien, venez-vous, mademoiselle?

SOPHIE, *sortant de la maison.*

Me voici, ma mère.

DORLIS.

Il est déja loin; me voilà seul auprès d'elle; je tremble, tout mon courage est parti avec Florimon.

MADAME DERCOUR, *retournant à la porte de sa maison.*

Écoutez donc, Javotte; aussitôt que Jacques sera revenu, n'oubliez pas de l'envoyer chez Ricard le notaire, qui demeure à l'autre bout de la ville, pour savoir des nouvelles de sa femme et de son enfant. Cette pauvre petite femme, à dix-sept ans, accoucher après un an de mariage; et ce mariage encore qui est un secret dans la famille et dans la ville!

SOPHIE.

Un secret que tout le monde sait.

MADAME DERCOUR.

Mais que personne n'est censé savoir; comme tout

cela doit l'agiter, la tourmenter! oh! moi cela me tournerait le sang; je suis si sensible! j'ai les nerfs si délicats ! Ce n'est pas qu'il ne soit très-flatteur de se trouver, à peu de chose près, l'héroïne d'un roman, de jouer un rôle dans une histoire, où, de part et d'autre, on a développé tant de galanterie, tant de générosité, tant de sensibilité.... A propos de sensibilité (*elle retourne encore à sa porte*), Javotte, qu'on passe sur-tout chez Lonjumeau le libraire, et qu'on sache s'il lui est arrivé de nouveaux romans de Paris.

DORLIS, *à part.*

Dans une petite ville tout le monde se salue.... Si j'osais.... Imbécille que je suis!

SOPHIE, *à part, apercevant Dorlis.*

Encore ce même jeune homme! je le vois toujours sur nos pas. En vérité, son assiduité m'embarrasse. Il a le regard si tendre!

MADAME DERCOUR, *revenant à sa fille.*

Qu'est-ce que tu dis? des romans bien tendres! tu as raison, il n'y a que ceux-là d'intéressants.

DORLIS, *à part.*

Je me flatte peut-être; mais on dirait que mes regards l'ont frappée, et que mon attention à la suivre par-tout ne lui a pas échappé.

MADAME DERCOUR.

Quelles délices qu'un roman! c'est le commencement que j'en aime le mieux; quand les deux jeunes amants bien épris l'un de l'autre se rencontrent, se regardent, se devinent; le jeune homme suit sa bergère au bal, aux promenades, au spectacle.

SOPHIE, *en regardant Dorlis.*

Par-tout.

MADAME DERCOUR.

Il n'ose l'aborder, il y a là quelque Argus jaloux qui veille sur elle, et puis il est si timide.

SOPHIE, *en regardant Dorlis.*

Ah! oui, bien timide.

MADAME DERCOUR.

La bergère enchantée de cette timidité, véritable symptôme d'un amour pur et délicat, en est déja au point de desirer quelque événement favorable qui enhardisse le jeune homme; et puis les soupirs, et puis les rêves, et puis les insomnies, et puis les billets-doux, les rendez-vous, les sérénades, les rivaux, les jalousies, les duels, les enlèvements, les apparitions, les spectres, les voleurs, et puis le dénoûment, qui, comme de raison, contente tout le monde : ah! conviens avec moi, ma fille, que rien n'est plus charmant, rien n'est plus délicieux qu'un roman.

SOPHIE.

En effet, ma mère, je ne peux vous entendre parler ainsi sans me sentir émue, attendrie....

MADAME DERCOUR.

Et moi donc, cela me reporte à quinze ans; tout mon desir à moi eût été de faire parler de mes amours; en tout bien; tout honneur, s'entend : oui, c'eût été là ma folie; mais votre père faisait l'amour comme un bourgeois; il commence par demander ma main à mes parents. Beau début!

SOPHIE.

Eh! mais, ma mère, approuveriez-vous que quelqu'un me recherchât sans vous en prévenir?

MADAME DERCOUR.

C'est bien différent; vous êtes si peu avancée pour

votre âge, soit dit sans vous déplaire, ma fille. Vous n'avez pas ce tact... ce discernement... bref, l'amour n'est bon pour vous que dans les livres, entendez-vous : mais je babille ici, l'heure de la promenade se passe; allons, venez, venez, mademoiselle.

DORLIS, *à part.*

Elles s'éloignent; allons, il faut attendre le résultat des efforts de Florimon.

SOPHIE, *toujours en regardant Dorlis.*

Mais ma mère, au lieu de gagner le bord du canal, que ne nous promenons-nous dans cet endroit?

MADAME DERCOUR.

Et le beau monde, mademoiselle, viendra-t-il nous chercher ici!

SOPHIE.

C'est que je crains pour vous, ma mère, la chaleur, la fatigue. (*A part.*) Il nous regarde, mais il ne nous parle pas.

MADAME DERCOUR.

Oh! tout cela ne me fait pas peur. (*On entend des instruments derrière le théâtre.*) Qu'est-ce que j'entends là?

SOPHIE.

C'est cette troupe de chanteurs italiens qui sont dans la ville depuis trois jours.

MADAME DERCOUR.

Ah bon Dieu! on dit qu'ils sont toujours ivres!.... et d'une insolence!... Tâchons de les éviter.

SOPHIE.

Les voilà.

SCÈNE IV.

VICTOR, FLORIMON, SOPHIE, MADAME DERCOUR, DORLIS, DES CHANTEURS DES RUES.

(*Florimon a une mauvaise perruque, un habit noir rapé et de larges lunettes sur le nez; il tient un papier de musique, et un rouleau de papier pour battre la mesure. Victor est en femme; il a un tambour de basque et un grand éventail.*)

FLORIMON, *bas à Victor.*

Bon! Victor, voilà nos gens en présence.

VICTOR.

A merveille, commençons nos rôles.

DORLIS, *à part.*

Quelles figures originales!

FLORIMON, *bas à Victor.*

Il ne nous reconnaît pas.

VICTOR.

Je l'en défierais bien.

MADAME DERCOUR.

Eh! bien, mademoiselle, n'allez-vous pas vous amuser à écouter ces gens-là?

FLORIMON, *allant au-devant de Sophie.*

Perdonnaté mi, bellissima Francezé, si je vous retarde d'un moment. Ascoutate, vi pregò, ouna canzonnetta della mia fazonne, dont les paroles elles sont françaises, qualle a déja fait l'admiration de toute l'Europe.

SOPHIE.

Excusez; mais nous sommes très-pressées.

DORLIS.

Que peuvent-ils vouloir à ces dames?

FLORIMON.

C'est l'affaire d'oune instant. Allons, prestò, en mesure, signora.

MADAME DERCOUR.

Passez pas ici, mademoiselle.

(*Sophie passe de l'autre côté, et y trouve déja Victor qui entonne le couplet d'une voix claire en frappant sur son tambour de basque. Elle veut se retourner vers sa mère, les musiciens se sont deja placés entre elles deux. Madame Dercour, étonnée de l'action de Victor et des musiciens, veut se retourner du côté de Florimon qui bat la mesure vivement et gravement, de façon qu'elles se trouvent prisent de tous côtés.*)

CHOEUR.

La science et la gloire
Chimère, éclat trompeur,
Aimer, chanter et boire,
Voilà le vrai bonheur.

MADAME DERCOUR.

C'est bon, c'est bon ; mais de grace....

FLORIMON, *seul.*

Nargue d'un pauvre hère
Qui veut être savant;
Parlez-moi d'un vivant
Qui vous remplit son verre,
Et chante en l'avalant...

MADAME DERCOUR.

Mais, messieurs....

LE CHOEUR *reprend vivement.*

La science et la gloire,
Chimère, éclat trompeur;
Aimer, chanter et boire,
Voilà le vrai bonheur.

MADAME DERCOUR.

Mais je vous dis que nous n'avons pas le temps d'en entendre davantage.

(*Elle veut sortir, Florimon l'arrête.*)

FLORIMON.

Nous avons encor l'andante, le cantabile, l'allegretto, l'allegramente, l'allegro.

MADAME DERCOUR.

Mais encore une fois....

FLORIMON, *la retenant toujours.*

Oh! bon gré, mal gré, vous nous écouterez. Allons camarades.

FLORIMON et VICTOR, *chantant.*

La science et la gloire....

MADAME DERCOUR.

Voyez pourtant comme une honnête femme est exposée à être insultée.

DORLIS, *qui, pendant toute la scène, a eu peine à se contenir, s'élançant entre les dames et les chanteurs.*

Insolents, voulez-vous bien passer votre chemin, sans vous le faire répéter?

FLORIMON, *à part.*

Bon!

VICTOR, *à part.*

Voilà ce que nous voulions.

FLORIMON.

Et perché, s'il vous plaît, il signor, se mêle-t-il de notre affaire ?

VICTOR.

Voulez-vous empêcher de pauvres gens comme nous de gagner nostra vie ?

DORLIS.

Non ; mais je saurai vous faire respecter ces dames.

MADAME DERCOUR.

Oh ! le brave jeune homme !

SOPHIE.

Je respire.

VICTOR, *à Florimon.*

Ferme. Poussez la querelle.

FLORIMON.

Est-ce donc manquer de respect à ces dames que de vouloir leur faire entendre ce qu'il y a de mieux dans tous les opéras des Sarti, des Paësiello, des Cimarosa ?

DORLIS.

Tais-toi, impertinent.

VICTOR.

Est-ce vous qui m'empêcherez de chanter ?

DORLIS.

Oui, ce sera moi.

VICTOR.

Vous !

DORLIS.

Moi.

VICTOR.

Allons donc.

MADAME DERCOUR.

Eh! de grace, ne vous exposez pas; vous voilà seul contre eux.

SOPHIE.

Ne voyez-vous pas qu'ils sont ivres dès le matin?

DORLIS.

Laissez-moi, mesdames, laissez-moi châtier ces insolents.

VICTOR, *à Florimon.*

A merveille! courage!

FLORIMON.

Et je vous soutiens, moi, que je chanterai et que ces dames m'écouteront.

DORLIS.

Décampez au plus vite, je vous le conseille.

FLORIMON.

Je me moque de vos avis, et je chanterai.

DORLIS.

Tiens, drôle, voilà pour t'apprendre à parler.

(*Il va pour donner un soufflet à Florimon.*)

FLORIMON, *l'arrêtant.*

Assez, signor, assez. Il me paraît qu'on préfère votre conversation à la nôtre. Tant mieux pour vous. Mà, convenez que vous nous devez quelque reconnaissance. Quelque grande colère que nous vous ayons inspirée, c'est à nous que vous devez l'avantage de causer avec ces dames. La riverenzia, signor, de tout mon cœur. Allons, enfants, faire admirer ailleurs nos préciosissimes talents.

(*Ils s'en vont en chantant.*)

La science et la gloire,
Chimère, éclat trompeur.

SCÈNE V.

DORLIS, MADAME DERCOUR, SOPHIE.

DORLIS.

Je crois que ces marauds se permettent encore de plaisanter. S'ils ne s'éloignent au plus tôt...

MADAME DERCOUR.

Les voilà partis ; laissez-les : en vérité, ils m'ont fait une frayeur dont j'ai peine à me remettre. Quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas ?

SOPHIE.

En effet, monsieur ne pouvait pas se trouver là plus à propos.

DORLIS.

Vous attachez trop de prix, mesdames, à un léger service qu'il était du devoir d'un galant homme de vous rendre. C'est à moi à me féliciter de l'heureuse rencontre que j'ai faite.

MADAME DERCOUR, *à sa fille.*

Ce jeune homme paraît fort aimable.

SOPHIE.

Il s'exprime avec une grace toute particulière.

MADAME DERCOUR.

Pourrais-je au moins savoir à qui nous avons tant d'obligation ?

DORLIS.

Je me nomme Dorlis.

MADAME DERCOUR.

Vous n'êtes pas de cette ville ?

DORLIS.

Non, madame, j'arrive de Paris.

MADAME DERCOUR.

Je m'en doutais. Ces jeunes gens de Paris ont un certain je ne sais quoi qui n'appartient qu'à eux.

DORLIS.

Je suis à Montargis depuis huit jours, et je loge....

SOPHIE.

Dans cette auberge, je crois ?

DORLIS.

Il est vrai.

MADAME DERCOUR.

Ah!.... tu avais déja remarqué...

SOPHIE.

A la fenêtre, aux promenades.

MADAME DERCOUR.

En effet, à présent je me rappelle, je crois, vous avoir aperçu hier ou avant-hier aux Belles Manières. Les Belles Manières sont comme qui dirait le Tivoli de Montargis. Et comptez-vous rester dans notre ville ?

DORLIS.

Les affaires qui m'y ont amené ne sont pas très-importantes; mais la société m'y paraît si agréable, que j'y prolongerais mon séjour avec bien du plaisir.

MADAME DERCOUR.

C'est qu'en effet.... Écoute donc, ma fille, ce jeune homme nous a rendu service.

SOPHIE.

Je le crois très-honnête.

MADAME DERCOUR.

Nous ne risquons rien de l'engager à venir nous voir.

SOPHIE.

Je pense comme vous, ma mère.

MADAME DERCOUR.

Puis-je espérer que, pendant le peu de temps que vous resterez à Montargis, vous voudrez bien voir les personnes que vous avez si généreusement obligées?

DORLIS.

Ah! madame, cette gracieuse invitation me ferait rester à Montargis toute ma vie.

MADAME DERCOUR.

Comme il est galant! comme il est poli! c'est charmant; cela ressemble à un commencement d'aventure, en vérité. Je suis veuve, monsieur, j'ai quelque fortune, je rassemble chez moi la meilleure société de tout le département du Loiret, j'ose le dire, et j'espère qu'on vous verra plus d'une fois dans ma maison; voilà le moment où elle va devenir fort agréable. Je marie ma fille.

DORLIS.

Vous mariez mademoiselle!

MADAME DERCOUR.

A monsieur La Mortillière de Moulins; c'est une affaire conclue. Nous attendons le futur aujourd'hui même; ma fille et moi nous ne le connaissons encore que de réputation; c'est mon frère de Moulins qui a fait ce mariage. Le jeune La Mortillière est le garçon le plus aimable, le plus riche, le plus galant, et le plus beau de tout le Bourbonnais. Oh! c'est un mariage très-convenable. Vous concevez qu'on dansera à la noce. Nous avons ici d'excellents danseurs; mais je suis persuadée que vous les surpasserez tous.

DORLIS.

Moi, madame? oh! je danse très-mal, je vous en avertis.

MADAME DERCOUR.

Pure modestie; un seul mot encore : peut-on savoir quelle est votre profession?

DORLIS.

Je suis peintre.

MADAME DERCOUR.

Peintre! eh! que ne disiez-vous donc? je suis folle de la peinture, moi; vous ferez le portrait de mon gendre, celui de ma fille, le mien. Eh vite, eh vite, mademoiselle, allons annoncer à toutes nos élégantes qu'il est arrivé un peintre à Montargis. Oh! je vous réponds que vous ne manquerez pas d'occupation. Eh bien, mademoiselle, vous partez sans saluer, sans rien dire; qu'est-ce que cela signifie?

SOPHIE.

De grace, monsieur, comptez autant sur ma reconnaissance que sur celle de ma mère.

MADAME DERCOUR.

A la bonne heure, voilà ce qui s'appelle parler. Monsieur, je suis votre très-humble servante : un peintre, un peintre à Montargis! c'est charmant, c'est délicieux; il en faut profiter, cela ne se rencontre pas tous les jours. (*Elles sortent.*)

SCÈNE VI.

DORLIS SEUL.

Elle va se marier! on attend le futur aujourd'hui!

allons, il faut y renoncer. Y renoncer! quand, d'après les mots qui lui sont échappés, je pourrais concevoir quelque espérance.... Et ce Florimon qui m'avait promis de tout faire pour moi! que fait-il? où est-il?

SCÈNE VII.

VICTOR, DORLIS, FLORIMON.

FLORIMON.

Eh bien! mon ami, où en es-tu avec ta belle Sophie?

VICTOR.

Avez-vous causé avec la mère?

FLORIMON.

Aimes-tu toujours la demoiselle?

VICTOR.

Répond-elle à vos sentiments?

FLORIMON.

Quand l'épouses-tu?

DORLIS.

Oui, tu es un charmant garçon; tu me promets des merveilles et tu ne fais rien : si le hasard ne m'avait pas mieux servi que toi....

FLORIMON.

Comment, le hasard?...

DORLIS.

Eh! oui, je cherchais sous quel prétexte les aborder. Ces mauvais chanteurs italiens sont venus les étourdir de leur détestable musique.

VICTOR.

Détestable! oh! je vous réponds qu'il y en a parmi eux qui chantent fort bien.

DORLIS.

Qu'ils chantent bien ou mal, que m'importe? ils étaient ivres; ils ont insulté ces dames.

FLORIMON.

Pas possible.

DORLIS.

C'est comme je te le dis; ils voulaient absolument les forcer à les entendre.

VICTOR.

En vérité!

DORLIS.

Oui. Moi, je n'ai pas pu me contenir.

FLORIMON.

Je te vois d'ici; en galant chevalier, tu prends la défense des belles insultées, tu chasses les insolents chanteurs, et te voilà en conversation réglée : le résultat de l'entretien?

DORLIS.

Le résultat, c'est qu'il faut quitter Montargis dès aujourd'hui.

FLORIMON.

Comment! t'aurait-elle déja témoigné son aversion?

DORLIS.

Au contraire, je crois même qu'il ne serait pas impossible de m'en faire aimer.

VICTOR.

La mère aurait-elle pénétré vos sentiments?

DORLIS.

La mère m'a comblé de politesses; elle m'a engagé à la venir voir pendant mon séjour à Montargis.

FLORIMON.

Eh! mais, que diable, tout va le mieux du monde! pourquoi partir si promptement?

DORLIS.

C'est que dès demain peut-être elle est mariée à un autre; on attend le futur aujourd'hui : c'est un monsieur La Mortillière, un élégant de Moulins; elles ne le connaissent ni l'une ni l'autre; mais il est riche : c'est un oncle qui fait ce mariage; et moi, inconnu, sans appui, comment espérer d'obtenir la préférence!

VICTOR.

On la marie à un autre!

FLORIMON.

Oh! parbleu, ceci devient piquant! La Mortillière, dis-tu, qu'on attend de Moulins aujourd'hui? Victor!

VICTOR.

Me voilà.

FLORIMON.

Eh! vite, mon garçon, sur la route de Moulins, à la première auberge; observe, examine les voyageurs, interroge les passants, les domestiques, les postillons; il s'agit de reconnaître ce fameux La Mortillière, de le retenir aussi long-temps que tu pourras, et de revenir m'annoncer ici son arrivée. Je t'attends.

VICTOR.

J'y cours. Un faraud de Moulins qui vient prendre possession d'une femme, cela se reconnaît d'une lieue. Vous aurez bientôt de mes nouvelles. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

FLORIMON, DORLIS.

FLORIMON.

Toi, mon cher Dorlis, va joindre ces dames à la promenade; fais la cour à la mère, fais les yeux doux à la fille : nous avons de l'argent; tu es amoureux; Victor et moi, nous avons de l'esprit. Sois attentif, complaisant, prévenant, galant, fais-toi aimer enfin; je reste ici pour songer à tes affaires.

DORLIS.

Oui, je suivrai tes conseils, je compte sur ton amitié, tout ce que tu feras sera bien fait; quant à moi, je suis incapable de rien concevoir, de rien exécuter. L'amour m'occupe entièrement. Ah! qu'on est heureux d'avoir un ami comme toi! (*Il sort.*)

SCÈNE IX.

FLORIMON SEUL.

Allons, morbleu!... ceci ne laisse pas que d'être fort embarrassant. Je parais ne douter de rien en présence de Dorlis; mais ce mariage arrêté!.... Eh bien, serais-je effrayé d'un tel obstacle? Fi donc! c'est une partie d'honneur; mais qu'est-ce que c'est que cette figure-là.

SCÈNE X.

FLORIMON, BERNARD, UNE LETTRE A LA MAIN, UNE VALISE SUR L'ÉPAULE.

BERNARD.

Eh l'ami! pourriez-vous m'enseigner la maison de madame Dercour?

FLORIMON.

(*A part.*) Serait-ce un des gens?... (*Haut.*) Vous demandez la maison de madame Dercour?

BERNARD.

Juste.

FLORIMON.

Pour y déposer cette malle?...

BERNARD.

Précisément.

FLORIMON.

Et lui remettre cette lettre?

BERNARD.

Vous l'avez dit.

FLORIMON.

De la part du jeune....

BERNARD.

La Mortillière.

FLORIMON.

De Moulins?

BERNARD.

Département de l'Allier.

FLORIMON.

Son gendre futur?

BERNARD.

Dont j'ai l'honneur d'être le jockei.

FLORIMON.

Nous y voilà.

BERNARD.

Il paraît que vous êtes au fait?

FLORIMON.

Je suis de la famille.

BERNARD.

Ah! vous êtes?...

FLORIMON.

Arrive-t-il bientôt votre maître?

BERNARD.

Il est arrivé.

FLORIMON.

Bon!

BERNARD.

Il est dans une auberge là, à l'entrée de la ville.

FLORIMON.

Il se repose.

BERNARD.

Pas du tout. Il fait une grande toilette.

FLORIMON.

Pour paraître devant sa prétendue?

BERNARD.

C'est ça.

FLORIMON.

Et il n'est pas seul La Mortillière?

BERNARD.

Pardonnez-moi.

FLORIMON.

Mais l'oncle qui a fait le mariage?

BERNARD.

Il est malade.

FLORIMON.

Ce pauvre cher homme!

BERNARD.

Oh! ce ne sera rien.

FLORIMON.

Tant mieux. Votre maître vous envoie devant pour l'annoncer?

BERNARD.

Avec cette lettre et cette valise où sont ses papiers.

FLORIMON.

(*A part.*) Une lettre, des papiers! tout cela peut entrer sans inconvénient.

BERNARD.

Or, pendant qu'il était devant son miroir, moi je me suis amusé dans un cabaret : cela m'a retardé : c'est pourquoi dépêchez-vous de m'indiquer la maison....

FLORIMON.

La voilà.

BERNARD.

La voilà! c'est charmant. Une jolie affaire au moins que fait là madame Dercour; mon maître est la coqueluche de Moulins. Toutes les femmes se l'arrachent, et vous entendez que cela vous donne un certain relief dans les antichambres du pays. Votre serviteur, de tout mon cœur.

(*Il entre dans la maison de madame Dercour.*)

SCÈNE XI.

FLORIMON, SEUL.

Voilà le valet dans la maison; mais pour le maître il n'y est pas encore.

SCÈNE XII.

VICTOR, FLORIMON.

VICTOR.

Eh vite! eh vite! en action, voilà l'ennemi qui s'avance. Je n'ai pas eu de peine à le reconnaître; il prend soin de se nommer à tout le monde. Pour l'arrêter, impossible; il était déja en route, vers cet endroit, et tenez, le voici.

SCÈNE XIII.

VICTOR, LA MORTILLIÈRE, FLORIMON.

LA MORTILLIÈRE.

Pourriez-vous me faire le plaisir de m'enseigner la maison de madame Dercour? Je suis le jeune La Mortillière, le gendre futur qu'elle attend.

FLORIMON.

Bien enchanté de faire votre connaissance. Êtes-vous las?

LA MORTILLIÈRE.

Beaucoup. J'étais si cahoté dans cette maudite chaise,

que j'ai été obligé de faire trois mortelles lieues à pied ce matin.

FLORIMON.

Tant pis.

LA MORTILLIÈRE.

Pourquoi donc ça?

FLORIMON.

C'est que vous n'y êtes pas encore.

LA MORTILLIÈRE.

On m'avait dit la première porte.

FLORIMON.

La première du côté de Paris; mais la dernière du côté de Moulins.

LA MORTILLIÈRE.

Oh! diable!

VICTOR.

C'est bien différent. Vous concevez?

LA MORTILLIÈRE.

Je conçois. Et la ville est longue?

FLORIMON.

Mais non, pas extraordinairement.

VICTOR.

Ce n'est pas la ville qui est longue, c'est le faubourg.

FLORIMON.

Mais pas trop encore; trois quarts de lieue pour arriver au bout des ponts.

LA MORTILLIÈRE.

Trois quarts de lieue!

VICTOR.

Pas davantage.

LA MORTILLIÈRE.

Si j'avais su cela.....

VICTOR.

Vous n'auriez pas fait une toilette.....

LA MORTILLIÈRE.

Aussi conséquente.

FLORIMON.

Aussi recherchée, voulez-vous dire?

VICTOR.

Il est vrai que vous êtes mis dans le dernier goût.

LA MORTILLIÈRE.

Nous avons à Moulins le journal des modes, avec les gravures; mais quand je serai là-bas, encore, comment trouver.....

FLORIMON.

Mon petit jockei va vous conduire, si vous voulez.

VICTOR.

Oui, je me charge de promener monsieur.

FLORIMON.

Justement, je viens de lui donner une commission dans ce quartier-là.

LA MORTILLIÈRE.

En vérité? Cela se rencontre à merveille; et mon coquin de valet que j'avais envoyé devant! le drôle se sera arrêté dans quelque cabaret.

FLORIMON.

Si je le vois, j'aurai soin de vous l'envoyer. Écoute donc, Victor, tu pourras prendre le long du canal, il y a un bon quart de lieue.....

VICTOR.

Oui, de plus..... de moins, je veux dire : allons, venez, venez, je ne vous perdrai pas, j'en réponds.

LA MORTILLIÈRE.

Allons, puisqu'il le faut, marchons. C'est fort désagréable; cependant je vous prie de croire que je sens tout l'excès de votre complaisance.

VICTOR.

Par ici, par ici, monsieur.

(*Il sort avec La Mortillière.*)

SCÈNE XIV.

FLORIMON, SEUL.

Bon voyage! grace à l'intelligence de Victor, nous ne le verrons pas de sitôt. Sachons mettre à profit son absence. J'ai tout mon plan dans ma tête; je me suis informé du caractère de madame Dercour; romanesque et sentimentale! se pâmant au nom d'un artiste! Allons, morbleu! que La Mortillière ne puisse se présenter chez sa prétendue que pour y signer, en qualité de témoin, son contrat de mariage avec un autre.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène se passe chez madame Dercour.

Le théâtre représente un salon ; une fenêtre dans le fond ou sur le côté.

SCÈNE I.

JAVOTTE, SOPHIE.

JAVOTTE.

Oui, mademoiselle, il est arrivé.

SOPHIE.

Qui donc? La Mortillière?

JAVOTTE.

Non, pas lui, mais son valet, qui ne le précède que de quelques instants; le pauvre garçon tombait de fatigue; eh! vite, je l'ai envoyé se jeter sur son lit, dans la chambre qu'on lui a destinée; mais quel est donc ce jeune homme qui est revenu avec vous de la promenade, et qui donne la main à madame? Dans le premier moment, moi, je l'ai pris pour le futur.

SOPHIE.

C'est un jeune homme qui s'est trouvé dans la rue, fort à propos comme nous sortions, pour nous rendre service; ma mère l'a engagé à venir nous voir. Si tu savais, ma chère, comme sa conversation m'a intéressée! Il a un ton en même temps si galant et si réservé!....

Si ma mère me demande, Javotte, tu lui diras que je vais la rejoindre dans un moment. Entends-tu?

JAVOTTE.

Oui, mademoiselle.

SOPHIE.

Ah! ma bonne amie, je souhaite que La Mortillière soit aussi aimable que ce jeune homme; mais franchement cela me paraît bien difficile.

(*Elle sort.*)

SCÈNE II.

JAVOTTE SEULE.

Ouais! qu'est-ce que cela signifie? Mademoiselle me paraissait hier bien plus contente de son mariage; est-ce que ce jeune homme dont elles ont fait rencontre aurait changé ses dispositions? Eh! mon Dieu! il ne faut qu'un moment pour cela.

SCÈNE III.

MADAME DERCOUR, DORLIS, JAVOTTE.

MADAME DERCOUR, *une lettre à la main.*

Vous dites donc, Javotte, que c'est le valet de La Mortillière qui vous a remis cette lettre?

JAVOTTE.

Oui, madame.

MADAME DERCOUR.

Ah! écoutez donc, Javotte; Jacques a-t-il passé chez Ricard le notaire?

JAVOTTE.

Oui, madame, il ne fait que de revenir; madame sait aussi bien que moi qu'il y a loin d'ici chez ce notaire; c'est tout au bout des ponts, comme qui dirait à trois quarts de lieue d'ici.

MADAME DERCOUR.

Eh bien?

JAVOTTE.

Eh bien! madame, on a dit à Jacques que la mère et l'enfant se portaient aussi bien qu'ils pouvaient pour l'instant; ce qu'il y a de fâcheux, c'est que le médecin a recommandé beaucoup de repos, et qu'elle a pour garde la commère Dufour, qui ne déparle pas, comme vous savez.

MADAME DERCOUR.

Et le mari! toujours là?

JAVOTTE.

Ah! mon Dieu! il n'en bouge pas; c'est comme un amant près de sa maîtresse, et c'est bien naturel, puique c'est sa femme, et qu'ils sont mariés secrètement; car c'est toujours un mystère, et il a fallu plus de façons pour que Jacques apprît tout cela!

MADAME DERCOUR.

C'est bon, laissez-nous.

(*Javotte sort.*)

SCÈNE IV.

DORLIS, MADAME DERCOUR.

MADAME DERCOUR.

Cela me contrarie beaucoup. C'était ce notaire qui

devait faire le contrat de mariage, et il faut précisément que sa femme accouche hier. Au surplus, vous voyez que je ne vous trompais pas; voilà le prétendu qui arrive, la noce ne tardera pas à se faire; c'est mon frère qui m'écrit; il espérait venir lui-même me présenter mon gendre; une indisposition subite le retient à Moulins. Le jeune La Mortillière n'a pu résister au désir de voir ma fille, et je vous avoue que cette impatience me prévient en sa faveur.

DORLIS.

Puisse mademoiselle votre fille être heureuse dans les nœuds qu'elle va former! Mais, madame, je ne m'aperçois pas que je deviens importun.

MADAME DERCOUR.

Importun! pouvez-vous jamais l'être? Restez donc, je vous en prie; mon gendre ne peut pas tarder, et je serai enchantée que vous me disiez votre sentiment sur son compte.

DORLIS.

Ah, madame!.... (*A part.*) Que je souffre!

(*Ici on entend dans la rue un bruit de chaise de poste et un claquement de fouet.*)

MADAME DERCOUR.

Une chaise de poste qui s'arrête! serait-ce lui?

(*Elle va regarder à la fenêtre.*)

DORLIS.

Il n'en faut pas douter, c'est lui-même. Et pas de nouvelles de Florimon!

MADAME DERCOUR.

C'est lui; le voilà qui descend de voiture; regardez, regardez donc. (*Elle appelle.*) Javotte! Javotte!

DORLIS, *à part, en regardant à la fenêtre.*

Eh mais! je ne me trompe pas; c'est notre chaise de poste, ce sont nos chevaux; serait-ce Florimon?

SCÈNE V.

DORLIS, MADAME DERCOUR, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Attendez un moment, madame, j'y suis; c'est que j'indiquais à monsieur votre gendre.... il me suit : oh! mademoiselle n'aura pas à se plaindre, et c'est vraiment un joli cavalier. Tenez, le voilà.

SCÈNE VI.

DORLIS, MADAME DERCOUR, FLORIMON, PARÉ RIDICULEMENT, JAVOTTE, DANS LE FOND DU THÉATRE.

FLORIMON.

C'est sans doute à madame Dercour que j'ai l'honneur de parler?

DORLIS, *à part.*

C'est Florimon; je ne me trompais pas.

FLORIMON.

Il est bien flatteur pour le jeune La mortillière, madame.... (*Ayant l'air d'être surpris en apercevant Dorlis.*) O ciel! que vois-je?

MADAME DERCOUR.

Qu'est-ce que c'est donc?

FLORIMON, *toujours sur le même ton.*

Par quel hasard à Montargis, toi, mon cher Dorlis?

DORLIS, *à part.*

Où veut-il en venir?

FLORIMON, *bas à Dorlis.*

Parais donc étonné de me revoir. (*Haut avec un ton sentimental.*) Que je t'embrasse, mon cher ami!

MADAME DERCOUR.

Vous le connaissez?

FLORIMON, *déclamant.*

Si je le connais, madame! c'est mon meilleur ami, c'est l'ami.... (*Bas à Dorlis.*) Seconde-moi donc un peu. (*Haut.*) Ah! quel bonheur! quelle heureuse rencontre! quel destin favorable!

DORLIS.

Mais je ne conçois pas....

FLORIMON.

Comment tu retrouves ici ton cher camarade Florimon sous le nom de La Mortillière; Florimon est le nom qu'on me donnait au collége pour me distinguer de mon frère.

MADAME DERCOUR.

De votre frère! je vous ai cru fils unique?

FLORIMON, *un peu embarrassé.*

Fils unique! je le suis en effet.... depuis que j'ai eu le malheur de perdre un frère chéri; mais en vérité je ne m'attendais pas.... Mon valet a dû vous remettre une lettre.

MADAME DERCOUR.

Oui, sans doute; et quelle est donc cette maladie de mon frère?

FLORIMON.

Une bagatelle, un rien; un petit rhumatisme; ainsi point d'inquiétude. Mais votre aimable fille....

MADAME DERCOUR.

Dans l'instant vous l'allez voir; mais vous avez besoin sans doute de votre domestique; Javotte, allez donc dire à ce garçon que son maître est arrivé.

JAVOTTE.

J'y cours.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

DORLIS, FLORIMON, MADAME DERCOUR.

FLORIMON, *à part.*

Diable! (*Haut.*) Point du tout; ne le dérangez pas.

MADAME DERCOUR.

Pardonnez-moi; ne faut-il pas qu'il vous montre votre appartement? Car je vous en prie, mon gendre, regardez-vous ici comme chez vous : mais ma fille! je ne conçois pas ce qui peut l'arrêter : permettez que j'aille voir par moi-même.... Je peux vous laisser ensemble, puisque vous vous connaissez. J'admire le hasard; il faut que vous vous trouviez l'ami d'un homme à qui ma fille et moi nous avons des obligations....

FLORIMON.

En vérité! et moi donc, madame! je lui dois la vie.

DORLIS.

Vous me devez la vie! à moi?

FLORIMON.

Oui, à vous, à vous! Oh! vous avez beau vouloir le

cacher par modestie, je me fais gloire de publier des bienfaits.... (*Bas à Dorlis.*) Ne va pas me démentir. (*Haut.*) Oh ! c'est un garçon précieux.... Mais de grace, il me tarde de voir l'objet charmant....

MADAME DERCOUR.

Dans un instant, je cours moi-même.... Par ma foi, il faut convenir que voilà deux jeunes gens bien aimables.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

DORLIS, FLORIMON.

DORLIS.

Mais dis-moi donc quelle est ton intention en te faisant passer ici pour ce La Mortillière?

FLORIMON.

De te faire épouser ta chère Sophie ; aie toujours les yeux fixés sur moi; fais exactement tout ce que je te recommanderai; dans deux heures elle est à toi.

DORLIS.

Mais si le futur, le véritable La Mortillière arrivait dans cet intervalle?

FLORIMON.

Point d'inquiétude; je l'ai envoyé promener pour long-temps avec Victor, du côté des ponts.

DORLIS.

Je ne sais si je dois consentir....

FLORIMON.

Encore des scrupules! veux-tu que je l'épouse à ta place ?

DORLIS.

Non, parbleu!

FLORIMON.

Tu n'as qu'à parler. Ce n'est pas là ce qui m'inquiète. C'est ce valet du véritable La Mortillière qui est dans la maison, qu'on va m'envoyer, et qui, à coup sûr, ne me prendra pas pour son maître; dans le premier moment, moi, je n'ai pas pensé à ce nigaud de valet, à qui moi-même j'ai enseigné la maison. Aide-moi donc à m'en débarrasser. Le voilà.

SCÈNE IX.

DORLIS, BERNARD, FLORIMON.

BERNARD, *comme un homme qui vient de s'éveiller.*

Eh bien! on m'avait dit que mon maître était arrivé, et qu'il me demandait : je ne le vois pas.

FLORIMON.

Votre maître? La Mortillière?

BERNARD.

Précisément.

FLORIMON.

Le voilà qui sort pour une affaire très-pressée qu'il a dans la ville; le voyez-vous au bas de l'escalier? il vous appelle.

BERNARD, *regardant.*

Je ne le vois pas.

FLORIMON.

Parbleu! je le crois bien. Le voilà dans la rue, il marche toujours pendant que vous faites des réflexions. Courez donc après lui.

BERNARD.

Que je coure après lui?

FLORIMON, *le poussant du côté de la coulisse.*

Eh! sans doute, puisqu'il vous appelle, c'est qu'apparemment il a besoin de vous.

BERNARD.

Mais.... je ne sais pas....

FLORIMON.

Eh! dépêchez-vous donc, si vous voulez le rejoindre.

BERNARD.

Mais je ne crois pas....

FLORIMON, *le poussant tout-à-fait dehors.*

Eh! allez donc, butor que vous êtes.

(*Au moment où Florimon pousse rudement Bernard d'un côté, madame Dercour et Javotte entrent d'un autre côté.*)

SCÈNE X.

JAVOTTE, MADAME DERCOUR, FLORIMON, DORLIS.

MADAME DERCOUR.

Eh mais! qu'est-ce que c'est donc?

FLORIMON, *se retournant.*

Ce que c'est, madame? un maraud, un coquin que je chasse.

MADAME DERCOUR.

Comment! votre domestique?

FLORIMON.

Il ne l'est plus, madame. (*A Javotte.*) Ah! je vous en prie, mademoiselle, s'il revient, remettez-lui cet

argent. (*Il lui donne de l'argent.*) C'est beaucoup plus qu'il ne lui est dû; mais que je ne le revoie plus, qu'il ne remette pas les pieds dans la maison.

JAVOTTE.

Soyez tranquille, je me charge de lui fermer la porte.

FLORIMON.

Bon! voilà tout ce que je demande.

(*Javotte sort.*)

SCÈNE XI.

MADAME DERCOUR, FLORIMON, DORLIS.

MADAME DERCOUR.

Eh mais! que vous a-t-il donc fait ce pauvre garçon?

FLORIMON.

Ce qu'il m'a fait, madame, ce qu'il m'a fait!... c'est un ivrogne : quand il a bu, il va jusqu'à soutenir que ce n'est pas moi qui suis son maître; je ne serais pas étonné qu'il fît mille contes à votre domestique.

MADAME DERCOUR.

C'est incroyable.

FLORIMON.

Il est temps que je me débarrasse d'un pareil insolent.... Mais de grace, laissons là ce malheureux valet. Je suis tout à l'amour et à l'amitié.... (*Bas à Dorlis.*) Attention.

MADAME DERCOUR.

Ma fille va descendre dans un moment.

FLORIMON.

Fort bien; maintenant, mon cher Dorlis, pourrais-je enfin savoir par quelle bienheureuse aventure je te

trouve à Montargis chez ma belle-mère, auprès de ma prétendue ? (*Bas à Dorlis.*) Déclare ton amour. (*Haut.*) C'est qu'il y a près d'un siècle, en vérité, que je ne t'ai vu ; j'ai demandé de tes nouvelles de tous les côtés : j'ai même écrit à Paris à ton oncle le banquier.

MADAME DERCOUR.

Comment ! vous avez un oncle ?....

FLORIMON.

Jouissant d'une fortune considérable, dont le cher Dorlis doit avoir un jour sa part. La renommée m'a appris que tu t'étais distingué au dernier salon.

MADAME DERCOUR.

Comment ?

DORLIS.

Une bagatelle.

FLORIMON.

Une bagatelle ! une marine, un clair de lune, une vue de Montargis ! (*Bas à Dorlis.*) Parle donc, ne crains rien. (*Haut.*) Eh bien ! mon cher, tu te tais ?

DORLIS.

(*A part.*) Allons, il faut faire ce qu'il dit.

FLORIMON.

(*Bas à Dorlis.*) Du sentiment, de l'expression.

DORLIS.

(*Haut.*) Si je me tais, ce n'est pas sans raison.

FLORIMON.

(*Bas à Dorlis.*) Bien, continue sur ce ton-là. (*Haut.*) Eh ! quelle est donc cette raison ? En est-il qu'on doive cacher à son ami ? En vérité, madame, son silence et l'altération de sa voix ont porté le trouble dans mon ame.

MADAME DERCOUR.

Mais en effet il paraît profondément affecté; il commence à m'inquiéter.

DORLIS.

Ah! madame, et toi, mon cher Florimon..... car je ne puis encore m'accoutumer à te donner ce nom fatal de La Mortillière : qu'allez-vous penser du malheureux Dorlis quand vous apprendrez son secret?

MADAME DERCOUR.

Eh! peut-il jamais rien changer à mes sentiments pour un homme qui, sans me connaître, m'a rendu si généreusement service?

FLORIMON.

Eh! moi, puis-je oublier que je te dois la vie? Ah! tu ne conçois pas encore jusqu'à quel point je suis capable de pousser la reconnaissance : parle donc, mon cher Dorlis, épanche tes secrets dans le sein d'un ami.

DORLIS.

Non, cessez de me presser; vous vous repentiriez bientôt..... De grace, laissez-moi m'éloigner.

MADAME DERCOUR.

Vous ne sortirez pas; La Mortillière et moi nous avons des droits à votre confiance, nous les réclamons : ah! parlez, je vous en supplie.

DORLIS.

Eh bien! puisqu'il le faut, sachez que vous voyez en moi.....

FLORIMON.

Eh bien! que voyons-nous en toi? (*Bas à Dorlis.*) Courage!

MADAME DERCOUR.

Achevez donc.

DORLIS.

Je ne le puis..... Je n'ose.

FLORIMON, *d'un ton burlesquement tragique.*

Et moi je le devine : il aime celle que je viens épouser.

MADAME DERCOUR.

Se pourrait-il ?

DORLIS.

Je n'ai plus rien à dire.

FLORIMON, *sur le même ton.*

Je te reconnais, fatal amour, toi qui divisas tant de fois les meilleurs amis !

DORLIS.

Voilà huit jours que je suis dans cette ville ; dès le premier soir je vis votre aimable fille. Sa vue seule alluma dans mon cœur une passion qui ne s'éteindra jamais ; je vous suivais par-tout, sans oser vous parler, quand ce matin un hasard favorable me procura l'occasion de vous rendre un léger service. Déja j'osais concevoir quelque espérance : hélas ! elle a peu duré.

MADAME DERCOUR.

Vous ne sauriez croire combien il m'en coûte d'être obligée de vous affliger à l'instant même où.....

FLORIMON, *toujours déclamant.*

Que dites-vous, madame ? me croyez-vous incapable d'un mouvement généreux ?

MADAME DERCOUR, *étonnée.*

Mais vous-même, que dites-vous ?

FLORIMON.

Quel est donc le fatal destin qui me poursuit ? Eh quoi ! j'arrive ici pour faire le malheur de mon meilleur ami, de mon libérateur ! Non, non, ma vertu saura surmonter mon intérêt personnel.

DORLIS, *à part.*

Comme il pille tous nos drames!

FLORIMON.

Soyez heureux, mon cher Dorlis; épousez celle que vous adorez, celle qui m'était destinée; je vous abandonne toutes mes prétentions, tous mes droits, s'il est vrai que j'en aie quelques-uns; et moi infortuné.....

MADAME DERCOUR.

Eh mais! permettez donc, j'admire votre générosité; elle m'étonne.....

FLORIMON.

Eh! madame, honorez moins ce qui n'est qu'un devoir.

MADAME DERCOUR.

Pour moi, j'avoue que dans tous mes romans je n'ai rien vu qui m'ait attendrie de la sorte; mais je ne sais si je dois approuver.....

FLORIMON.

Vous devez faire le bonheur de votre fille; et elle sera heureuse avec notre cher Dorlis. Il est aimable, il est riche, plein de talents; on vous répondait de moi, je vous réponds de lui : que pouvez-vous exiger de plus?

MADAME DERCOUR.

Comment! ce que je peux exiger? mais une affaire de cette importance ne peut pas se terminer aussi précipitamment.

FLORIMON.

Il s'agit bien d'affaires ici, madame; c'est le cœur seul qui doit agir.

MADAME DERCOUR.

Le cœur! ah! je connais cela; mais encore cepen-

dant faut-il réfléchir..... (*A Dorlis.*) Mais vous pour qui l'on se sacrifie si généreusement, vous ne dites rien.

DORLIS.

La surprise, l'admiration, l'attendrissement... ne me permettent pas de parler.

MADAME DERCOUR.

En effet je suis moi-même très-surprise; permettez-moi cependant.....

FLORIMON.

Non, madame, je ne permets rien : il ne sera pas dit que j'aurai contribué au malheur de mon ami, et je n'épouserai pas.....

MADAME DERCOUR.

Eh mais! écoutez donc : ce jeune homme aime ma fille, c'est fort bien; mais si ma fille ne l'aime pas.....

FLORIMON.

Ah! c'est différent. Écoutez : mademoiselle votre fille va venir, il faut qu'elle s'explique franchement. Vous savez, madame, que c'est vraiment la sympathie qui fait naître l'amour, il ne faut qu'un coup-d'œil.....

MADAME DERCOUR.

Ah! vous avez bien raison, la sympathie, un coup-d'œil!

FLORIMON.

Si tu n'as pas eu le bonheur de l'intéresser, mon pauvre Dorlis, j'épouse ; mais si son cœur se trouve d'accord avec le tien, c'en est assez, je saurai remplir mon devoir, et vous, madame, puissiez-vous également remplir le vôtre!

MADAME DERCOUR.

Mais, en vérité, vous expédiez les choses avec une promptitude!

DORLIS.

C'est elle, je tremble.

SCÈNE XII.

MADAME DERCOUR, SOPHIE, FLORIMON, DORLIS.

FLORIMON.

Mademoiselle, je sens, en vous voyant, toute l'étendue du sacrifice; mais n'importe, il faut qu'il s'achève : votre mère et votre oncle, mon respectable ami, m'ont promis votre main; mais outre qu'il ne peut entrer dans mes principes d'épouser une femme sans son aveu, voilà mon ami Dorlis, un jeune peintre, un garçon charmant, qui a eu le bonheur de vous rendre service ce matin, il vous adore, il ose prétendre à votre main, votre mère vous laisse un libre choix entre nous deux.

MADAME DERCOUR.

Eh mais! attendez donc, vous me faites aller beaucoup plus loin que je ne veux.

FLORIMON.

Point du tout, madame, vous êtes mère, je sais mieux que vous ce qui se passe dans votre cœur. C'est à vous, mademoiselle, à prononcer franchement, librement, sans être retenue par aucune considération, puisque enfin votre mère et moi nous consentons....

MADAME DERCOUR.

Ce jeune homme met dans sa conduite et dans ses discours une chaleur, un sentiment qui m'étonnent, me subjuguent.

SOPHIE.

J'étais loin de m'attendre à une pareille proposition : accoutumée, autant par affection que par devoir, à respecter les moindres desirs de ma mère....

DORLIS.

Je vous entends, mademoiselle. Mon amour, mes regards, mon obstination à vous suivre depuis huit jours n'ont point été remarqués, ou plutôt vous ont importunée....

SOPHIE.

Je ne dis pas cela.

FLORIMON.

C'est-à-dire que l'heureux Dorlis a su vous plaire.

SOPHIE.

Je ne dis pas cela non plus.

MADAME DERCOUR.

Eh mais! que dites-vous donc, mademoiselle? car encore faut-il que vous parliez, et nous ne pouvons pas deviner votre pensée.

FLORIMON.

Ah! madame, ce silence n'est-il pas assez expressif? La pudeur, la timidité permettent-elles à une jeune personne de se prononcer contre le premier vœu de ses parents? Je ne vous ai que trop entendue, mademoiselle : jouissez de votre bonheur, mon ami. C'est vous qu'elle préfère.

DORLIS.

Moi!

SOPHIE.

Je crains....

FLORIMON.

Oui, c'est lui ; allons, madame Dercour, mère sen-

sible, aurez-vous la barbarie de vous opposer à la félicité de votre enfant?

MADAME DERCOUR.

Mais, en vérité....

FLORIMON, *s'écriant.*

C'en est fait, mes amis, elle consent : eh! vîte, un notaire. (*Il appelle.*) Javotte. Pardonnez si j'en use aussi librement chez vous.

MADAME DERCOUR.

Ah mon Dieu! liberté tout entière : ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Mais....

FLORIMON.

(*Appelant.*) Javotte, n'est-ce pas ainsi que s'appelle votre servante?

MADAME DERCOUR.

Oui, elle s'appelle Javotte; mais....

FLORIMON.

Eh! madame, n'arrêtez pas les élans généreux d'un cœur sensible.

SOPHIE, *à Dorlis.*

Eh mais! pourriez-vous m'expliquer ce que veut dire tout ceci?

DORLIS.

Vous m'en voyez surpris et enchanté, mademoiselle; et vous?

SOPHIE.

Je me ferai toujours un plaisir d'obéir à ma mère.

FLORIMON.

(*Appelant.*) Javotte. Ah! la voilà.

SCÈNE XIII.

MADAME DERCOUR, SOPHIE, FLORIMON, DORLIS, JAVOTTE.

FLORIMON.

Mademoiselle, faites-nous le plaisir de faire venir sur-le-champ le notaire de madame; il s'agit d'un contrat de mariage....

MADAME DERCOUR.

Eh mais! arrêtez-donc, ne peut-on remettre à demain....

FLORIMON.

Non, madame, c'est aujourd'hui qu'il faut que les choses se fassent, et sur-le-champ. (*Bas à Dorlis.*) Eh mais! aide-moi donc, toi pour qui j'ai tenté l'entreprise.

DORLIS.

S'il m'est permis de joindre mes instances à celles de mon ami, j'avoue qu'il me tarde....

MADAME DERCOUR.

Eh mais! ne vous ai-je pas dit que mon notaire demeure fort loin.

FLORIMON, *à part.*

Ah diable!

MADAME DERCOUR.

Au-delà des ponts.

FLORIMON, *à part.*

Du côté où nous avons envoyé promener La Mortillière.

MADAME DERCOUR.

Et que d'ailleurs on ne pourra jamais le décider à quitter sa femme qui est très-malade.

FLORIMON.

Malade! mais il n'est pas seul notaire dans Montargis?

JAVOTTE.

Eh! non vraiment! il y a le petit Jolivet qui demeure à deux pas d'ici.

FLORIMON.

Le petit Jolivet! à deux pas d'ici! c'est ce qu'il nous faut. Eh vîte! eh vîte! allez nous chercher le petit Jolivet.

JAVOTTE.

J'y cours. *(Elle sort.)*

SCÈNE XIV.

MADAME DERCOUR, SOPHIE, FLORIMON, DORLIS.

MADAME DERCOUR.

Vous ne savez ce que vous faites d'envoyer chercher cet homme-là; c'est un sot.

FLORIMON.

Vous entendez bien que nous ne sommes pas ici pour faire assaut d'esprit.

MADAME DERCOUR.

Un ignorant.

FLORIMON.

Nous n'avons pas besoin de sa science; il en saura toujours assez pour dresser un mot de contrat.

MADAME DERCOUR.

Et le plus impertinent bavard; il va vous faire des compliments à perte de vue, et si jamais vous lui laissez entamer une histoire....

FLORIMON.

J'aurai soin de le ramener à la question.

SCÈNE XV.

MADAME DERCOUR, SOPHIE, FLORIMON, DORLIS, JAVOTTE.

JAVOTTE.

Le voilà, madame, il me suit, je l'ai trouvé sur le pas de sa porte, qui s'amusait à jouer des contre-danses sur son violon, en attendant les affaires.

MADAME DERCOUR.

C'est bon.

FLORIMON, *à Dorlis.*

Nous n'avons pas un instant à perdre. La Mortillière peut revenir de sa promenade avant que le contrat soit signé.

DORLIS.

Tout serait perdu.

FLORIMON.

Songe donc à me seconder.

MADAME DERCOUR.

Que dis-tu de ces deux jeunes gens, ma fille? Dorlis est bien aimable; mais la générosité de l'autre....

SOPHIE.

Ne peut me faire oublier le service que Dorlis nous a rendu ce matin.

MADAME DERCOUR.

Ah! tu as bien raison; et puis un peintre! un artiste! mais voici monsieur Jolivet.

SCÈNE XVI.

SOPHIE, MADAME DERCOUR, JOLIVET, FLORIMON, DORLIS, JAVOTTE, DANS LE FOND.

JOLIVET.

Ah! ma chère voisine, j'ai bien l'honneur de vous souhaiter le bonjour; j'ai tout quitté pour me rendre à votre invitation. De quoi s'agit-il? d'un dépôt, d'une obligation, d'une quittance, d'une hypothèque? d'un testament? qu'est-ce qui est malade?

FLORIMON.

Point du tout, c'est d'un contrat de mariage.

JOLIVET.

D'un contrat de mariage, ah! je comprends; c'est cette belle demoiselle que vous mariez, et je vois sans doute dans un de ces jeunes gens le prétendu....

FLORIMON, *en montrant Dorlis.*

C'est....

JOLIVET.

Ah! jeune homme, voulez-vous bien recevoir mon sincère compliment?

DORLIS.

Je vous remercie; mais nous n'avons pas de temps à perdre.

JOLIVET.

Eh bien! donc; une table, une plume, de l'encre et du papier; c'est l'affaire d'un instant.

JAVOTTE, *approchant une table.*

Voilà tout ce qu'il vous faut.

JOLIVET.

Ah! pardon, je ne voyais pas.... nous commençons à avoir la vue un peu basse; je ne suis pas d'hier. (*Il met ses lunettes, tire son canif et taille sa plume.*) J'ai vu mademoiselle pas plus haute que cela, et voilà qu'on songe à la marier. Comme cela nous chasse! c'est que j'étais fort lié avec le pauvre défunt votre père.

FLORIMON.

Je le crois; mais de grace occupez-vous du contrat.

DORLIS.

Oui, du contrat, voilà le plus pressé.

JOLIVET.

Encore peut-être me donnerez-vous le temps de tailler ma plume?

FLORIMON.

Il n'est pas nécessaire que cela soit si bien écrit.

JOLIVET.

Est-ce pour le style ou pour l'écriture que vous parlez?

FLORIMON.

Pour l'un comme pour l'autre.

JOLIVET.

Je vous prie de croire que je suis très-capable...

MADAME DERCOUR.

Eh! de grace, mon voisin, ne vous fâchez pas.

JOLIVET.

Non; mais c'est que ce jeune homme prend un ton.... Ce n'est pas lui qui se marie, je crois?

DORLIS.

Non; mais c'est moi, et je vous prie de vouloir bien seconder mon impatience.

JOLIVET.

Oh ! voilà comme sont les jeunes gens ; toujours pressés : doucement, doucement, jeune homme, nous arriverons.

DORLIS, *à part.*

Oh ! je suis au supplice.

FLORIMON, *à part.*

Oh ! quel impertinent bavard ?

JOLIVET.

Vous entendez bien que dans une affaire aussi délicate, aussi importante, aussi essentielle (car le mariage n'est pas une plaisanterie), il faut examiner, peser, discuter les convenances et les intérêts réciproques des deux parties.

DORLIS.

Eh ! point du tout, oubliez les miens pour ne songer qu'à ceux de mademoiselle. Ce que je puis avoir, ce que je puis espérer, tout est à elle, et je ne demande absolument rien à madame que la main de son adorable fille.

JOLIVET.

C'est fort généreux.... c'est on ne peut pas plus généreux ; j'ai fait bien des contrats de mariage en ma vie, je n'ai jamais rien vu de semblable. Ah ! si fait, pardonnez-moi ; en soixante-dix-neuf, c'était la première année que je me trouvais en charge, Pierre-Guillaume de Bonlieu, régisseur du château de Bellegarde, fit un trait magnifique.... (*Il se lève.*) Je n'y saurais penser sans répandre des larmes ; oh ! c'est une histoire fort attendrissante, elle n'est pas longue. Écoutez.

DORLIS, *à part.*

Où nous sommes-nous fourrés ?

FLORIMON.

Maître Jolivet, je ne doute pas que cette histoire ne fasse beaucoup de plaisir à ces dames.

JOLIVET.

Un plaisir d'autant plus grand, que ces dames connaissent le personnage.

FLORIMON.

Mais je crois qu'elle fera beaucoup plus d'effet après la signature du contrat.

MADAME DERCOUR.

Oui, mon voisin, il a raison, asseyez-vous.

JOLIVET.

Eh bien, soit; puisque vous le voulez, ne perdons pas de temps; car je brûle de vous raconter....

(*Il s'assied et prend sa plume.*)

DORLIS, *à part.*

Ah! je respire.

FLORIMON, *à part.*

Le voilà en besogne enfin.

JOLIVET.

Or çà, pour commencer, les noms du futur?

DORLIS.

Charles-François.

JOLIVET.

Ah! vous vous appelez Charles; je m'appelle Charles aussi, moi. Charles-Nicolas Jolivet.

SOPHIE.

C'est fort intéressant à savoir.

DORLIS.

Charles-François Dorlis.

JOLIVET.

Dorlis! seriez-vous parent d'un certain Dorlis qui

était orfèvre à Paris sur le quai des lunettes, et dont le grand-père fut échevin?

DORLIS.

C'était mon oncle.

JOLIVET.

C'était votre oncle. Comment se porte-t-il?

DORLIS.

Voilà huit ans qu'il est mort.

JOLIVET.

En vérité! ce pauvre cher homme! ce que c'est que de nous! Le bon vin qu'il nous fit boire un certain jour que nous dînâmes chez lui à la suite d'un inventaire! Vous êtes donc dans Paris?

DORLIS.

Oui.

JOLIVET, *à madame Dercour.*

J'ai cru que votre gendre venait de Moulins?

FLORIMON.

D'abord; mais nous avons changé tout cela.

JOLIVET.

Ah! fort bien, je comprends: ah! vous êtes de Paris? Je connais Paris, moi, j'y ai demeuré trois ans; mais il y a long-temps que je l'ai quitté: dites-moi un peu, ce pont auquel on travaillait il y a dix ans est-il achevé?

FLORIMON.

Oui, le pont est achevé; mais votre contrat ne l'est pas encore à beaucoup près.

JOLIVET.

J'y suis. Cela doit faire un beau morceau.

DORLIS.

Superbe; mais votre contrat?

JOLIVET.

M'y voilà. Vos qualités ?

DORLIS.

Artiste.

JOLIVET.

Artiste! Vous êtes artiste : ah! la belle chose qu'un artiste! Moi! j'étais né pour être artiste.

FLORIMON.

Oui ; mais vous êtes notaire. Votre contrat?

JOLIVET.

Croyez-vous donc que, parce qu'on est dans les affaires, on ne puisse pas parler d'autre chose ? Demandez, demandez à ma voisine : c'est moi qui suis le chansonnier de Montargis ; j'ai fait certain vaudeville....

FLORIMON.

Ma foi, maître Nicolas Jolivet, je commence à croire que vous vous entendez beaucoup mieux à faire une chanson que le plus simple contrat.

JOLIVET, *se levant.*

Qu'est-ce que vous dites donc? Vous croiriez-vous fait pour me montrer quelque chose dans mon état ? Avez-vous été maître-clerc pendant trois ans à Paris ? Eh bien! je l'ai été, moi, oui, au faubourg Saint-Marceau, chez maître Lefebvre; et j'ose dire que je ne le cédais à personne dans ce temps-là, ni pour le bon ton, ni pour la mise, ni pour le talent.

DORLIS.

Mais....

FLORIMON, *à Dorlis.*

Eh! laisse-le dire; si tu le contraries, nous n'en finirons pas.

JOLIVET.

N'est-ce pas moi qui fis en soixante-dix-sept... non, c'était en soixante-dix-huit, au commencement de soixante-dix-huit, dans le mois de janvier; oui, c'est moi qui fis le contrat de mariage de l'ambassadeur de Venise avec la fille de ce gros banquier allemand : comment l'appelez-vous ce gros banquier allemand? Eh mon Dieu! tout le monde connaît cela; l'affaire a fait tant de bruit dans le temps; il s'appelait... Enfin le nom n'y fait rien; pour en revenir à ce que nous disions....

MADAME DERCOUR.

Eh mais! mon cher voisin, personne ne vous conteste vos talents.

JOLIVET.

J'entends bien; mais....

FLORIMON.

Il faudra bien qu'il s'arrête à la fin.

JOLIVET.

Quand on me contrarie, moi, je suis d'une vivacité...

MADAME DERCOUR.

Mais ce jeune homme n'a jamais eu dessein...

JOLIVET.

Non; en ce cas-là c'est moi qui ai tort; vous voyez, je reviens aussi promptement que je m'emporte; n'en parlons plus, et songeons à nos affaires.

DORLIS.

C'est bien pensé.

JOLIVET.

Je ne dis plus un mot, et j'écris.

SCÈNE XVII.

JAVOTTE, SOPHIE, MADAME DERCOUR, JULIEN, JOLIVET, FLORIMON, DORLIS.

JULIEN.

Mon parrain, mon parrain Jolivet!

JOLIVET.

Eh bien! qu'est-ce que c'est, petit Julien ? Je vous demande pardon, c'est mon maître-clerc.

JULIEN.

Voilà ma marraine, madame Jolivet, qui arrive de la campagne. Elle descend de voiture.

JOLIVET.

Ma femme ! ma chère épouse ! voilà tantôt un mois que je ne l'ai vue ; vous sentez que je ne peux pas me dispenser.... Je vous demande pardon.... dans un instant je reviens. Dans deux minutes je suis à vous. Ma femme! ma chère femme !

(*Il sort avec Julien.*)

SCÈNE XVIII.

JAVOTTE, SOPHIE, MADAME DERCOUR, DORLIS, FLORIMON.

FLORIMON.

Eh bien donc, il s'en va!

DORLIS.

Dieu sait quand il reviendra.

FLORIMON.

Et quand bien même il reviendrait, que pourrions-nous faire de cet homme-la?

MADAME DERCOUR.

Je vous l'avais bien dit : c'est le plus ridicule personnage de Montargis; il n'y a pas moyen d'en tirer parti.

FLORIMON.

Mais, madame, cet autre notaire.... sa femme est malade, il ne peut pas la quitter; c'est fort bien; mais ne pourrions-nous pas nous transporter chez lui ?

MADAME DERCOUR.

Chez lui!

FLORIMON.

Mais oui, il fait un temps superbe ; c'est une promenade.

MADAME DERCOUR.

Et je ne serai pas fâchée de le consulter. C'est un homme instruit, prudent; et vous avez conduit cette affaire avec une telle vivacité....

FLORIMON.

J'aime à croire que j'obtiendrai son suffrage.

DORLIS, *bas à Florimon.*

Eh! mais, n'est-ce pas de ce côté que tu as envoyé La Mortillière avec Victor?

FLORIMON, *bas à Dorlis.*

Justement. Tandis qu'il reviendra dans ce quartier, nous allons tous nous transporter dans l'autre. Je prendrai les devants d'ailleurs pour me concerter avec Victor. (*Haut à madame Dercour.*) Voulez-vous bien permettre que je sois votre cavalier, ma belle maman.

Le trop heureux Dorlis va donner la main à sa prétendue.

MADAME DERCOUR.

Nous allons passer par le jardin, pour ne pas rencontrer Jolivet; s'il revient, Javotte, vous lui direz.... Ma foi, vous lui direz que nous sommes partis excédés de son bavardage.

(*Ils sortent tous.*)

SCÈNE XIX.

JAVOTTE SEULE.

Oui, madame, je n'y manquerai pas; mais je n'y conçois rien : quel est donc celui des deux que mademoiselle épouse?

SCÈNE XX.

JAVOTTE, JOLIVET.

JOLIVET.

Vous voyez que je n'ai pas été long-temps. Eh bien! où est donc tout le monde?

JAVOTTE.

Tout le monde est parti.

JOLIVET.

Parti!.... pas possible.

JAVOTTE.

Ils se sont impatientés de tous vos discours, et ils vont chez votre confrère Ricard.

JOLIVET.

Chez Ricard, mon confrère! c'est une infamie!

Comment, on m'envoie chercher pour un contrat de mariage, et on va le passer chez un autre! Voilà comme il m'enlève tous mes clients; il est temps que tout cela finisse. Adieu, mademoiselle, je vais aussi chez Ricard, et j'aurai raison d'un pareil procédé.

JAVOTTE.

Eh mais! écoutez-moi donc, il ne faut pas se mettre en colère....

JOLIVET.

Je n'écoute rien, nous allons voir, nous allons voir. C'est affreux, c'est horrible!

(*Il sort fort en colère, Javotte le suit.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe au bout d'un faubourg, presque dans la campagne. On voit sur le côté une maison avec une fenêtre au-dessus de la porte.

SCÈNE I.

LA MORTILLIÈRE, VICTOR.

VICTOR, *paraissant le premier et appelant La Mortillière.*

Par ici, par ici.

LA MORTILLIÈRE, *fatigué et se traînant avec peine.*

Ouf! je n'en puis plus; où diable me conduisez-vous?

VICTOR.

Nous y voilà tout à l'heure.

LA MORTILLIÈRE.

Quels maudits chemins m'avez-vous fait prendre? Voilà deux heures que nous sommes en route.

VICTOR.

Eh bien! ce n'est pas trop!

LA MORTILLIÈRE.

Comment, pas trop!

VICTOR.

Eh! non sans doute, après tous les détours qu'il nous a fallu faire. Moi, je vous faisais prendre du côté du

petit ruisseau, parce que c'est le plus court, quand on peut le passer à sec; je n'avais pas pensé que les dernières pluies l'avaient grossi, et nous avons été forcés de retourner sur nos pas.

LA MORTILLIÈRE.

A travers des marais, des prairies et des chemins exécrables. Quand vous l'auriez fait exprès.....

VICTOR.

Je n'aurais pas fait mieux, n'est-il pas vrai? mais enfin, c'est un petit malheur.

LA MORTILLIÈRE.

Et Bernard, mon domestique, que j'avais chargé de ma valise, je ne le vois pas!

VICTOR.

Quelque ame charitable lui aura sans doute indiqué la maison, et vos effets sont en sûreté.

LA MORTILLIÈRE.

Mais arrivons-nous enfin?

VICTOR.

Dans l'instant. (*A part.*) Je ne sais plus qu'en faire à présent.

LA MORTILLIÈRE.

Nous voici hors la ville, dans la campagne; je ne vois plus de maisons.

VICTOR.

Pardonnez-moi, en voilà encore une.

LA MORTILLIÈRE.

Eh bien! est-ce là que demeure madame Dercour?

VICTOR, *fort embarrassé.*

Madame Dercour!.... Oui, c'est là. (*A part.*) Sauvons-nous bien vite.

LA MORTILLIÈRE.

Frappons, sans tarder davantage.

(*Il frappe avec force à la maison dont on voit la porte.*

VICTOR.

Quant à moi, je suis bien votre très-humble serviteur.

(*Il veut s'en aller.*)

LA MORTILLIÈRE, *retenant fortement Victor.*

Eh! non, attendez donc, mon petit ami, vous ne vous en irez pas comme cela.

VICTOR, *cherchant à s'esquiver.*

Pourquoi donc ça?

LA MORTILLIÈRE, *le retenant toujours.*

Est-ce que vous croyez que vous m'aurez conduit si loin, sans que je reconnaisse.....

VICTOR.

Oh! point du tout. Je ne suis pas intéressé.....

LA MORTILLIÈRE.

Mais je suis généreux, moi. Eh bien! donc, sont-ils sourds?

(*Il frappe encore plus fort.*)

VICTOR.

Oh mon Dieu! je vous tiens quitte.....

(*La Mortillière continue de frapper.*)

SCÈNE II.

LA MORTILLIÈRE, VICTOR; MADAME DUFOUR, A LA FENÊTRE.

MADAME DUFOUR.

Chut! paix donc; avez-vous perdu la tête de frapper avec tant de force chez une malade?

LA MORTILLIÈRE.

Chez une malade! qu'est-ce qu'elle dit là? Mais, madame, je viens de Moulins.....

MADAME DUFOUR.

Encore, taisez-vous donc; ou si vous voulez absolument parler, attendez, attendez, je descends.

LA MORTILLIÈRE, *à Victor.*

Saviez-vous qu'il y eût quelqu'un de malade dans la maison?

VICTOR.

Je n'en avais pas entendu parler; mais permettez, vous savez que mon maître m'a donné une commission.....

(*Il cherche toujours à s'en aller.*)

LA MORTILLIÈRE, *le retenant toujours.*

Oui; mais vous pouvez bien attendre; c'est l'affaire d'un instant.

VICTOR, *à part.*

Peste soit de l'original!

MADAME DUFOUR, *entrant en scène.*

Ça a-t-il le sens commun de faire autant de bruit? Vous l'allez réveiller, la pauvre enfant!

LA MORTILLIÈRE.

Vous avez donc quelqu'un de malade dans la maison?

MADAME DUFOUR.

Eh vraiment! cette pauvre petite femme accouchée d'hier.

VICTOR.

Accouchée!

LA MORTILLIÈRE.

D'hier!

MADAME DUFOUR.

Elle s'était endormie; monsieur Ricard avait profité du moment pour descendre dans son étude; car il est notaire, comme vous savez.

VICTOR, *à part.*

Ah! fort bien, nous sommes chez Ricard le notaire.

MADAME DUFOUR.

Eh! voilà que vous l'allez déranger et forcer de retourner auprès de sa femme..... Mais qu'est-ce que je dis, sa femme? Eh! non, je me trompe; et quoiqu'il y ait beaucoup de monde dans le secret, j'espère que ce ne sera pas moi qu'on accusera de l'avoir trahi.

VICTOR.

Un secret!

MADAME DUFOUR.

Nous autres sages-femmes, nous devons être comme les confesseurs.

VICTOR.

Une sage-femme!

MADAME DUFOUR.

Tout savoir et ne rien dire.

VICTOR, *à part.*

Attendez donc; il aura peut-être bien fait de me retenir.

LA MORTILLIÈRE.

Que diable voulez-vous donc dire avec tous ces propos?

MADAME DUFOUR.

Comment! ce que je veux dire: eh mais! vous devez m'entendre, si vous n'êtes pas sourd; je ne parle pas hébreu peut-être.

VICTOR, *tirant La Mortillière à part.*

Écoutez donc! un secret! une sage-femme dans la maison de la personne que vous allez épouser!

LA MORTILLIÈRE.

Oh! oh!

VICTOR.

Je ne dis pas qu'il y ait rien là-dessous.... Fi donc! mais il est d'un homme prudent de s'informer.

LA MORTILLIÈRE.

Oui vraiment, et je m'informerai. C'est que je ne suis pas de ces gens à qui l'on en fait accroire; nous en avons vu plus d'une à Moulins.

MADAME DUFOUR.

Eh bien! quand vous chuchoterez tout bas ensemble, cela n'avance rien : que voulez-vous? qui vous amène ici?

LA MORTILLIÈRE.

Comment! ce que je veux, madame?

VICTOR.

(*A La Mortillière.*) Laissez-moi lui parler, parce que moi, qui ne suis pour rien dans l'affaire, je garderai mieux mon sang-froid. (*A madame Dufour.*) Là, là, ne vous fâchez pas, ma bonne; il est heureux pour nous que vous soyez la première à qui nous nous adressions dans la maison; ce jeune homme est intéressé à prendre des informations.....

MADAME DUFOUR.

Des informations! ah! oui, vous êtes bien tombés; eh! oui vraiment, je suis femme à raconter ainsi au premier venu les affaires des personnes qui veulent bien m'accorder leur confiance.

VICTOR, *à La Mortillière.*

Voilà une femme qui ne veut pas dire tout ce qu'elle sait.

LA MORTILLIÈRE.

Voudrait-on me prendre pour dupe?

MADAME DUFOUR.

Oh bien! apprenez que madame Dufour est renommée dans Montargis et les environs pour son talent, sa douceur, son caractère et sa discrétion. Et cependant qui, plus que moi, est à portée par état de connaître et de répandre les secrets de toutes les familles?

VICTOR.

(*A La Mortillière.*) Savez-vous que voilà un discours qui n'est pas rassurant? (*A madame Dufour.*) Il n'est pas question de tout cela, madame; comme voilà le prétendu qu'on attend....

MADAME DUFOUR.

Qu'est-ce que vous dites donc avec votre prétendu? Nous n'attendons pas de prétendu dans cette maison.

LA MORTILLIÈRE.

Comment! madame, vous n'attendez pas de prétendu?

MADAME DUFOUR.

Eh non! il est bien vrai que j'ai entendu dire que les parents avaient promis la main de la jeune dame à un sot, à un impertinent de je ne sais quel pays.

LA MORTILLIÈRE.

Plaît-il, madame? Un sot, un impertinent!

VICTOR.

Calmez-vous. (*A madame Dufour.*) Madame, madame, prenez garde à ce que vous dites.

MADAME DUFOUR.

Eh mais! voilà comme la jeune dame m'en a parlé; mais, grace au ciel, ses parents ont entendu raison, et la voilà unie à celui qu'elle aime, et bien unie.

LA MORTILLIÈRE.

Unie à celui qu'elle aime! cette bonne femme ne sait ce qu'elle dit; et il faut absolument que j'entre dans la maison.

MADAME DUFOUR.

Un moment donc; et où allez-vous si vîte, s'il vous plaît?

LA MORTILLIÈRE.

Comment! où je vais? m'empêcherez-vous d'entrer dans cette maison? je veux parler à la mère.

MADAME DUFOUR.

A la mère? cela ne se peut pas.

LA MORTILLIÈRE.

Cela ne se peut pas?

MADAME DUFOUR.

Eh! oui vraiment. Vous allez voir qu'elle quittera sa fille, quand d'un moment à l'autre on attend la fièvre de lait.

LA MORTILLIÈRE.

La fièvre de lait! chaque mot augmente ma colère.

MADAME DUFOUR.

Tout ce que je peux pour vous, c'est de vous faire parler à monsieur Ricard.

LA MORTILLIÈRE.

Ricard! je ne connais pas votre Ricard, mais n'importe; car encore faut-il bien que quelqu'un me donne l'explication de tout ce que j'entends.

MADAME DUFOUR.

Eh bien, je m'en vais le prévenir.

LA MORTILLIÈRE.

Oh! je saurai bien le trouver sans vous. Comment! on fait venir un honnête homme de Moulins.... Oh! cela ne se passera pas comme cela.

(*Il entre dans la maison.*)

SCÈNE III.

VICTOR, MADAME DUFOUR.

MADAME DUFOUR.

Eh bien! le voilà entré; concevez-vous un homme aussi brusque, aussi emporté? Eh mais! attendez-moi donc, attendez-moi. Qu'est-ce que c'est donc que cet original-là? (*Elle rentre dans la maison.*)

VICTOR, *à madame Dufour.*

Oh! ne vous étonnez pas, il a la tête un peu brouillée.... Eh vîte! profitons du moment pour nous esquiver.

SCÈNE IV.

VICTOR, FLORIMON.

FLORIMON.

C'est toi, Victor?

VICTOR.

Vous voilà.

FLORIMON.

Qu'as-tu fait du prétendu?

VICTOR.

Je l'ai engagé dans une dispute dont je ne sais trop comment il se tirera. Et notre affaire? où en est-elle?

FLORIMON.

Tout va bien; voilà toute la famille qui me suit. Nous allons chez le notaire pour dresser le contrat.

VICTOR.

Chez le notaire? Chez Ricard peut-être?

FLORIMON.

Précisément. D'où sais-tu son nom?

VICTOR.

Ah ciel! tout est perdu.

FLORIMON.

Comment donc?

VICTOR.

C'est dans la maison de ce Ricard que je viens d'introduire La Mortillière.

FLORIMON.

Ah bon Dieu! tout va se découvrir; et tous nos gens qui marchent sur nos pas.

VICTOR.

Il faut les empêcher d'entrer.

FLORIMON.

Mais comment?... Les voilà.

SCÈNE V.

SOPHIE, DORLIS, MADAME DERCOUR, FLORIMON, VICTOR.

MADAME DERCOUR.

Ah! vous voilà, La Mortillière?

FLORIMON.

Pardon, madame, si je vous ai devancée de quelques instants; mais vous êtes sans doute lasse, vous pourriez vous reposer à l'ombre de ces arbres.

MADAME DERCOUR.

Eh! point du tout; nous aurons le temps de nous asseoir chez le cher Ricard.... Nous y voilà.

FLORIMON.

Vraiment.... Y sommes-nous?

SOPHIE.

Sans doute; voilà sa porte.

DORLIS.

De grace, hâtons-nous....

FLORIMON.

Un moment, s'il vous plaît; comme vous m'aviez dit qu'il était auprès de sa femme qu'il ne quittait pas... afin de ne pas le déranger aussi brusquement, j'avais envoyé devant le jockei de mon ami Dorlis que voilà (*Il montre Victor.*) pour le prévenir, et il vient de me dire que le notaire Ricard était sorti.

DORLIS.

Sorti!

MADAME DERCOUR.

Pas possible!

SOPHIE.

Et comment a-t-il fait pour abandonner sa femme un instant?

FLORIMON.

Mais vraiment voilà ce qui m'étonne... Allons, parle, parle toi-même à ces dames, Victor.

VICTOR.

Oui, madame, il est sorti pour une affaire très-

pressée; il ne s'agit de rien moins que du testament d'un homme à l'agonie, et qui est peut-être mort à l'instant où je vous parle.

FLORIMON.

Vous voyez bien que cela ne pouvait se remettre.

SOPHIE.

Quel contre-temps!

MADAME DERCOUR.

C'est fort désagréable.

DORLIS.

Qu'est-ce que cela veut dire?

MADAME DERCOUR.

Mais point du tout, on vous a trompé, mon petit ami; le voilà qui sort de sa maison.

VICTOR.

Ah! bon Dieu!

FLORIMON.

Comment nous tirer de là?

VICTOR.

Et La Mortillière avec lui!

FLORIMON.

Oh! pour le coup j'y renonce.

SCÈNE VI.

VICTOR, SOPHIE, DORLIS, MADAME DERCOUR, FLORIMON, LA MORTILLIÈRE, RICARD.

RICARD, *fort en colère.*

Qu'est-ce que cela signifie? Vous moquez-vous de moi?

Où en voulez-vous venir avec toutes les balivernes que vous me contez?

LA MORTILLIÈRE.

Ne le prenez pas sur un ton si haut, s'il vous plaît; je sais me contenir le plus souvent; mais quand une fois je m'échappe....

MADAME DERCOUR.

La dispute me paraît bien échauffée.

FLORIMON.

C'est pour cela qu'il faut nous retirer; laissons-lui le temps de se calmer.

LA MORTILLIÈRE.

Au surplus, ce n'est pas à vous que j'ai affaire.

RICARD.

Eh! pourquoi donc en ce cas-là vous adressez-vous à moi?

LA MORTILLIÈRE.

C'est à madame Dercour.

RICARD.

A madame Dercour?

MADAME DERCOUR, *s'approchant.*

Qu'est-ce que vous dites? à madame Dercour?

RICARD.

Ah! c'est vous, madame; vous ne pouviez pas vous trouver là plus à propos. Tenez, la voilà madame Dercour; expliquez-vous avec elle, et de grace laissez-moi en repos.

LA MORTILLIÈRE.

Ah! je vous trouve donc enfin, madame Dercour. Pourriez-vous me dire d'abord pourquoi vous laissez prendre à cet homme-là un ton d'autorité dans votre maison?

MADAME DERCOUR.

Dans ma maison!

DORLIS, *à part.*

Serait-ce là le véritable futur?

RICARD.

Je n'ai pris de ton d'autorité chez personne que chez moi, entendez-vous?

LA MORTILLIÈRE.

Comment! n'est-ce pas madame qui est la maîtresse de cette maison?

RICARD.

Eh mais! madame, n'admirez-vous pas cet original qui dispose ainsi en votre faveur de ma propriété?

LA MORTILLIÈRE, *à Victor.*

Comment! petit drôle, ne m'as-tu pas dit que c'était là que demeurait madame Dercour?

VICTOR.

Moi! je ne vous ai pas dit cela.

LA MORTILLIÈRE, *voulant s'élancer sur lui.*

Comment! petit scélérat, tu m'oses soutenir en face....

DORLIS, *le retenant.*

Doucement donc, s'il vous plaît.

SOPHIE.

Est-il fou?

MADAME DERCOUR.

A-t-il perdu la tête?

RICARD.

Il faut l'envoyer aux Petites-Maisons.

LA MORTILLIÈRE.

Fort bien! riez, riez, je vois ce que c'est; vous

vous entendez tous contre moi; mais, morbleu! je ne serai point votre jouet, et ceci me confirme des soupçons....

MADAME DERCOUR.

Des soupçons!

LA MORTILLIÈRE.

Fi, madame! il est honteux à vous de faire venir un galant homme... Je plains et j'excuse les erreurs et les inconséquences de mademoiselle votre fille.

DORLIS, *très-vivement.*

Gardez-vous d'insulter mademoiselle.

LA MORTILLIÈRE.

Eh! je suis bien loin d'en vouloir à mademoiselle.

DORLIS.

Et de qui parlez-vous donc?

LA MORTILLIÈRE.

De la fille de madame, qui, à l'heure où je vous parle, est malade dans son lit de la fièvre de lait.

RICARD.

En voici bien d'un autre à présent.

MADAME DERCOUR, *se retournant vers Florimon.*

Eh mais! dites-moi donc, monsieur La Mortillière, ce que veut dire ceci?

LA MORTILLIÈRE, *se retournant.*

Hem! plaît-il? qu'est-ce que vous dites de La Mortillière?

FLORIMON.

(*A part.*) Il faut payer d'audace. (*Haut.*) Eh bien! voyons que lui voulez-vous à La Mortillière?

LA MORTILLIÈRE.

Comment! ce que je lui veux? eh mais! que lui voulez-vous vous-même?

SCÈNE VII.

VICTOR, SOPHIE, DORLIS, MADAME DERCOUR, FLORIMON, JOLIVET, LA MORTILLIÈRE, RICARD.

JOLIVET, *tout essoufflé.*

Ah! bon, les voilà; ah! c'est donc vous, mon confrère Ricard qui.... Ouf! je n'en puis plus, j'ai tant couru, j'ai peine à respirer.

FLORIMON.

Eh! c'est notre ami Jolivet; tant mieux, morbleu! la fête n'aurait pas été complète sans lui.

MADAME DERCOUR.

Comment! mon voisin, vous nous poursuivez jusqu'ici?

JOLIVET.

Je vous poursuis! je vous conseille encore de vous plaindre, ma voisine! Est-ce là se comporter en amie? mais c'est à vous sur-tout que j'en veux, mon cher confrère.

LA MORTILLIÈRE.

Eh! il s'agit bien ici de vos disputes avec votre confrère; attendez, s'il vous plaît, pour vous en occuper, qu'on m'ait rendu raison des outrages qu'on m'a faits.

JOLIVET.

Comment! que j'attende; me croyez-vous fait pour attendre? et croyez-vous qu'un homme d'affaires aussi occupé que moi ait le temps d'attendre?

MADAME DERCOUR.

Encore faut-il bien cependant que chacun parle à son tour.

FLORIMON.

Non, tous ensemble; c'est toujours la mode quand on se dispute.

VICTOR.

C'est cela.

DORLIS.

Mais si vous voulez écouter la raison.

RICARD.

Au diable si j'y entends un mot.

MADAME DERCOUR.

Il y a de quoi devenir sourde pour toute sa vie.

(*Tous parlent à-la-fois.*)

SCÈNE VIII.

VICTOR, SOPHIE, DORLIS, MADAME DERCOUR, FLORIMON, JOLIVET, LA MORTILLIÈRE, MADAME DUFOUR, RICARD.

MADAME DUFOUR.

Eh! mon Dieu, voulez-vous donc la faire mourir la pauvre femme? On vous entend du fond de la chambre à coucher.

RICARD.

Madame Dufour a raison; si vous continuez à disputer, disputez plus loin ou plus bas; songez que l'état de ma femme demande des ménagements.

LA MORTILLIÈRE.

Elle est donc votre femme? bon! tant mieux. Elle ne sera pas la mienne.

JOLIVET.

Eh bien! donc, en deux mots, et sans faire de bruit.

de quoi s'agit-il ? D'un contrat de mariage pour lequel vous m'avez mandé, madame Dercour ; il n'est pas fait encore ce contrat, et j'y ai des droits, et c'est moi qui le ferai, ici même à l'instant s'il le faut, et sans digressions pour cette fois.

FLORIMON.

Eh ! mon Dieu ! voilà tout ce qu'il nous faut, mon cher Jolivet. (*A part.*) Si nous pouvions saisir le moment.

DORLIS.

Ah ! c'en est trop enfin, et je rougis d'avoir pu garder si long-temps le silence.

VICTOR.

Que va-t-il faire ?

DORLIS.

On vous trompe, madame ; voilà le véritable La Mortillière, et dans tout ce que vous a dit mon trop imprudent ami, il n'y a rien de vrai, rien que mon amour pour mademoiselle, qui est trop pur, trop délicat, pour que je veuille ne devoir mon triomphe qu'à votre erreur.

FLORIMON.

La belle équipée !

MADAME DERCOUR.

Comment !....

SOPHIE.

Que dites-vous ?

JOLIVET.

Oh ! oh !

RICARD.

Voici qui change la thèse.

MADAME DUFOUR.

Ces jeunes gens! comme ils vous attrapent!

LA MORTILLIÈRE.

Ah! je le savais bien, moi!

FLORIMON.

Eh bien, quoi! madame, c'est la vérité. Mais parce que je vous ai trompée, il n'en est pas moins vrai que Dorlis est jeune, riche, aimable, plein de talents.

VICTOR.

Que ce matin il vous a généreusement rendu service.

SOPHIE.

L'aveu même qu'il vient de faire prouve sa franchise et sa loyauté.

VICTOR.

Et vous, cher La Mortillière, vous obstinez-vous à épouser la jeune personne?

FLORIMON.

S'il y a du danger à épouser une femme qui ne vous aime pas.....

VICTOR.

Il y en a bien plus à en épouser une qui en aime un autre.

FLORIMON.

Et puis, voyez l'alternative : si vous épousez, je vous ai insulté et je suis trop galant homme pour ne pas vous en rendre raison; si vous n'épousez pas, je vous aurai rendu service, et j'ai des droits à votre amitié; choisissez donc : nous embrasser, ou nous couper la gorge.

LA MORTILLIÈRE.

S'embrasser. C'est beaucoup plus convenable.

FLORIMON.

Vous l'entendez, madame : c'est un poltron.

MADAME DERCOUR.

En effet, lorsque je le compare à votre aimable ami.....

FLORIMON.

Ne m'en croyez pas ; consultez ces deux jurisconsultes estimables.

VICTOR.

Et madame, à qui son expérience et ses études ont donné des lumières.....

RICARD.

Oh! si mademoiselle votre fille penche pour ce jeune homme.....

JOLIVET.

Un mariage d'inclination, ma voisine.

MADAME DUFOUR.

C'est le paradis sur la terre.

LA MORTILLIÈRE.

Fort bien ; mais les frais de mon voyage, et ma malle, et mes effets !

FLORIMON.

En traversant la ville, vous trouverez chez madame tout ce qui vous appartient ; de plus, nous avons dans l'auberge en face une bonne chaise de poste, deux excellents chevaux à votre service ; il ne vous manque qu'un postillon, et tenez, en voilà un tout trouvé ; c'est votre domestique.

SCÈNE IX.

SOPHIE, MADAME DERCOUR, DORLIS, BERNARD, FLORIMON, LA MORTILLIÈRE, VICTOR, MADAME DUFOUR, RICARD, JOLIVET.

LA MORTILLIÈRE.

Bernard! le coquin paiera pour tout le monde. Et où allez-vous donc comme cela, monsieur le maraud?

BERNARD.

Moi, je vais à Paris, c'est la route.

LA MORTILLIÈRE.

Et quoi faire à Paris?

BERNARD.

Chercher une condition; vous m'avez renvoyé.

LA MORTILLIÈRE.

Moi, je t'ai renvoyé!

FLORIMON.

Ne parlons plus de cela, je vous réconcilie. Vous allez retourner ensemble à Moulins; Victor et moi nous continuerons à pied notre voyage; maître Ricard dressera le contrat, et maître Charles-Nicolas Jolivet nous chantera quelques-uns de ces jolis vaudevilles dont il nous a parlé tantôt.

JOLIVET.

Volontiers, et même, à propos de vaudeville, je me trouve en avoir un dans ma poche, qui revient fort à la circonstance, et je ne serai pas fâché que vous m'en disiez votre sentiment.

FLORIMON.

Voyons cela, mon cher Jolivet.

VAUDEVILLE.

JOLIVET.

Quand un original ennuie,
On l'envoie au-delà des ponts;
Ah! combien de fois dans la vie
D'un tel moyen nous nous servons!
Recette commode et certaine!
Les bavards et les tracassiers,
Les maris et les créanciers,
Ah! bon Dieu! comme on les promène!

RICARD.

Votre débiteur vous embrasse;
Une coquette vous sourit;
Un tel vous promet une place;
Un tel vous offre son crédit;
Tel prône son vin de Surêne;
Le poltron cite sa valeur;
Le fripon vante son honneur;
Ah! bon Dieu! comme on nous promène!

MADAME DUFOUR.

Mourant de peur d'être malade,
Pour sa santé, chaque matin,
Jean fait un tour de promenade;
Tel est l'ordre du médecin.
Pauvre homme, il me fait de la peine!
A sa femme le médecin
Fait voir, dit-on, bien du chemin,
Tandis que l'époux se promène.

FLORIMON.

Autrefois on trouvait sublimes
Phèdre, le Tartufe et Cinna:
Nos drames et nos pantomimes
Valent bien mieux que tout cela.

Jadis un seul lieu pour la scène;
Aujourd'hui de l'Inde à Paris,
Et de l'Enfer au Paradis,
La même pièce nous promène.

JOLIVET, *au public.*

Loin des plaisirs, loin des affaires,
Nous sommes au-delà des ponts.
Ici pourtant jadis vos pères
Vinrent nous donner des leçons;
A passer la Samaritaine,
Comme eux décidez-vous parfois,
Et quelques jours au moins par mois
Jusque chez nous qu'on se promène*.

* Ce couplet faisait allusion à la situation du théâtre où la pièce fut jouée; c'était l'ancien Théâtre Français au faubourg Saint-Germain, aujourd'hui le *second Théâtre Français.*

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

LES COMÉDIENS
AMBULANTS,

OPÉRA COMIQUE EN DEUX ACTES ET EN PROSE.

Représenté pour la première fois le 29 décembre 1798.

PRÉFACE.

Voici le second opéra comique que je place dans mon recueil. Il n'y a ici ni intérêt, ni action ; c'est un quiproquo qui se prolonge pendant deux actes, grace à une attaque de voleurs, à un troc de valises assez invraisemblable, à la frayeur d'un paysan et à l'amour d'un vieux greffier pour les procès criminels. Mais on trouvera, je crois, de la gaieté dans le dialogue; dans quelques scènes, une esquisse assez vraie de quelques tracasseries de coulisses : et c'est sur-tout un canevas assez bien disposé pour recevoir de la musique.

Les comédiens firent beaucoup de difficultés pour jouer cet opéra; et, après quelques années, il fut impossible de les décider à le reprendre. J'avais beau leur dire qu'étant comédien moi-même, je m'étais gardé de pincer trop fort; j'avais beau leur faire remarquer que Bellerose, mon principal personnage, était présenté comme un honnête homme, comme un homme aimable et spirituel, ils répugnaient à se voir dans le chariot du Roman Comique. Les auteurs sont de meilleure composition, ils se laissent jouer et ils se jouent eux-mêmes.

Depuis ma première édition, un poëte, l'une des plus brillantes espérances de notre jeune littérature, M. Casimir La Vigne, a donné une comédie pleine de verve, de grace et d'esprit où les petits secrets de coulisses sont révélés avec bien plus de franchise. Grace au ciel, il a trouvé des comédiens assez courageux ou plutôt assez raisonnables pour la jouer.

PERSONNAGES.

BELLEROSE,
FLORIDOR,
ROQUEBRUNE,
RAGOTIN,
MADAME BEAUVAL,
ROSALINDE,
LAURETTE,

} Comédiens et comédiennes.

LE SOUFFLEUR.
GERVAIS, voyageur.
HUBERT, dragon.
BERTRAND, garçon d'auberge.
JAVOTTE, fille d'auberge.
LE GREFFIER du juge de paix.
UN CHARRETIER.

Au premier acte, la scène est aux environs de Beaugenci, et au deuxième à Beaugenci.

LES COMÉDIENS AMBULANTS.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une forêt; sur un côté, les débris d'une vieille chapelle; dans le fond, une colline.

SCÈNE I.

BELLEROSE seul.

(*Il descend la colline et se repose sur un banc de gazon; il porte une espèce de valise sur ses épaules.*)

Reposons-nous un instant. Le délicieux endroit! la fraîcheur de cet ombrage m'a déja fait oublier la fatigue de la route. Que faire en attendant que la jument poulinière, attelée au chariot sur lequel j'ai emballé nos malles, nos décorations et une partie de nos camarades, ait pu se traîner jusqu'ici avec tout son bagage? Eh! parbleu! répéter le rôle qu'on m'a donné dans l'opéra nouveau. Justement je l'ai sur moi. (*Il déroule un cahier de musique et déclame.*) La nature et l'hymen, et mon cœur et l'amour.... Arrêtez, barbares... non, jamais... Ma scène avec l'amoureuse, mon fameux monologue que je sais déja, ma grande

tirade en récitatif obligé; et me voici à mon ariette de bravoure.

RÉCITATIF.

A mon aise je puis répéter en ce bois,
Sans craindre qu'on ne me dérange;
Je suis en train, je suis en voix,
Et je vais chanter comme un ange.
(Il chante en lisant sur son cahier de musique.)

AIR.

Mes jours coulaient nonchalamment
Dans le sein d'une paix profonde,
Et de Glycère heureux amant,
J'oubliais le reste du monde.
Soudain j'entends sonner la trompette de Mars;
En vain tu veux me retenir, ma belle;
Quand la patrie à son secours m'appelle,
Je vole sous ses étendards.
Ce n'est qu'après avoir remporté la victoire
Que la tendresse aura son tour;
Je reviendrai couvert des lauriers de la gloire,
Cueillir auprès de toi les myrtes de l'amour.
(Il ferme le cahier de musique et continue.)
Oh! quel effet fera cette ariette,
Lorsque vous l'entendrez soutenue à-la-fois
De la flûte, de la trompette,
Du basson, de la clarinette,
Du cor-de-chasse et du haut-bois!
Chacun s'écrie: oh! quelle voix céleste!
Bravo! bravo! le bon chanteur!
Bravo! bravo! le bon acteur!
Moi, je reçois d'un air modeste
Des spectateurs ravis les applaudissements:
A la porte l'on fait la plus belle recette,
Ce qui vaut encor mieux que tous les compliments.
Oh! quel effet fera mon ariette!

Je crois que je ne m'en tirerai pas mal; mais chanter en plein air, cela vous ouvre l'appétit. Allons, faisons une pause pour déjeuner.

(*Il ouvre la valise.*)

SCÈNE II.

HUBERT, UNE VALISE SEMBLABLE A CELLE DE BELLEROSE SOUS SON BRAS; BELLEROSE.

HUBERT.

Que le diable emporte les voleurs et la route! me voilà tout-à-fait égaré, c'est un petit malheur; mais je me meurs de soif, et c'est un peu plus sérieux.

BELLEROSE, *se levant.*

J'entends du bruit.

HUBERT.

Ah! j'aperçois un voyageur. Eh! camarade, pourriez-vous m'indiquer mon chemin?

BELLEROSE, *déclamant.*

Avec plaisir, seigneur, je vous offre mes soins.

HUBERT.

Voilà un homme fort honnête.

BELLEROSE, *regardant Hubert.*

Me trompé-je?

HUBERT, *regardant Bellerose.*

M'abusé-je?

BELLEROSE.

Ces traits....

HUBERT.

Cet air....

BELLEROSE.

Cette voix....

HUBERT.

Cette tournure....

BELLEROSE.

Est-il possible? C'est mon cousin Hubert.

HUBERT.

Eh! oui, ventrebleu! c'est moi-même, mon cousin Nicolas.

DUO.

TOUS DEUX.

Heureux l'instant qui m'offre ta présence!
Ah! quel plaisir! ah! quelle jouissance!
De pouvoir embrasser, après un si long temps,
Le compagnon de son enfance,
Le plus cher de tous ses parents.

HUBERT.

En toi quelle métamorphose!
Te voilà fort, te voilà grand.

BELLEROSE.

Mais je pourrais te dire même chose,
Tu me parais dispos et bien portant.

HUBERT.

As-tu toujours la tête un peu légère?

BELLEROSE.

Es-tu toujours aussi gai qu'autrefois?

TOUS DEUX.

Pas plus que toi je n'ai, je crois,
Changé, mon cher, de caractère.
Ah! quel plaisir! ah! quelle jouissance!
De pouvoir embrasser, après un si long temps,
Le compagnon de son enfance,
Le plus cher de tous ses parents.

HUBERT.

Tu sens bien qu'à présent je ne suis pas pressé de retrouver mon chemin.

BELLEROSE.

Parbleu! tu vas déjeuner avec moi.

HUBERT.

Un déjeuner! cela ne se refuse jamais. Du vin, une moitié de volaille qui vous a une mine !.... Je reconnais mon cher cousin et sa louable prévoyance.

(*Ils s'asseyent et déjeunent.*)

BELLEROSE.

Ce sont de ces petites précautions sans lesquelles le sage ne doit jamais se mettre en route.

HUBERT.

Ce garçon a une philosophie qui me charme. Buvons.

BELLEROSE.

Mais conte-moi donc... depuis dix ans que j'ai quitté le pays il doit s'être passé des choses.... Qu'as-tu fait? qu'es-tu devenu? es-tu marié? es-tu veuf? es-tu garçon? as-tu des enfants? et mon père, comment se porte-t-il? le tien vit-il encore? ma grande cousine Javotte est-elle encore fille? et le voisin Bertrand bat-il toujours sa femme?

HUBERT.

Ton père s'est remarié, le mien est dans les charges; ta cousine Javotte est une place meurtrière, elle en est à son troisième mari. La voisine Bertrand a divorcé. Quant à moi, je suis garçon, j'ai été à l'armée, j'ai reçu là un coup de feu qui me force de céder la place à d'autres, j'ai mon congé absolu, je retourne au pays; un de mes camarades m'avait chargé de porter de ses nouvelles à sa famille; je m'étais détourné de quelques lieues tout

exprès; ce matin, à la pointe du jour, trois brigands ont fondu sur moi; un coup de sabre en a renversé un à mes pieds, et les deux autres, pour fuir plus lestement, ont laissé tomber cette valise dont je me suis emparé, et que je vais déposer chez le premier juge de paix que je rencontrerai : c'est en les poursuivant que je me suis égaré, et je les remercierais, pour ainsi dire, de m'avoir attaqué, puisque je leur dois le bonheur de t'avoir rencontré.

BELLEROSE.

Ce cher Hubert! cette valise est sans doute la dépouille de quelque malheureux voyageur?

HUBERT.

C'est assez probable. Je ne sais pas ce qu'elle contient, mais elle est passablement lourde. Parlons de toi, cousin; depuis dix ans que tu voyages, tu as bien vu du pays, n'est-ce pas?

BELLEROSE.

Eh! mais vraiment c'est ce que me recommanda mon père, lorsque, chargeant mes épaules d'un léger bagage, et me poussant hors du logis, il m'envoya faire mon tour de France.

HUBERT.

Tu dois être à présent le marchand forain le plus achalandé de l'univers?

BELLEROSE.

Oh! je n'ai pas borné mes talents à ceux que mon père et mes aïeux exercent avec honneur depuis deux ou trois siècles dans les lieux de ma naissance. Persuadé que l'homme le mieux armé contre les coups du sort est celui qui sait un peu de tout, j'ai parcouru la France, marchand mercier d'un côté, escamoteur et banquiste de l'autre; disant la bonne aventure dans les

villages, vendeur d'orviétan, de chansons et d'almanachs dans les villes; tantôt poussant le rabot sur la planche, tantôt aidant le fermier dans sa moisson, le vigneron dans sa vendange; montrant la musique aux jeunes filles, la grammaire et l'orthographe aux jeunes garçons; tour-à-tour maître de langues, commis, correcteur d'épreuves, ingénieur, médecin et copiste; j'ai fait tous les métiers, tous, jusqu'à celui de comédien ambulant que je professe honorablement depuis dix-huit mois.

HUBERT.

Comédien ambulant! si la renommée n'est pas menteuse, le métier n'est pas fort lucratif.

BELLEROSE.

C'est le sort des arts. Beaucoup de gloire et peu d'argent. Charmant état, d'ailleurs, pour l'homme dont la philosophie est de s'amuser de tout, et qui s'accommode également de la retraite et du monde, de l'abondance et de la frugalité. Plus à portée qu'aucun autre d'observer les hommes et les mœurs dans les caractères et les passions qu'il joue sur le théâtre, la nature et ses œuvres dans les nombreux voyages qu'il fait à pied, à cheval, en carrosse, en charrette, suivant qu'il plaît à la fortune de lui sourire ou de lui faire la grimace; tantôt bien nourri, bien vêtu, tantôt, comme Melchior Zapata, le pourpoint doublé d'affiches et détrempant des croûtes de pain dans une fontaine, faisant retentir d'applaudissements une écurie ou une grange transformée tout-à-coup en salle de spectacle, déclamant ses rôles le long des routes, comme Homère récitait ses poëmes sur les grands chemins de la Grèce : l'applaudit-on, il reste ; le siffle-t-on, il part. Variété joyeuse d'événements, beaucoup de misère et quelques

profits, quelques peines et beaucoup de plaisirs : voilà ce que je trouve dans mon état ; voilà ce qui me le fait chérir, quand presque tous les autres hommes maudissent leur sort à chaque instant.

HUBERT.

Comment diable ! mais tu m'en parles avec un feu ! je serais presque tenté de m'enrôler avec toi.

BELLEROSSE.

Franchement la troupe ne saurait faire une meilleure acquisition. Justement il nous manque un père sensible. C'est un emploi que tu rempliras avec un pathétique ! Je crois déja te voir.

HUBERT.

Nous verrons. Au reste, il paraît que vous vivez tous en bonne intelligence.

BELLEROSE.

A peu de chose près. Quant à moi, je me trouve avoir l'estime et la confiance de tous mes camarades. C'est toujours moi qui suis chargé, dans les voyages, de cette valise.

HUBERT, *examinant les deux valises.*

Cette valise ! on la dirait la sœur jumelle de celle que j'ai prise sur les voleurs.

BELLEROSE.

Oui ; mais je te la garantis beaucoup plus légère ; car ce sont les papiers et le trésor de la troupe qu'elle renferme.

HUBERT.

Et où allez-vous à présent ?

BELLEROSE.

A Beaugenci, où nous comptons faire l'ouverture demain ; excellente ville.

HUBERT.

Excellente ! On y boit de bon vin. Justement j'y dois faire séjour.

BELLEROSE.

Séjour ! c'est charmant. Achevons de vider la bouteille.

(*Ils boivent, et Bellerose referme sa valise.*)

HUBERT.

De tout mon cœur. Est-ce que tu n'en as qu'une ? C'est dommage, il était bon. Tu vas me conduire au grand chemin, il faut que je m'acquitte de la commission dont mon camarade m'a chargé, et ce soir au plus tard je serai à Beaugenci.

SCÈNE III.

HUBERT, BELLEROSE, RAGOTIN.

RAGOTIN, *sans être vu.*

Eh ! Bellerose !

BELLEROSE.

On m'appelle.

RAGOTIN.

Bellerose !

HUBERT.

Bellerose ! ce n'est pas là ton nom.

BELLEROSE.

C'est mon nom de théâtre.

HUBERT.

Oui ; et moi, Sans-chagrin, c'est mon nom de guerre. Mais qui t'appelle ?

BELLEROSE.

Un original, le véritable pendant du petit avocat du Mans, dont Scarron a fait un si beau portrait dans son Roman comique, qui s'est avisé de suivre la troupe en qualité d'amateur, assez bon diable, mais bavard, bavard! Tiens, le voilà.

RAGOTIN, *entrant en scène.*

AIR.

Ah! *per Jovem*, quelle aventure!
Tout contre nous est conjuré.
Hélas! quelle peine j'endure,
Quand tout ne va pas à mon gré.
Grande dispute entre nos belles,
Le mari de chacune d'elles,
Pour sa moitié s'est déclaré.
Notre charrette est embourbée,
De son haut Laurette est tombée,
Notre cheval est déferré.
Le charretier jure et tempête,
Sa bête ne fait pas un pas;
Et Floridor chante et répète,
Et nous laisse tout l'embarras.
On s'égosille, on peste, on crie,
On se dispute, on s'injurie;
Que de malheurs! que d'accidents!
Viens à notre aide, il en est temps.

HUBERT.

Peste! dans votre état il faut prendre garde aux chutes.

BELLEROSE.

Elles sont fort dangereuses. Allons, j'y vais. Suis-moi, cousin; du haut de la montagne je t'indiquerai ton chemin.

HUBERT.

Bien dit.

(*Hubert et Bellerose montent sur la colline et laissent leurs valises.*)

RAGOTIN.

Eh! mais, écoutez donc, et vos valises qui restent là!

BELLEROSE, *du haut de la colline, à Ragotin.*

Charge-toi de la nôtre.

HUBERT.

Je reprends la mienne dans l'instant.

RAGOTIN, *examinant les deux valises.*

Fort bien; mais laquelle des deux nous appartient? (*En choisissant la valise d'Hubert.*) Celle-ci. C'est la plus lourde, je le crois bien; elle renferme le trésor de la troupe.

BELLEROSE, *à Hubert sur la colline.*

Là, tu vois bien, en descendant.... tu gagneras ces arbres...

HUBERT.

Bon. A demain, mon cher cousin.

BELLEROSE.

A demain.

(*Bellerose s'en va par le haut de la colline, et Hubert redescend.*)

RAGOTIN, *en mettant la valise de Hubert sur ses épaules.*

Je crois que nous aurons un joli monde à notre ouverture. Sans vanité, la troupe a du talent.

SCÈNE IV.

HUBERT, RAGOTIN.

RAGOTIN.

Voici votre valise. La nôtre est déja sur mon dos, comme vous voyez. Pourrait-on savoir quel est l'emploi de monsieur?

HUBERT.

Mon emploi! pour qui me prenez-vous?

RAGOTIN.

Eh! mais, pour un confrère apparemment.

HUBERT.

Regardez donc mon habit.

RAGOTIN.

C'est ça, vous êtes en costume, vous jouez la caserne dans Félix.

HUBERT.

Vous vous trompez.

RAGOTIN.

Ah! vous êtes amateur, et vous jouez pour votre plaisir, comme moi, par exemple.

HUBERT.

Jamais je n'ai joué de comédie.

RAGOTIN.

Vous en faites peut-être; vous êtes auteur?

HUBERT.

Je suis tout simplement l'ami, le cousin de Bellerose, comme vous l'appelez.

RAGOTIN.

Ah! j'entends, l'ami, le Pylade, *ut ita dicam*, de notre cher Oreste; c'est un beau sentiment que l'amitié. J'ai

fait là-dessus le drame le plus touchant. Eh bien! mes camarades n'ont jamais voulu le jouer; l'envie est une cruelle chose : ce n'est pas pour votre cousin que je parle, le plus galant homme, le plus beau talent, un peu trop de chaleur quelquefois; mais c'est un beau défaut. Pour en revenir à mon drame, si vous allez à Beaugenci, j'aurai le plaisir de vous en faire lecture; c'est une bagatelle, cinq petits actes de six cents vers chacun; et si de là vos affaires vous conduisent à Paris, vous aurez bien la complaisance de le présenter vous-même au Théatre Français; je vous donnerai des lettres pour quelques-uns des premiers artistes, avec lesquels je suis en correspondance, qui m'estiment beaucoup, quoique pourtant ils m'aient empêché de débuter, pour cause. Mais vous parlez si bien, qu'on ne se lasse pas de vous entendre. J'oublie mes camarades auprès de vous : au revoir; bien enchanté d'avoir fait la connaissance d'un aussi galant homme. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

HUBERT SEUL.

Le cousin avait raison de l'appeler bavard. Allons, je vais passer deux jours assez gais à Beaugenci; mais ne perdons pas de temps, et tâchons de ne pas nous égarer une seconde fois; je ne ferais pas une rencontre aussi agréable : un cousin et un déjeuner! (*Il prend la valise de Bellerose restée à terre.*) Voyez pourtant ce que c'est que de se reposer un instant! je me sens leste à présent, et cette valise me semble deux fois plus légère qu'auparavant. Voilà bien,

je crois, le chemin que le cousin m'a indiqué; allons, j'espère bientôt....

(*Il sort en prononçant ces derniers mots, et Gervais entre du côté opposé.*)

SCÈNE VI.

GERVAIS, APPELANT HUBERT QUI SORT.

Eh! l'ami, camarade! jarni, il est déja loin, et me v'là tout fin seul. Mais admirez un peu la malice de ce maudit cheval qui se laisse mourir précisément à l'entrée de cette forêt. C'est bien singulier pourtant. J'ons passé par ici, il y a environ quinze jours, j'allions recueillir les derniers soupirs et la succession de mon cher oncle Christophe; j'étais pauvre comme Job, courageux comme un César; le pauvre cher homme est mort, et enterré; j'ons sur moi tout son argent comptant, et me voilà poltron comme un lièvre. L'histoire de ce voyageur que j'avons rencontré à la dernière auberge, à qui des brigands ont enlevé sa valise, ne me sort pas de la tête. Cependant je suis harassé; dix nuits passées auprès du cher défunt, que la succession m'a bien payées, faut être vrai, et depuis quarante-huit heures à cheval sur cette autre défunte bête, que le diable puisse-t-il emporter! Eh! pargué, je ne risque rien de me reposer dans cette masure. (*En montrant la vieille chapelle.*) Qu'aurais-je à craindre, en plein jour, à cinquante pas de la grande route? D'ailleurs, si l'on m'attaque, eh bien! on trouvera à qui parler; je n'sommes pas de ces gens qu'on effraie facilement. Ah! bon Dieu! qu'est-ce que j'entends là?

Ce n'est rien, c'est le vent qui agite les feuilles. Allons, reposons-nous, mais ne nous endormons pas.

(*Il s'assied sur une pierre dans la vieille chapelle.*)

AIR.

Non, non, je ne suis pas assez sot pour dormir
Seul, au milieu d'une épaisse broussaille,
Assis auprès d'une vieille muraille,
Près laquelle on ne sait, enfin, qui peut venir.
Cependant malgré moi je bâille,
Mais je ne veux pas dormir,
Non, je ne veux pas dormir.

(*Il prend du tabac et éternue.*)

Pour m'éveiller et me distraire,
Prenons d'abord force tabac;
Et puis songeons à l'emploi qu'on peut faire
Des trente mille francs qu'en fort bon numéraire
Je tiens là cousus dans un sac:
D'une ferme ou d'une maison
D'abord je vais faire l'emplette,
Et ma félicité bientôt sera complète,
Quand je serai l'époux d'un aimable tendron.

(*En bâillant.*)

Comme l'amour auprès d'elle m'éveille!
Ne craignez pas que jamais je sommeille;
Non, je ne veux dormir alors,
Pas plus qu'à présent je ne dors.

(*Il s'endort.*)

SCÈNE VII.

GERVAIS ENDORMI; BELLEROSE, FLORIDOR, ROQUEBRUNE, RAGOTIN, MADAME BEAUVAL, ROSALINDE, LAURETTE, LE SOUFFLEUR, LE CHARRETIER.

(*On voit paraître sur le haut de la colline une charrette traînée par un maigre cheval chargé des malles et effets de la troupe. Les trois femmes sont sur la charrette; les hommes aident à la pousser.*)

CHOEUR DE COMÉDIENS.

Ohé! dia hu-hau! courage!
Encore un pas et nous arriverons.
Ohé! dia hu-hau! courage!
Encore un pas et nous arriverons,
Jusques en haut nous parviendrons.

LES TROIS FEMMES.

Oh! quel malencontreux voyage!

CHOEUR DE COMÉDIENS, *quand la charrette est arrivée au bas de la colline.*

Holà! holà!
Arrêtons-nous là.

LES TROIS FEMMES.

Ah! quel malencontreux voyage!

BELLEROSE.

Parbleu, nous avons eu du mal.
(*Au charretier.*)
Faites manger votre cheval.
(*Le charretier sort.*)
Reposons-nous sous cet ombrage.

CHOEUR DE COMÉDIENS.

Je suis brisé, je suis rompu;
Oh! la détestable charrette!

ROSALINDE.

Mon Dieu! comme me voilà faite!
Pas une épingle à mon fichu!

MADAME BEAUVAL, *à Laurette.*

Mon Dieu! comme vous voilà faite!
Voilà votre jupon perdu!

LAURETTE.

Mon Dieu! comme me voilà faite!
Mon beau jupon rose est perdu!

TOUS.

Allons, et reprenons courage,
Reposons-nous sous cet ombrage;
Ah! quel endroit charmant et frais!
Pour nous il semble fait exprès.

(Ils s'asseyent tous sur des troncs d'arbres ou des bancs de gazon.)

RAGOTIN, *debout.*

Eh bien! vous voilà tous à votre aise, et moi, il faut que je reste debout.

FLORIDOR.

C'est bien dommage; dérangez-vous donc pour monsieur Ragotin.

RAGOTIN.

Je vous ai déja dit, monsieur Floridor, que je ne voulais pas qu'on me donnât ce nom-là.

FLORIDOR.

Et pourquoi donc ne voulez-vous pas qu'on vous compare à un personnage célèbre? moi, je ne vois d'autre différence que celle de la taille entre vous et le véritable petit Ragotin.

RAGOTIN.

Je finirai par me fâcher, je n'aime pas qu'on fasse de l'esprit à mes dépens; moi je n'en fais pas aux dépens des autres.

FLORIDOR.

Parbleu, il y a de bonnes raisons pour cela.

ROSALINDE.

Mauvais sujet! il y a toujours de l'épigramme dans les discours qu'il tient aux gens.

FLORIDOR.

Ingrate! pouvez-vous m'accuser, moi qui suis toujours Blaise ou Colin, quand vous êtes Thérèse ou Babet, moi qui vous jure presque tous les soirs une ardeur éternelle?

ROQUEBRUNE.

Ah! çà, trève à tous ces propos, et songeons à nos affaires.

FLORIDOR.

Celui-là était bien né pour jouer les financiers, il ne songe qu'aux affaires et à l'argent.

ROQUEBRUNE.

Par où ferons-nous l'ouverture?

FLORIDOR.

Par la pièce nouvelle.

BELLEROSE.

Les voleurs!

RAGOTIN.

Sans doute.

BELLEROSE.

Mais un moment, je ne suis pas sûr de la fin de mon premier acte.

FLORIDOR.

Eh bien! répétons-le, en attendant que notre cheval soit prêt.

BELLEROSE.

Ici?

FLORIDOR.

Pourquoi pas! voilà justement la décoration qui nous convient. C'est le moment où le capitaine des voleurs attaque un jeune homme à l'entrée de la forêt.

BELLEROSE.

Oui, je fais le capitaine.

FLORIDOR.

Moi, le jeune homme.

ROQUEBRUNE.

Et Ragotin et moi, nous figurerons les voleurs.

RAGOTIN.

Bon! Allons, y êtes-vous, petit souffleur?

LE SOUFFLEUR.

Ya.

FLORIDOR.

Comment diable peut-on s'aviser de se faire souffleur de comédie française quand on est Allemand?

LE SOUFFLEUR.

C'est égal; moi, pas manquer à la réplique: tarteifle!

BELLEROSE, *tirant un pistolet de sa ceinture.*

La scène commence par un coup de pistolet.

MADAME BEAUVAL.

Prenez garde à votre pistolet.

BELLEROSE.

N'ayez pas peur, il n'est pas chargé, et d'ailleurs je tire en l'air.

(*Il tire, le coup part.*)

GERVAIS, *dans la vieille chapelle, se réveillant.*

Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?

BELLEROSE.

Ma foi, il était chargé; mais c'est égal. (*A Ragotin.*) Va rassurer le charretier que le coup peut avoir effrayé, et commençons.

FINALE.

BELLEROSE.

Halte-là! la bourse ou la vie.

GERVAIS, *se cachant.*

Ah! bon Dieu! ce sont des voleurs
Dévalisant des voyageurs;
Où me cacher? d'effroi je meurs.

BELLEROSE.

Halte-là! la bourse ou la vie.

FLORIDOR, *jetant sa bourse en l'air.*

Ma bourse, la voilà; je défendrai mes jours.

GERVAIS.

Hélas! je tremble pour ses jours;
Ah! si j'osais voler à son secours.

COMÉDIENS ET COMÉDIENNES.

Bravo! fort bien.
De la chaleur et de l'emphase;
C'est bien là le sens de la phrase.
Cette scène sera très-bien.

GERVAIS.

Ils parlent tous, je n'entends rien.
Pauvre jeune homme! quel dommage!

BELLEROSE.

Jeune homme, en tes discours un vrai courage éclate;
Ta valeur à-la-fois et m'étonne et me flatte.
Je te laisse la vie;
Je fais plus, je prétends

T'enrôler dans la compagnie
De ces honnêtes gens;
Et c'est, je crois, t'offrir un sort digne d'envie.

GERVAIS.

Oh! le coquin! quelle infamie!

LES COMÉDIENS.

Bravo! fort bien.
De la chaleur et de l'emphase,
C'est bien là le sens de la phrase.
Le public sera fort content,
Et nous ferons beaucoup d'argent.

GERVAIS.

Je les entends parler d'argent,
C'est fait du mien assurément.

LE CHARRETIER, *revenant.*

Mes braves gens, mon capitaine,
Allons, allons, il faut partir.

GERVAIS.

Oui, c'est bien là le capitaine;
Mais je respire, ils vont partir.

LES COMÉDIENS.

Amis, laissons là notre scène;
Allons, allons, il faut partir.

TOUS.

Continuons notre voyage;
De cette pièce, je le gage,
Le public sera bien content,
Et nous ferons beaucoup d'argent.

GERVAIS.

Ils vont partir, allons courage,
Cachons-nous bien; ah! de leur rage
Si je puis sauver mon argent,
C'est un miracle assurément.

(Ils sortent.)

SCÈNE VIII.

GERVAIS, SEUL, SORTANT DE LA VIEILLE CHAPELLE.

Pour le coup je l'échappe belle!
Oh! quelle aventure cruelle!
Pour moi cependant quel bonheur,
D'en être quitte pour la peur.

(Il s'enfuit après avoir paru fort embarrassé sur le chemin qu'il doit prendre.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

La scène est dans une salle d'auberge. Les malles des comédiens sont dans le fond.

SCÈNE I.

BELLEROSE, ROSALINDE, ASSIS PRÈS D'UNE TABLE; RAGOTIN, ACCORDANT SON VIOLON.

ROSALINDE.

Mais dites-nous donc, Bellerose, pourquoi ne voulez-vous pas qu'on sache dans la ville que nous sommes des comédiens, et nous faites-vous passer dans cette auberge pour des marchands forains?

RAGOTIN.

Nous avons de bonnes raisons pour nous conduire ainsi, entendez-vous : le reste de nos camarades doit arriver demain. Roquebrune, Floridor, madame Beauval et sa fille sont allés, en se promenant, chercher quelque jeu de paume où nous puissions élever un théâtre. Attendons au moins, pour nous faire connaître, que notre troupe soit complète, et que nous ayons une salle de spectacle.

BELLEROSE.

Songez donc qu'à peine va-t-on savoir qu'il y a des comédiens à Beaugenci, que tous les beaux esprits du pays vont nous assassiner de madrigaux, d'épigram-

mes, de comédies, de tragédies et d'opéras en vers ainsi qu'en prose.

ROSALINDE.

Pour moi, je vous réponds que je ne connais rien de plus divertissant que d'entendre les gros bonnets de l'endroit parler à tort et à travers de bons vers, de comédies, de romans, et me conter leur douloureux martyre.

BELLEROSE.

J'entends bien, cela nous donne la comédie dans les coulisses; mais laissons cela. Allons, mon cher Ragotin.... je ne me souviens plus de votre véritable nom, songez à accompagner la romance que Rosalinde va chanter, tandis que je repasserai ce rôle.

ROSALINDE.

Bien doucement, bien lentement; c'est une fille conduite par le remords, qui vient retrouver sa mère qu'elle avait abandonnée pour suivre un séducteur.

RAGOTIN.

Eh non! je ne suis pas musicien peut-être! je ne saurai pas accompagner une romance!

(*Rosalinde chante, et Ragotin accompagne.*)

ROSALINDE.

ROMANCE.

Premier couplet.

Me voici près des lieux habités par ma mère,
A ses yeux, pauvre fille, oseras-tu t'offrir ?
Oui, d'un cœur maternel je brave la colère;
Mes pleurs et mes remords vont bientôt l'attendrir.

BELLEROSE, *en repassant son rôle, chante sur la ritournelle de la romance.*

Accablé de ta perfidie,
Dans les déserts de l'Arabie,
Je vais finir ma triste vie.
Mon amour a perdu ses droits.
Trop inhumaine Joséphine,
Contre toi l'amour me mutine;
Dans la fureur qui me domine,
Puis-je encor respecter tes lois?

ROSALINDE.

Deuxième couplet.

Cher et cruel amant, ô toi qui m'as trahie!
Si tu pouvais savoir ce que souffre mon cœur,
Tu gémirais aussi, malgré ta barbarie,
Sur les chagrins cuisants dont toi seul es l'auteur.

BELLEROSE, *de même.*

Dans la rage qui me transporte,
Madame, il faut passer la porte.
Mais, grand Dieu! serait-elle morte?
Non; mais elle se trouve mal.
J'ai fait une belle besogne:
Eh! vîte, de l'eau de Cologne;
Ne venais-je donc en Pologne
Que pour y trouver un rival?

RAGOTIN.

Pas mal, en vérité; qu'on dise donc qu'il n'y a du talent qu'à Paris.

BELLEROSE.

Ah! voici nos camarades qui reviennent.

SCÈNE II.

BELLEROSE, FLORIDOR, ROQUEBRUNE, RAGOTIN, MADAME BEAUVAL, ROSALINDE, LAURETTE.

BELLEROSE.

Eh bien?

FLORIDOR.

Nous avons notre affaire.

LAURETTE.

Une salle superbe, où nous pourrons jouer tragédie, opéra, comédie.

BELLEROSE.

A merveille.

ROQUEBRUNE.

Où nous ferons au moins cent écus de recette.

RAGOTIN.

C'est charmant.

MADAME BEAUVAL.

Où les actrices paraîtront jolies comme l'amour.

ROSALINDE.

C'est ce qu'il nous faut.

FLORIDOR.

Nous aurons de l'ouvrage avant de pouvoir faire l'ouverture, il faut que nous soyons à-la-fois charpentiers, menuisiers, décorateurs, machinistes et maçons.

BELLEROSE.

Eh bien! un comédien ne doit-il pas être l'homme universel?

ROQUEBRUNE.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde,
Où nous allons puiser désormais les ducats *.

ROSALINDE.

Ah! je pourrai donc enfin retirer les bijoux que j'ai laissés en gage au Lombard de Montargis.

MADAME BEAUVAL.

Et moi, je pourrai donner un doliman à ma fille, et elle ne jouera plus Palmire en robe-de-chambre.

ROQUEBRUNE.

C'est dans ce faubourg.

FLORIDOR.

Nous avons déja loué.

LAURETTE.

C'est l'église des Capucins.

BELLEROSE.

Ah! ah!

FLORIDOR.

Pourvu que le cher Ragotin n'y ressuscite pas les capucinades, en nous faisant jouer ses pièces.

RAGOTIN.

Ne plaisantez pas. Mes drames sont de véritables sermons, je m'en vante.

FLORIDOR.

Aussi l'on y bâille d'une force. En vérité, cher amateur, puisque tu te mêles d'écrire, tu devrais bien au moins suivre mes avis en faisant tes pièces. Écoutez, écoutez tous; car ces conseils ne peuvent que vous être utiles.

* Vers de la *Métromanie*.

COUPLETS.

Premier couplet.

Si tu veux faire un opéra comique,
Mets-y des geôliers, des bourreaux,
Des assassins et de ces noirs tableaux
Amenant bien le cromatique,
Jusques aux cieux chacun te portera.
Laisse Favart et sa méthode,
Prison, naufrage, et cætera;
Beaucoup de bruit pour rien, voilà
L'opéra comique à la mode.

Veux-tu faire une comédie?

Deuxième couplet.

Un caractère, une intrigue suivie,
De la raison, de la gaîté,
Et des portraits frappants de vérité,
C'était la vieille comédie
Que par bon ton personne ne va voir.
Laisse Molière et sa méthode:
Petites scènes à tiroir,
Petits vers, propos de boudoir,
C'est la comédie à la mode.

BELLEROSE.

Cela ne ressemble pas tout-à-fait aux préceptes d'Horace. D'autres temps, d'autres mœurs.

ROQUEBRUNE.

Songeons à notre répertoire. Nous ferons donc l'ouverture.....

FLORIDOR.

Comme nous avons dit, par la pièce nouvelle.

BELLEROSE.

Est-elle sue d'abord?

LAURETTE.

Quant à moi, je sais mon rôle.

ROSALINDE.

Qu'est-ce que vous dites donc, ma petite? Mais il n'y a qu'un rôle d'amoureuse dans la pièce.

MADAME BEAUVAL.

Sans doute, et c'est ma fille qui le joue, mon ange.

ROSALINDE.

Je vous prierai d'observer, ma bonne amie, que j'ai été engagée pour jouer les premiers rôles.

RAGOTIN.

Eh bien! n'allez-vous pas vous disputer?

MADAME BEAUVAL.

Vous conviendrez avec moi, mon cœur, que vous n'avez pas assez de légèreté dans la voix pour l'allégro.

RAGOTIN.

Madame Beauval.

ROSALINDE.

Dites plutôt que la voix de mademoiselle n'a pas assez d'étendue pour le cantabilé.

RAGOTIN.

Mademoiselle Rosalinde.

MADAME BEAUVAL.

En vérité, madame, je ne m'attendais pas à cela de votre part; au surplus, il y a dans cette pièce un rôle de duègne détestable. Je ne m'en étais chargée que par complaisance. Je vous déclare que vous pouvez chercher une autre actrice, si ce n'est pas ma fille qui joue l'amoureuse.

BELLEROSE.

Ah! on vous forcera bien à jouer.

RAGOTIN.

Eh bien donc, Bellerose!

ROSALINDE.

Eh ! mon Dieu ! mon cher Bellerose, ne vous mêlez pas des disputes de femmes; je suis assez grande pour me défendre.

ROQUEBRUNE.

Rosalinde a raison; si vous parlez pour elle, moi je me fais l'avocat de madame Beauval et de sa fille.

RAGOTIN.

Là, ne voilà-t-il pas l'autre à présent? Roquebrune, mon ami, vous qui jouez les raisonneurs, soyez raisonnable.

FLORIDOR.

Moi je me range du côté de mon ami Bellerose.

RAGOTIN.

Vous voilà comme deux armées en bataille. La paix est une si belle chose.

BELLEROSE.

Prenons pour juge notre cher amateur, qui n'est d'aucun parti.

TOUS.

Ah! oui, notre cher amateur.

RAGOTIN.

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites ; un siége au juge.

ROSALINDE.

Chantons chacune un air.

LAURETTE.

J'accepte le défi.

ROQUEBRUNE.

Quel air?

FLORIDOR, *prenant un cahier de musique sur la table.*

Celui-ci.

ROSALINDE.

Soit.

LAURETTE.

A la bonne heure.

MADAME BEAUVAL.

Écoutons.

BELLEROSE.

Taisez-vous donc.

SEPTUOR.

LAURETTE.

Chantez, oiseaux de ce bocage;
Charmez les échos de ces bois :
A votre agréable ramage,
Je veux, je veux mêler ma voix.

MADAME BEAUVAL ET ROQUEBRUNE.

Bravo! bravo! c'est à merveille!
Ma foi, l'on ne peut mieux chanter.

FLORIDOR ET BELLEROSE.

Pour moi, je ne sais pas flatter;
Chanter ainsi n'est pas merveille.

RAGOTIN.

Paix! jusqu'au bout prêtez l'oreille;
Jusqu'au bout daignez écouter.

ROSALINDE.

Chantez, oiseaux de ce bocage;
Charmez les échos de ces bois :
A votre agréable ramage
Je veux, je veux mêler ma voix.

FLORIDOR ET BELLEROSE.

Bravo! bravo! c'est à merveille;
Ma foi, l'on ne peut mieux chanter.

MADAME BEAUVAL ET ROQUEBRUNE.

Pour moi, je ne sais pas flatter;
Chanter ainsi n'est pas merveille.

RAGOTIN.

Paix ! jusqu'au bout prêtez l'oreille ;
Jusqu'au bout daignez écouter.

LAURETTE.

Gardez bien le secret d'un malheureux amour :
Ruisseau, près de ton onde pure
Je viendrai gémir chaque jour ;
Je marierai ma voix à ton plaintif murmure.

ROSALINDE.

Gardez bien le secret d'un malheureux amour :
Ruisseau, près de ton onde pure
Je viendrai gémir chaque jour ;
Je marierai ma voix à ton plaintif murmure.

LAURETTE.

Mais pourquoi donc verser des pleurs ?

ROSALINDE.

Mais pourquoi donc verser des pleurs ?

LAURETTE.

Quoi ! parce qu'un ingrat a dédaigné mes charmes,
Faut-il donc me livrer à d'injustes douleurs ?

ROSALINDE.

Quoi ! parce qu'un ingrat a dédaigné mes charmes,
Faut-il donc me livrer à d'injustes douleurs ?

LAURETTE.

Non, vengeons-nous, et plus de larmes.

ROSALINDE.

Non, vengeons-nous, et plus de larmes.

TOUTES DEUX.

Haine, vengeance, amour, fureur,
Vous déchirez, vous embrasez mon cœur

TOUS.

Bravo ! bravo ! c'est à merveille ;
Vous charmez le cœur et l'oreille,
Et moi qui ne sais pas flatter,
Je dis qu'on ne peut mieux chanter.

RAGOTIN.

Savez-vous que le juge est fort embarrassé? certainement.... madame chante comme un ange; mademoiselle, d'un autre côté, a un gosier de rossignol; et je vous avouerai que mon avis, à moi, c'est que... cela fait deux beaux talents. C'est au sort à décider entre vous.

TOUS.

Superbe jugement!

ROSALINDE ET LAURETTE.

A la bonne heure.

MADAME BEAUVAL.

Et j'espère que le sort favorisera ma fille.

ROQUEBRUNE.

Ce qu'il y a de plus pressé à présent, c'est de nous occuper des préparatifs de notre salle. Partons, nous n'avons besoin que de cette malle. Le garçon de l'auberge va nous la porter. Eh! garçon? mais je l'entends qui monte.

(*Les comédiens s'occupent dans le fond du théâtre à ranger leurs malles.*)

SCÈNE III.

BELLEROSE, FLORIDOR, ROQUEBRUNE, RAGOTIN, MADAME BEAUVAL, ROSALINDE, LAURETTE, BERTRAND, GERVAIS.

BERTRAND.

Entrez, entrez, vous serez fort bien ici. La fille va vous apporter ce que vous avez demandé.

GERVAIS.

Ah! je respire enfin; me voici en lieu de sûreté.

(*Apercevant les comédiens.*) Ah ! mon Dieu, que vois-je ?

BELLEROSE, *à Bertrand.*

Vous allez nous suivre et nous porter cette malle.

GERVAIS.

Je ne me trompe pas ; voilà le capitaine avec tous ses gens.

BERTRAND, *à Bellerose.*

Volontiers.

GERVAIS.

Voilà ce pauvre jeune homme qu'ils ont arrêté ; comme il est pâle et défait !

BERTRAND, *à Gervais, en lui montrant les comédiens.*

Ce sont des marchands forains qui viennent d'arriver.

GERVAIS.

Eh ! oui, des marchands qui font un joli commerce !

ROQUEBRUNE.

Nous reviendrons souper.

GERVAIS.

Souper ! je tremble.

MADAME BEAUVAL.

Dites à la fille qu'elle ait bien soin de mon perroquet.

(*Tous les comédiens sortent avec Bertrand qui emporte une des malles.*)

SCÈNE IV.

GERVAIS SEUL.

Ah ! mon Dieu ! il faut convenir que je sommes bien malheureux ; je leur échappons dans la forêt, et je venons me loger dans leur auberge !

SCÈNE V.

GERVAIS, JAVOTTE.

JAVOTTE, *apportant du vin.*

Voilà ce que vous avez demandé.

GERVAIS.

Remportez, remportez, je n'ons plus soif.

JAVOTTE.

Vous vouliez vous rafraîchir. C'est d'excellent vin du pays.

GERVAIS.

Ce serait du Champagne, je n'en boirais pas. Ces gens qui viennent de sortir, ils se disent marchands!

JAVOTTE.

Voilà leurs malles.

GERVAIS.

Tout cela! Ils auront volé quelque coche.

JAVOTTE.

Qu'est-ce que vous dites donc?

GERVAIS.

Eh! vîte, vîte, conduisez-moi chez le juge.

JAVOTTE.

Je ne peux pas quitter; mais la quatrième porte cochère dans la rue, en descendant.

GERVAIS.

J'y cours.

JAVOTTE.

Il est en campagne; mais vous trouverez son greffier; un vieux ci-devant procureur-fiscal qui soupire depuis trois ans après un procès criminel.

GERVAIS.

Oui-dà. Voilà de quoi le contenter.

JAVOTTE.

Et qu'allez-vous donc faire ?

GERVAIS.

Ma déclaration.

JAVOTTE.

Sur qui ?

GERVAIS

Sur ces prétendus marchands.

JAVOTTE.

Et qui sont-ils donc en effet ?

GERVAIS.

Des voleurs.

JAVOTTE.

Ah ! mon Dieu ! mais êtes-vous bien sûr....

GERVAIS.

Je les ons vus ! dans la forêt ! Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! c'était bien la peine que mon oncle mourût, si ce sont ces gens-là qui doivent recueillir sa succession. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

JAVOTTE SEULE.

Qu'est-ce qu'il dit donc ? tout mon sang se fige. Des voleurs ! En effet, on dit qu'il existe une caverne dans la forêt ; ils ont volé un coche, dit-il ; la diligence d'Amboise peut-être, qu'on attendait hier, et qui n'est pas arrivée.

SCÈNE VII.

BERTRAND, JAVOTTE.

JAVOTTE.

C'est toi, Bertrand. D'où viens-tu donc?

BERTRAND.

De conduire ces marchands à l'église des Capucins.

JAVOTTE.

Eh! qu'est-ce qu'ils en veulent faire?

BERTRAND.

Des magasins.

JAVOTTE.

A ce qu'ils disent. Sais-tu ce que c'est que ces gens-là?

BERTRAND.

Non; mais je m'en doute à-peu-près, à certains propos.

JAVOTTE.

Quels propos?

BERTRAND.

Deux d'entre eux se sont reculés au fond de l'église; et puis, s'avançant à pas comptés, l'un d'eux a dit à l'autre d'un air tout ébahi, en tournant les bras:

Quoi! sans être attendu, vous dans cette province?

L'autre, en lui serrant la main, a répondu:

Il est trop vrai, tu vois ton déplorable prince.

Moi, je n'ai pas fait semblant d'entendre; mais je conclus que ce sont de grands seigneurs étrangers.

JAVOTTE.

Oui, de grands seigneurs qui voyagent à pied!

BERTRAND.

Incognito.

JAVOTTE.

Ils se cachent bien, en ce cas-là : ils ont dit cela pour t'attraper. Ce sont des voleurs.

BERTRAND.

Pas possible.

JAVOTTE.

C'est sûr. Ils ont pillé la diligence d'Amboise; ils sont plus de deux cents dans la forêt; ils assomment les garçons, ils emmènent les filles. Ce voyageur est allé faire sa déclaration. Il les a vus, il les a pris sur le fait.

BERTRAND.

Allons donc.

JAVOTTE.

Tiens, voilà le greffier du juge de paix qui vient sur la déclaration du voyageur qui l'accompagne.

SCÈNE VIII.

BERTRAND, JAVOTTE, LE GREFFIER, GERVAIS.

JAVOTTE.

Savez-vous ce qui nous arrive, monsieur le greffier? Des voleurs qui se sont établis chez nous.

GERVAIS.

Là, voyez-vous?

LE GREFFIER.

Diable! je ne dis pas non. Il est certain qu'il existe

dans la forêt une bande de voleurs. Un voyageur, un maquignon, à qui ils ont enlevé sa valise, n'est-il pas venu me faire sa déclaration; j'ai pris la note bien exacte, bien circonstanciée de tous les objets renfermés dans ladite valise, je la porte sur moi; la voici, parce que s'il se trouvait quelque complicité..... vous comprenez.

JAVOTTE.

Ce sont nos gens qui auront fait ce coup-là.

LE GREFFIER.

Mais quoi! je ne puis croire qu'ils aient eu l'audace de venir se loger dans la ville.

JAVOTTE.

Ah! bien oui. Ce sont bien ces gens-là qui manquent d'audace.

LE GREFFIER.

Comment donc! Mais les faits sont graves. (*En ouvrant son écritoire.*) Voici donc enfin une affaire où je pourrai me signaler. Ce qui m'afflige, c'est qu'il faudra renvoyer le tout au tribunal criminel du département; mais j'aurai du moins la douceur de dresser le premier procès-verbal.

BERTRAND.

Prenez garde, point de précipitation; moi, j'ai lieu de soupçonner que ce sont des princes étrangers qui voyagent incognito.

GERVAIS.

Des princes!

JAVOTTE.

Eh! tais-toi donc. Il ne sait ce qu'il dit.

LE GREFFIER.

Et oui, des princes! dont il est bon de s'assurer. Je

m'y connais un peu mieux que vous, mon ami Bertrand.

BERTRAND.

Allons, je le veux bien.

MORCEAU D'ENSEMBLE.

LE GREFFIER.

Verbalisons, verbalisons sur l'heure;
Ah! quel plaisir! je te rends grace, ô ciel!
Tu ne permets pas que je meure
Sans voir encore un procès criminel.

BERTRAND, GERVAIS, JAVOTTE.

Verbalisez, verbalisez sur l'heure,
Mais parlons bas, parlons plus bas;
Paix donc! paix donc! ne troublons pas
Le greffier dans son ministère.

LE GREFFIER.

Le titre de mes écritures
Est achevé. Passons aux faits.
Où sont leurs nippes, leurs effets?

JAVOTTE, *montrant les malles.*

Les voici.

LE GREFFIER.

Tout cela. Bon, brisez les serrures.

BERTRAND.

Comment?

GERVAIS.

Allons, ouvrez.

BERTRAND.

Mais....

LE GREFFIER.

Paix!
Mon Dieu! mon Dieu! laissez-moi faire,
Votre greffier
Sait son métier.

Mon Dieu! mon Dieu! laissez-moi faire.
De ces hardes, de ces effets
Ne faut-il pas qu'on fasse l'inventaire?
(Bertrand ouvre les malles.)

GERVAIS, *tirant chaque effet de la malle à mesure qu'il le nomme.*

Une perruque brune, une rousse, une blonde;
Une barbe postiche avec de faux sourcils.

JAVOTTE.

Mon Dieu! mon Dieu! que pour tromper le monde
Tous ces gens-là sont subtils!

GERVAIS, *tirant un casque grec et un turban.*

Bonnet de Turc, casque de militaire.

BERTRAND.

Non, c'est un casque de pompier.

GERVAIS, *tirant un chapeau gris.*

Un chapeau de meunier.
Jetons de cuivre. Ils font de la fausse monnoie.

BERTRAND.

Bon Dieu! combien de bas de soie!

GERVAIS.

De quelque marchand bonnetier
Ils auront pillé la boutique.

BERTRAND, *tirant une tunique.*

Petit pet-en-l'air à l'antique,
Une guitare, un tambourin.

JAVOTTE.

Dans leur caverne ils font de la musique.

BERTRAND.

Des pantoufles de maroquin,
Robes de femme de satin,
Un pot de rouge à peindre le visage,
Un pot de blanc dont j'ignore l'usage,
Habits de toutes les couleurs.
Mais s'ils étaient des grands seigneurs?....

JAVOTTE.

Paires de boucles argentées,
Bagues en faux brillants montées,
Habits brodés d'or et d'argent,
La broderie est de clinquant.
O ciel ! que d'armes meurtrières !
Sabres, couteaux et pistolets,
Dagues, fusils, poignards, mousquets.

TOUS.

O ciel ! que d'armes meurtrières !

JAVOTTE.

Le sabre n'est pas bien tranchant;
Plus d'un fusil est de fer-blanc.

TOUS.

Et qu'importe ! ce sont des preuves assez claires.
Courons les arrêter; en tardant davantage
Nous leur laissons le temps de gagner la forêt.
De la prudence et du courage,
Partons, partons, me voilà prêt;
De la prudence et du secret.

JAVOTTE.

Ah! mon Dieu! les voilà qui reviennent.

GERVAIS.

Est-il possible! Allons, allons, de la présence d'esprit, du courage; eh! vîte envoyez chercher la force-armée.

LE GREFFIER.

A qui le dites-vous? Vîte, Bertrand! Ne m'abandonnez pas.

(*Bertrand sort et revient bientôt avec quelques gendarmes. Le greffier, Javotte et Gervais se retirent dans un coin du théâtre.*)

GERVAIS.

Comptez sur moi.

SCÈNE IX.

BERTRAND, JAVOTTE, LE GREFFIER, GERVAIS, BELLEROSE, FLORIDOR, ROQUEBRUNE, RAGOTIN, MADAME BEAUVAL, ROSALINDE, LAURETTE.

ROSALINDE.

Savez-vous que cela fera une salle magnifique?

RAGOTIN.

Magnifique!

GERVAIS.

Voyez-vous? ils parlent de l'église et des souterrains.

LE GREFFIER.

Oui, vraiment. De par la loi!

BELLEROSE.

Qu'est-ce que cela signifie?

LE GREFFIER.

Répondez.

LAURETTE.

Ah! mon Dieu!

FLORIDOR.

Écoutez donc, mon cher amateur, est-ce que vous auriez quelque mauvaise affaire sur le corps, par aventure?

RAGOTIN.

Ne plaisantez donc pas. Ne voyez-vous pas que ce sont des gens de justice?

BELLEROSE.

Me serait-il permis de vous demander?...

LE GREFFIER.

Votre nom?

BELLEROSE.

Je respecte votre ministère ; mais il me semble qu'avant tout vous devez nous instruire.....

LE GREFFIER.

C'est bien à des voleurs de grand chemin qu'on doit rendre compte.

TOUS.

Nous des voleurs !

FLORIDOR.

Qu'est-ce que cela signifie?

GERVAIS, *au greffier, en montrant Floridor.*

Pour celui-là, ne le confondez pas avec les autres ; c'est un honnête garçon ; j'en réponds.

ROQUEBRUNE.

Comment ! est-ce que tout ceci serait un tour de Floridor ?

BELLEROSE.

Ce serait une très-mauvaise plaisanterie.

FLORIDOR.

Qu'est-ce que vous dites donc ? que je suis...

GERVAIS.

Un brave jeune homme qu'ils ont emmené de force ; oh ! je nous connaissons en physionomies.

FLORIDOR.

Et les autres sont.....

GERVAIS.

Des malheureux qui vous ont attaqué. Je les ons vus.

FLORIDOR, *à part.*

Ah çà, tout cela ne peut être qu'un badinage, amusons-nous (*Haut.*) Oui, vous avez raison. Voyez-vous ce jeune gaillard (*en montrant Bellerose*), il ne se passe presque pas un soir qu'il n'empoisonne ou ne

poignarde sa maîtresse ou son confident, et le plus souvent il finit par se tuer lui-même après eux.

GERVAIS.

Comment! il se tue!

LE GREFFIER.

Vous moquez-vous de nous? en prison.

BELLEROSE.

Comment! en prison; un moment, s'il vous plaît. Voulez-vous la preuve que nous sommes d'honnêtes comédiens? Prenez cette valise, ouvrez vous-même, elle renferme nos papiers, nos répertoires signés et parafés par les officiers municipaux de toutes les villes où nous avons joué.

LE GREFFIER, *en ouvrant la valise.*

Eh bien, voyons, voyons cette valise; je ne demande pas mieux que de vous trouver innocents. Il est certain que tous les effets inventoriés peuvent appartenir à des comédiens; et moi qui ai toujours été passionnément amoureux de la comédie, je serais charmé.... Eh! mais, que vois-je! me trompé-je! Non. Voilà tous les effets, qui, suivant ma note, doivent se trouver dans la valise volée ce matin.

BELLEROSE, *examinant la valise.*

Eh mais! cette valise n'est pas la nôtre.

LE GREFFIER.

Je le sais parbleu bien qu'elle n'est pas à vous : c'est ce matin que vous l'avez enlevée à un pauvre voyageur qui cheminait tranquillement dans la forêt.

BELLEROSE.

Comment!.... Cette valise serait... Ah! je vois d'où provient la méprise. C'est ce diable de Ragotin qui, pendant que je causais avec le cousin Hubert....

RAGOTIN.

Sans doute, c'est moi qui aurai fait le mal.

LE GREFFIER.

Allons, allons, en prison.

FLORIDOR.

Permettez-donc; ce que j'ai dit n'était qu'une plaisanterie.

LE GREFFIER.

Une plaisanterie! je vous trouve plaisant d'oser plai santer avec la justice.

RAGOTIN.

Monsieur le greffier, je me permettrai de vous observer que je ne suis qu'un amateur; je suis la troupe au théâtre, mais je ne me soucie pas du tout de la suivre en prison.

LE GREFFIER.

Allons, allons, marchez de par la loi.

SCÈNE X.

BERTRAND, JAVOTTE, LE GREFFIER, GERVAIS, BELLEROSE, FLORIDOR, ROQUEBRUNE, RAGOTIN; MADAME BEAUVAL, ROSALINDE, LAURETTE, HUBERT, LA VALISE DES COMÉDIENS SOUS SON BRAS.

HUBERT.

Eh bien! qu'est-ce que c'est donc que ce tapage?

LE GREFFIER.

Ciel! serait-ce encore un fripon?

BELLEROSE.

Le cher cousin Hubert! sa présence en ces lieux,
Sans doute, mes amis, est un bienfait des dieux!

HUBERT.

C'est toi, cousin! et par quelle aventure?

LE GREFFIER.

Son cousin; en prison avec les autres.

HUBERT.

Un instant, s'il vous plaît. On m'a dit que je trouverais ici le greffier que je cherche par-tout pour lui remettre cette valise. J'arrive et il veut me faire mettre en prison. Je suis un bon vivant, moi; mais je ne vaux rien quand je me fâche, je vous en avertis.

LE GREFFIER.

Encore une valise!

HUBERT.

Eh! sans doute, que ce matin j'ai enlevée à des brigands dans la forêt; mais explique-moi donc cousin...

LE GREFFIER, *ouvrant la valise et en tirant des papiers.*

Oh! oh! mais voici qui me paraît singulier. (*Lisant.*) Répertoire, Pygmalion, Béverley, Tartufe, l'Amant jaloux, Roméo et Juliette.

HUBERT.

Pygmalion, Béverley! on m'avait dit que cette valise appartenait à un maquignon.

LE GREFFIER.

Eh! non; celle du maquignon était entre les mains de ces honnêtes gens.

HUBERT.

Serait-ce elle par aventure qui les faisait aller en prison! Parbleu! monsieur le greffier, j'arrive à propos pour vous empêcher de faire une sottise; passez-moi l'expression.

LE GREFFIER.

Comment! comment! que voulez-vous dire?

HUBERT.

Que ces prétendus voleurs sont en effet des comédiens.

BELLEROSE.

Que c'est par une méprise que nous vous expliquerons, que la valise du maquignon se trouve en notre possession.

FLORIDOR.

Et qu'enfin voici la nôtre.

JAVOTTE.

Comment! ce seraient des comédiens!

TOUS LES COMÉDIENS.

Eh! sans doute.

BERTRAND.

Oh! quel plaisir de voir la comédie à Beaugenci!

GERVAIS.

Mais un moment, vous êtes d'une promptitude! Votre greffier est trop prudent pour ne pas s'informer un peu des moyens d'existence de ce Béverley, de ce Pygmalion, et du nommé Roméo.

LE GREFFIER, *en éclatant de rire.*

Comment !... ce que c'est que l'ignorance.... Noms des auteurs des pièces de théâtre, mon ami. Une autrefois.... (*Aux comédiens.*) messieurs et mesdames, pardon de la méprise. C'est ce monsieur.... (*Il montre Gervais.*) La sévérité de mon ministère exige.... Vous sentez bien que je serai charmé.... Quand comptez-vous débuter?

RAGOTIN.

Nous comptions ouvrir demain; mais la révolution que m'a causée cette aventure m'a ôté presque tous mes moyens.

LE GREFFIER.

Pour vous les rendre, faites-moi l'amitié de venir tous souper chez moi.

HUBERT.

Avec bien du plaisir. Je suis de la société.

VAUDEVILLE.

LE GREFFIER.

Pour mieux réparer cette injure,
Je ferai tant que, Dieu merci!
J'amènerai tout Beaugenci,
Demain soir, à votre ouverture;
Faites chez nous un long séjour,
Et je vous demande en retour,
Pour ma femme et sa compagnie,
Une loge à la comédie.

ROQUEBRUNE.

Harpagon est à l'agonie;
Qui donc, au chevet de son lit
Se tient toujours, fait tant de bruit?
Son héritier, je le parie.
Seul, il a voulu le veiller.
C'est lui qui change l'oreiller;
Il pleure, il se lamente, il crie;
N'est-ce pas une comédie?

HUBERT.

Le voyez-vous ce fier bravache,
Sur ses jambes si bien campé,
Et si gravement occupé
De son sabre et de sa moustache?
Comme il raconte ses exploits!
Seul, il s'est battu contre trois.
Mais ne craignez pas sa furie;
C'est encore une comédie.

BELLEROSE.

Voyez tous ces modernes drames;
Des chapelles et des cachots,
Des fous déguisés en héros,
Des diables déguisés en femmes,
Des calembours et des tombeaux,
Fin persiflage, madrigaux,
Sentimentale niaiserie;
Ce n'est pas là la comédie.

FLORIDOR.

Ah! quelle aimable compagnie!
Sorciers, voleurs et revenants,
Lions, lézards, tigres, serpents;
Ah! la belle ménagerie!
Et puis soudain démons en l'air!
Hélas! mon Dieu! suis-je en enfer?
Me disais-je, l'ame saisie;
Non, j'étais à la comédie.

RAGOTIN.

Comme des farces l'on censure
Crispin, Scapin et Patelin;
Ah! plaise au ciel que Ragotin
Ait une pareille aventure!
Car on se moque des censeurs
Quand on a pour soi les rieurs;
Et dans tous les temps la folie
Fut l'ame de la comédie.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER ACTE.

L'ENTRÉE

DANS LE MONDE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN VERS,

Représentée pour la première fois le 16 juin 1799.

Cereus in vitium flecti, monitoribus asper.
(HORAT. *de Art. poet.*)

PRÉFACE.

Le titre de cette pièce est bien ambitieux ; le sujet en est bien vaste, ou plutôt bien vague. Suivant un journal du temps, chaque spectateur avait fait d'après ce titre une pièce dans sa tête avant d'avoir vu celle de l'auteur. Je crois cependant que le plus grand nombre s'attendait à voir ce que j'ai essayé de peindre, un jeune homme à son premier pas dans le monde, entouré de piéges et de séductions, tel que l'indique le vers d'Horace que j'ai pris pour épigraphe :

Cereus in vitium flecti, monitoribus asper.

Une pièce sous le titre de l'*Entrée dans le Monde* m'imposait l'obligation d'offrir un tableau du Monde. Pour bien ordonner ce tableau, je crus devoir ajouter et lier à l'action principale quelques scènes et quelques caractères épisodiques. Je crus sur-tout devoir peindre les vices et les ridicules qui existaient au moment où je composais l'ouvrage.

En 1799, des femmes galantes, ou ruinées, comme madame Saint-Alard, montaient une maison sur le ton de l'opulence, et trouvaient le moyen de fournir à leurs dépenses par le produit de la bouillotte ou du trente-et-un ; des jeunes filles, comme mademoiselle Aglaé,

jouaient l'amour et la sensibilité pour trouver un établissement. Les salons de ces sortes de maisons offraient un mélange ou plutôt une confusion de toutes les classes de la société. On y voyait des députés des départements, comme M. Beaupré, qui fréquentaient les restaurateurs et les théâtres, courtisaient les dames, et spéculaient à la bourse; de nouveaux enrichis, comme M. Dumont, bien insolents, bien grossiers, se plaignant d'être mal servis, et oubliant qu'ils avaient été laquais avant les assignats; des femmes à sentiments, comme madame Dumont, qui se piquaient d'allaiter leurs enfants, et passaient la nuit au bal, prodiguaient des paroles pleines d'amour à leur mari, et se faisaient donner des diamants et des schals par un amant. A la même époque, de petits pédants, comme Favel, à peine échappés du collége, abusant de la licence de la presse, faisaient un journal, et, après avoir déraisonné sur la politique, prononçaient en oracles sur sa littérature; des ferrailleurs, comme Derlange, avaient des maîtresses qu'ils appelaient leurs femmes, et se donnaient ridiculement un air de bonne compagnie dans les cafés, qu'ils ne quittaient que pour aller au jeu. Je laisse au lecteur à juger jusqu'à quel point ces mœurs ont changé.

On me reprocha l'immoralité de presque tous ces personnages. Ayant à faire tourner vers le vice un jeune homme plein d'honneur, il fallait l'entourer des vicieux du jour. Le premier d'entre eux est un de ces êtres si communs sous tous les régimes, si connus sous le nom de chevaliers d'industrie, qu'on voit, comme mon Dablanville, aujourd'hui dans l'opulence, demain dans la

misère ; car ils n'ont pas plus d'économie que de probité.

Les caractères des personnages intéressants ne tiennent pas à l'époque où la pièce fut écrite ; mais ils me paraissent bien choisis. Fabrice, jeune, raisonnable, que j'ai tâché de ne pas rendre pédant, s'apercevant des piéges tendus à son ami, me fournit l'occasion d'exprimer le but de l'ouvrage dans sa scène avec l'honnête Clermont dont il invoque les lumières et l'expérience. Sophie tour à tour fait sourire et attache le spectateur par sa confiance en Térigni, l'étonnement où la jette la coquetterie des Parisiennes, son inquiétude, sa jalousie, son dépit et son malheur ; car elle se trouve aussi victime des fripons, sans l'avoir mérité comme Térigni ; enfin, ce jeune Térigni me paraît ce qu'il doit être, honnête, candide, enthousiaste, curieux de voir et de jouir, facile à se laisser entraîner au vice, facile à se laisser ramener à la vertu. Je me sais gré de ne lui avoir fait oublier sa Sophie que dans un moment d'ivresse. Je me sais gré de l'avoir presque sur-le-champ livré aux regrets et rendu à l'amour. Je crois qu'il fait des fautes, mais qu'il n'est jamais avili.

Il y a de grands défauts dans cette comédie. Je fus séduit par l'idée de peindre la première impression qu'éprouvent de jeunes provinciaux à leur arrivée à Paris. Il en résulte que les événements se précipitent d'une manière invraisemblable. Comment est-il possible qu'en un seul entretien Dablanville s'empare de la confiance de Térigni ? La scène me donna beaucoup de peine, et je la crois bien faite. Dablanville y est adroit, et Térigni

n'y paraît pas trop crédule; mais ne valait-il pas mieux que Térigni fût à Paris au moins depuis quelques jours, et que Dablanville eût déja pris quelque empire sur lui? Le sujet étant trop vaste, je fus entraîné à multiplier les personnages, défaut qu'on me reproche dans cet ouvrage et dans plusieurs autres. Ayant des vices à peindre plutôt que des ridicules, je ne suis comique que par intervalles, et ma pièce est souvent sérieuse et sentencieuse. Pour réunir tant de personnages, il me faut un concours de circonstances fort extraordinaire. Par quel hasard Dablanville demeure-t-il chez madame Saint-Alard? Par quel hasard d'honnêtes jeunes gens comme Fabrice et sa sœur ignorent-ils tout-à-fait la perversité de leur tante, viennent-ils s'établir chez elle, y amènent-ils leur ami Térigni, et ne sont-ils pas en défiance de cette tante qui s'amuse à changer de nom? Enfin, le dénoûment, qui fait assez d'effet à la représentation, tient encore au hasard, et ne sort ni du fond du sujet, ni du jeu des caractères. Si le fils de Clermont n'avait pas été la première victime de mesdames Saint-Alard, Térigni n'était pas éclairé sur les piéges qu'on lui tendait.

Malgré tous ses défauts, la pièce a toujours été vue avec plaisir, et peut encore, je crois, obtenir quelque succès à la lecture.

J'aime à me flatter que le lecteur trouvera quelque force comique, quelque hardiesse même dans les caractères de Dablanville et de madame Saint-Alard, dans leurs scènes de complots et de querelles. J'aime à me flatter qu'il s'intéressera à mon jeune homme, à son jeune ami, sur-tout à sa jeune maîtresse, et qu'il sera

touché de leurs scènes d'épanchements et d'adieux. Je ne suis point l'ami du drame ; mais les situations attendrissantes ne sont pas interdites à l'auteur comique. On les lui pardonnera, on lui en saura même bon gré, toutes les fois que dans le sentiment comme dans l'expression il ne sera point sorti du naturel et de la vérité.

PERSONNAGES.

TÉRIGNI, jeune héritier.
FABRICE, jeune homme sans fortune.
CLERMONT, vieux militaire.
DABLANVILLE, intrigant.
BEAUPRÉ, } riches du jour.
DUMONT, }
DERLANGE, joueur.
FAVEL, journaliste.
UN PORTIER.
MADAME SAINT-ALARD.
AGLAÉ, fille de madame Saint-Alard.
SOPHIE, sœur de Fabrice.
JUSTINE, femme de chambre de madame Saint-Alard.
MADAME DUMONT, femme de Dumont.

La scène se passe chez madame Saint-Alard.

L'ENTRÉE
DANS LE MONDE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

TÉRIGNI, FABRICE, SOPHIE, TOUS TROIS EN HABITS DE VOYAGE; JUSTINE.

SOPHIE.

Enfin nous voici donc arrivés à Paris.

TÉRIGNI, *avec enthousiasme.*

Voilà le monde ouvert devant nous, mes amis.

JUSTINE, *avec importance et rapidité.*

Votre tante est sortie avec mademoiselle,
En vous recommandant tous les trois à mon zèle.
(*A Fabrice.*)
Je ne me trompe pas. Monsieur est le neveu;
C'est qu'en air de famille on se connaît un peu.
(*En montrant Sophie.*)
Et voici votre sœur; cette aimable Sophie,
De toute la maison d'avance si chérie;
(*En montrant Térigni.*)
Et voici votre ami, ce jeune homme charmant,
Pour qui vous nous faisiez chercher un logement;
C'est monsieur qui doit être un jour millionnaire,

Que madame retient pour son pensionnaire.
Vous voyez, je sais tout : vous venez à Paris,
Après avoir perdu vos parents au pays;
Votre tante vous offre un asyle chez elle;
Vous l'acceptez pour vous et pour mademoiselle;
Et monsieur, profitant de cette occasion,
Vient avec vous finir son éducation.
Madame ma donné sa confiance entière;
J'aurai bientôt la vôtre, ou du moins je l'espère.
Mais, pardon, plus long-temps je ne saurais causer;
Dans vos appartements il faut tout disposer;
C'est moi qui veille à tout quand madame est absente.
Adieu, mademoiselle; elle est vraiment charmante.
(*Elle fait une révérence et sort.*)

SCÈNE II.

FABRICE, TÉRIGNI, SOPHIE.

TÉRIGNI.
Eh bien! Fabrice, toi qui te peins tout en noir,
Tu vois comme on s'empresse à bien nous recevoir.

FABRICE.
Je n'ai jamais douté du bon cœur de ma tante;
Je me rappelle encor cette lettre touchante.
« Venez, écrivait-elle; accourez, chers enfants,
« Il vous reste à Paris encor de bons parents :
« La mort vous a ravi la mère la plus tendre;
« Autant qu'il est en moi, je saurai vous la rendre. »

SOPHIE, *comme se rappelant les propres mots de la lettre de sa tante.*
« Ma fille, à sa cousine, ou plutôt à sa sœur,

« Car c'est le nom chéri que lui donne son cœur,
« Promet son amitié d'avance, et pour la vie. »
Jusqu'aux larmes, vois-tu, ces mots m'ont attendrie :

(*A Térigni.*)

Quoi que de ma cousine et de vous on ait dit,
Au voyage dernier que chez nous elle fit,
Cette lettre a suffi pour me la rendre chère.

(*A Fabrice.*)

Je sens qu'avec plaisir je la verrai, mon frère.

FABRICE.

Aussi j'ai répondu, ma sœur, en acceptant
Cet asyle où déja l'amitié nous attend.

TÉRIGNI.

Quand ma mère avec toi consentit que je vinsse,
Pour me faire quitter le ton de la province,
Comme aussitôt, craignant d'obliger à demi,
Ta bonne tante offrit sa table à ton ami!

FABRICE.

Sur ce point nous serons toujours d'accord ensemble;
Mais t'imagines-tu que chacun lui ressemble?

TÉRIGNI.

Ne sait-on pas, pour peu qu'on ait quelque bon sens,
Que ce monde est mêlé de bons et de méchants?
De ma part ne crains pas de méprise fatale;
Je saurai discerner... Remets donc ta morale
A quelqu'autre moment, et parlons du bonheur
De nous voir à Paris, dans ce monde enchanteur,
Dont nos livres nous font de si belles peintures.
Si, ne l'ayant encor vu que dans nos lectures,
Nous lui devons déja mille plaisirs divers,
Combien ses agréments, ses beautés, ses travers
Vont-ils nous enchanter et nous servir d'école,
Quand nous-mêmes enfin y jouerons notre rôle!

SOPHIE.

C'est que Paris, dit-on, est un séjour divin:
Il faut aller tout voir, mon frère, et dès demain.

TÉRIGNI.

Oui, nous irons tous trois, et ne crois pas, de grace,
Que mon temps tout entier en vains plaisirs se passe:
Le temps est précieux, mon cher, à vingt-deux ans;
Je saurai, comme il faut employer les instants.

FABRICE.

Ne tarde pas sur-tout à me faire connaître
Ce Clermont qui consent à te servir de maître:
De ses leçons aussi je voudrais profiter.

TÉRIGNI.

Dès demain nous irons chez lui nous présenter.
Il doit avoir reçu la lettre de ma mère.

FABRICE.

C'était l'intime ami de feu ton pauvre père.

TÉRIGNI.

Un peu brusque, dit-on, mais bon cœur, sens exquis.

FABRICE.

Dans le génie il a bien servi son pays.

TÉRIGNI.

On le dit fort instruit dans les mathématiques...

FABRICE.

Auxquelles on entend sur-tout que tu t'appliques.

TÉRIGNI.

Oui; mais, sans borner là mes études, ami,
Les langues et les arts m'occuperont aussi;
L'anglais, l'italien, l'allemand, la musique,
Dessin, morale, danse, histoire et politique;
Voilà de quoi finir mon éducation.
A bien considérer ma situation,
Je peux sortir un jour de la classe commune.

Je tiens de mes parents une immense fortune ;
Fort jeune, pas mal fait, et n'étant pas un sot,
Sans vanité l'on peut sentir ce que l'on vaut.
Et tiens, voici mon plan : le matin, mes études,
Je saurai les tourner en douces habitudes :
Je m'entoure à dîner d'amis, d'hommes instruits ;
On en trouve aisément à choisir à Paris :
Puis, honnêtes plaisirs vers le soir ; comédie,
Concert, doux entretien, légère poésie ;
Point de jeu, point d'excès ; cependant chaque jour,
A l'amitié fidèle, et fidèle à l'amour,
Je te verrai, Fabrice, et vous, ô ma Sophie !
C'est vous sur-tout, c'est vous qui charmerez ma vie.
Ainsi donc, observant le monde, et me formant
Tout à-la-fois le cœur, l'esprit, le jugement,
Au travail, au plaisir j'emploîrai ma jeunesse :
Ce plan-là n'est-il pas dicté par la sagesse !

FABRICE.

Non. Le sage, mon cher, n'étend pas ses projets
Aux choses qu'il ne peut exécuter jamais.
Tout apprendre ! eh ! bon Dieu, quelle est cette manie ?
Lorsque pour un seul art c'est peu de notre vie !
Il ne m'appartient pas de te faire un sermon ;
Qu'importe qui le fasse, après tout, s'il est bon ?
Ami, je crains pour toi jusqu'à tes vertus même,
Ton cœur facile et bon, ta confiance extrême,
Ton goût pour les plaisirs, un peu de vanité,
Sur-tout dans tes desseins cette légèreté.
Déja plein des héros de la Grèce et de Rome,
De ton siècle tu crois devenir le grand homme :
Quand on veut tout savoir, que peut-on savoir bien ?
Qui se croit propre à tout, souvent n'est bon à rien.
Pour moi, j'ai quelque goût pour les mathématiques ;

Eh bien! elles feront mes études uniques;
Comme c'est constamment que je les apprendrai,
A les savoir à fond bientôt je parviendrai;
Et par quelques talents occupant bien ma vie,
Peut-être je paîrai ma dette à ma patrie;
C'est le plan que toujours je me suis proposé:
Le tien est plus brillant, le mien est plus aisé.

TÉRIGNI.

Peut-être en est-ce trop à-la-fois que j'embrasse?
Toi, garçon plus sensé, dirige-moi, de grace;
Toi, mon premier ami, toi, mon premier censeur,
Mon frère, puisqu'enfin tu m'as promis ta sœur.

FABRICE.

Oui, ton amour, ami, date de notre enfance,
Comme notre amitié. Les serments de constance
Que vous vous étiez faits dans ces temps trop heureux
Ont été répétés depuis par tous les deux.
A ma sœur, Térigni reste toujours fidèle.

SOPHIE.

A ce mot seul ma crainte encor se renouvelle.
Vous allez vous trouver entouré de beautés;
Ma cousine Aglaé.....

TÉRIGNI.

Quoi! vous la redoutez!

SOPHIE.

Vous l'aimiez, m'a-t-on dit?

TÉRIGNI.

Non. Vous fûtes absente
Pendant tout son voyage. Elle est fort séduisante;
Mais comment oublier notre amitié, nos jeux,
Nos parents souriant à nos premiers aveux?
Non, jamais Térigni ne vous sera parjure.

SOPHIE.

Allons, de votre bouche un seul mot me rassure.

TÉRIGNI.

Ses traits vifs et mordants savaient me réjouir;
Mais j'ai pu l'écouter, je crois, sans vous trahir.

SOPHIE.

Paix! On vient.

FABRICE.

C'est ma tante et ma belle cousine.

SCÈNE III.

FABRICE, TÉRIGNI, SOPHIE, MADAME SAINT-ALARD, AGLAÉ.

MADAME SAINT-ALARD, *parlant de dehors.*

Où sont-ils? où sont-ils, conduisez-nous, Justine.
(*Accourant, à Fabrice.*)
Cher neveu!

AGLAÉ, *de même.*

Cher cousin!

MADAME SAINT-ALARD.

Qu'il me tardait, hélas!
De pouvoir vous serrer tous les deux dans mes bras!
(*En montrant Térigni.*)
C'est monsieur Térigni, l'ami de la famille,
Ce jeune homme opulent?... Saluez donc, ma fille.

FABRICE.

Quel gracieux accueil!

MADAME SAINT-ALARD.

Vous connaissez mon cœur,
Pouviez-vous en douter? De ma défunte sœur

Voilà bien tous les traits : tous les jours je la pleure,
N'est-ce pas, Aglaé? Mais quoi! dans ma demeure
Amener avec vous un hôte intéressant!
Vous savez reconnaître un bienfait; c'est charmant!

TÉRIGNI.

Madame, en vérité.....

MADAME SAINT-ALARD, *à sa fille.*

Mais, parlez donc, ma chère,
Ou bien l'on va vous croire une sotte.

AGLAÉ, *avec apprêt.*

Ma mère....

MADAME SAINT-ALARD, *à Térigni.*

Elle est toujours timide, excusez. On m'a dit
Que vous étiez, Fabrice, un jeune homme d'esprit;
Il en avait aussi beaucoup feu votre père:
Oui, mais point de conduite et peu de caractère;
Je lui disais : « Songez, mon frère, à vos enfants;
« Après vous, ils seront à charge à vos parents : »
Cela n'a pas manqué; s'il eût voulu m'en croire.....

FABRICE, *se hâtant d'interrompre sa tante.*

Ma tante, comme nous, respectez sa mémoire;
Ses torts à ses enfants doivent être inconnus,
Et nous n'avons jamais songé qu'à ses vertus.

MADAME SAINT-ALARD.

Fort bien. Je vous marquais dans ma lettre dernière
Que le beau monde ici se rendait d'ordinaire;
Vous trouverez chez moi, messieurs, sans vanité,
Une école de goût, d'esprit, d'urbanité :
Vous entrez dans le monde; une maison pareille
Vous doit à tous les trois convenir à merveille.
Jugez-en dès ce soir; je n'exagère pas.
C'est mon jour justement; si vous n'êtes pas las,

A ma société tous trois je vous présente.

SOPHIE.

Nous acceptons cette offre avec plaisir, ma tante.

FABRICE.

Que fait-on ?

MADAME SAINT-ALARD.

Mais, on joue.

FABRICE.

On joue!

TÉRIGNI.

On joue!

MADAME SAINT-ALARD.

Oh! peu;

On est libre d'ailleurs de jouer petit jeu.

Ici chacun à vous d'avance s'intéresse.

(*A Fabrice et à Sophie.*) (*A Térigni.*)

J'ai conté vos malheurs. On sait votre richesse.

SOPHIE.

Mais dans un tel état puis-je me présenter?

MADAME SAINT-ALARD.

Ma fille à vous parer voudra bien se prêter.

Elle se met si bien! Pardon si je la vante;

C'est mon enfant.

(*A Térigni.*)

Comment la trouvez-vous?

TÉRIGNI.

Charmante!

(*Sophie, à ce mot de Térigni, se trouble et laisse échapper, malgré elle, son dépit.*)

MADAME SAINT-ALARD, *à sa fille.*

Parlez donc.

AGLAÉ.

Oh! je sais que monsieur est galant.

MADAME SAINT-ALARD.

Mais il faut à chacun montrer son logement.
Justine, conduisez... Pardon si je vous laisse.
Ma fille dans l'instant va vous joindre, ma nièce.
(*A sa fille.*)
Un mot, mademoiselle.

TÉRIGNI, *avec enthousiasme.*

Ainsi donc dès ce soir
Je pourrai par mes yeux tout observer, tout voir.

FABRICE.

Garde-toi de juger sur la simple apparence :
Du fond des cœurs le temps donne seul connaissance.

SOPHIE, *à Térigni.*

Vous savez bien placer un tendre compliment,
Et ma cousine aussi doit vous trouver charmant.
(*Justine est entrée quand sa maîtresse l'a appelée. Elle indique à chacun l'appartement qui lui est destiné. Térigni, Fabrice et Sophie sortent.*)

MADAME SAINT-ALARD, *à Justine.*

Justine, envoyez-moi, s'il vous plaît, Dablanville.
(*Justine sort.*)

SCÈNE IV.

MADAME SAINT-ALARD, AGLAÉ.

MADAME SAINT-ALARD.

Ils sont partis; laissons tout discours inutile.
Votre état et le mien doit vous être connu;
Nos dépenses sont loin de notre revenu.
Sans le jeu je serais fort à plaindre, ma fille :
On me croit de grands biens; dans le monde je brille;

C'est à force de soins. Pour qui ces soins? Pour vous.
J'ai toujours espéré vous trouver un époux.
Votre père a mangé sa fortune et la mienne,
Et vous voyez encor qu'il faut que je soutienne
Des parents... J'étais loin, quand je leur écrivis,
De penser qu'ils allaient accourir à Paris;
C'était un compliment de pure politesse;
Et de me prendre au mot le cher neveu s'empresse :
Mais ne nous plaignons pas de leur séjour ici,
Puisque nous leur devons ce jeune Térigni.
Il est fort riche; il fait ce qu'il veut de sa mère :
Vous êtes jeune, aimable, et bien faite pour plaire.
On m'a dit qu'il avait certain penchant pour vous :
Si vous le voulez bien, je le tiens votre époux.

AGLAÉ.

Avez-vous oublié la passion fatale
De ce jeune Clermont, la colère brutale
De son père?

MADAME SAINT-ALARD.

Eh! qu'importe? Et du père, et du fils
Entendons-nous parler? Sont-ils même à Paris?
Et, quand ils y seraient, qu'en aurions-nous à craindre?
Sous notre nouveau nom pourraient-ils nous atteindre?
Tous deux nous connaissaient sous le nom de Dupré;
Hors nos parents, de tous ce nom est ignoré.

AGLAÉ.

Tranquille, grace au ciel, avec ma conscience,
De tous leurs vains propos je brave l'insolence;
Mais à l'amour je crains toujours de me livrer.

MADAME SAINT-ALARD.

A Clermont, Térigni peut-il se comparer?

AGLAÉ.

Dans le peu de séjour que j'ai fait chez ma tante,

Je ne m'en cache pas, mon ame franche, aimante
Sut trop apprécier peut-être Térigni;
Et c'est vraiment, je crois, un excellent parti;
(*Prenant tout à coup un autre ton.*)
Mais je tremble... Comment trouvez-vous ma cousine?
On nous avait vanté ses graces et sa mine:
Elle est fort jeune, soit; mais est-elle si bien?
Un air gauche, des yeux qui ne vous disent rien.

MADAME SAINT-ALARD.

Toujours des traits malins, comme à ton ordinaire;
Mais, sans plus de délais, va la trouver, ma chère:
Ne la rends pas si belle en la parant au moins;
Pour toi, ma chère enfant, réserve tous tes soins.

AGLAÉ.

Son ton provincial sera bien difficile
A corriger. Je sors. Voici ce Dablanville.

MADAME SAINT-ALARD, *d'un air très-dédaigneux.*

Ah! ah! (*Aglaé sort.*)

SCÈNE V.

MADAME SAINT-ALARD, DABLANVILLE, MIS TRÈS-MODESTEMENT.

DABLANVILLE, *d'un air suppliant.*

Vous desirez m'entretenir, dit-on?

MADAME SAINT-ALARD, *d'un air très-haut.*

Dès ce soir il vous faut quitter cette maison:
Voilà ce qu'à l'instant j'ai voulu vous apprendre.

DABLANVILLE.

Pourquoi donc?

MADAME SAINT-ALARD.

Je n'ai pas de comptes à vous rendre.

DABLANVILLE.

Ah! je le sais fort bien; mais enfin quel sujet?

MADAME SAINT-ALARD.

Quel sujet? Le voici. Je ne vous crois pas fait,
Monsieur, pour habiter une maison décente :
La mienne fut toujours honnête, je m'en vante.
Sur ses hôtes il faut que l'on soit délicat :
Vous êtes sans aveu, sans moyens, sans état.

DABLANVILLE.

Moi, j'en ai vingt pour un : comme on vous calomnie!

MADAME SAINT-ALARD.

Oui, l'intrigue, le jeu : vous vivez d'industrie.

DABLANVILLE.

Chacun vit comme il peut.

MADAME SAINT-ALARD.

Depuis qu'en ce grenier
Vous logez, vous avez oublié de payer.

DABLANVILLE.

Oublié, c'est le mot, et ma misère est telle!...

MADAME SAINT-ALARD.

Je suis fort au-dessus de cette bagatelle;
Je vous aurais encor gardé, j'ai si bon cœur :
Mais quoi! de ma maison je veux sauver l'honneur;
Votre chambre d'ailleurs me devient nécessaire;
Je la donne au valet d'un nouveau locataire,
Fort riche, que chez moi l'on met en pension;
Il vient finir ici son éducation.

DABLANVILLE.

Jeune?

MADAME SAINT-ALARD.

Il a vingt-deux ans.

DABLANVILLE.

Riche?

MADAME SAINT-ALARD.

Fortune immense.
Un tel hôte vaut bien quelques égards, je pense.

DABLANVILLE

Et qui vient à Paris pour la première fois?

MADAME SAINT-ALARD.

Mais que de questions! Vous comptez, je le vois,
Déja trouver en lui quelque dupe nouvelle;
Ne vous en flattez pas; il est sous ma tutelle.
Nos principes entre eux diffèrent.

DABLANVILLE.

Mais pas tant.

MADAME SAINT-ALARD.

Plait-il?

SCÈNE VI.

MADAME SAINT-ALARD, DABLANVILLE, JUSTINE.

JUSTINE.

On veut parler à madame.

MADAME SAINT-ALARD.

Un instant.

(*A Dablanville.*)
Comme il est tard, ce soir restez; mais de bonne heure,
Demain matin, monsieur, quittez cette demeure.
(*Elle sort.*)

DABLANVILLE.

Oui, madame.

SCÈNE VII.

DABLANVILLE, JUSTINE.

DABLANVILLE, *en retenant Justine qui allait suivre madame Saint-Alard.*

Deux mots.

JUSTINE.

Ah! ne m'arrêtez pas,
Car nous avons déja ce soir tant d'embarras.

DABLANVILLE.

Oui, je sais, vous avez un nouveau locataire.

JUSTINE.

Ils sont bien trois vraiment, et la sœur et le frère,
Et puis leur jeune ami Térigni.

DABLANVILLE.

Qui, dit-on,
Est riche...

JUSTINE.

Il doit avoir un jour un million,
Et voilà ce qui rend madame si contente :
Vous savez que je suis ici la gouvernante;
Je vois ce qui se fait, j'entends ce qui se dit;
On devine le reste avec un peu d'esprit.
Sur ce jeune homme à peine arrivé de voyage
On a des projets.

DABLANVILLE.

Bon!

JUSTINE.

Projets de mariage.

DABLANVILLE.

Oui-dà!

JUSTINE.

Mademoiselle a bien près de vingt ans.

DABLANVILLE.

Déja!

JUSTINE.

De l'établir je pense qu'il est temps;
Sans vouloir parler mal ici de ma maîtresse,
Et la mère et la fille ont du tact, de l'adresse:
Ce jeune homme d'ailleurs est si neuf, est si bon...
Pourvu qu'entre les mains de quelque adroit fripon
Il n'aille pas tomber.

DABLANVILLE.

Ce serait bien dommage.

JUSTINE.

N'est-ce pas?

DABLANVILLE.

C'est qu'il a beaucoup d'argent, je gage?

JUSTINE.

Sa mère l'idolâtre.

DABLANVILLE.

Et tant qu'il en voudra
La bonne femme ici sans doute en enverra.

JUSTINE.

Et comme il est d'ailleurs d'une jeunesse extrême,
On vous le menera!... Mais le voici lui-même,
Là, n'a-t-il pas bon air dans son nouvel habit?
N'allez pas répéter ce que je vous ai dit.

DABLANVILLE.

Fi donc!

JUSTINE.

Quoique fort douce au fond dans mes critiques,

Nous avons toujours tort, nous autres domestiques.
Je vous laisse; au revoir.

(*Elle sort.*)

DABLANVILLE.

Très-humble serviteur.

SCÈNE VIII.

TÉRIGNI, EN HABIT PLUS ÉLÉGANT; DABLANVILLE.

DABLANVILLE, *se retournant après ces derniers mots à Justine, et se trouvant en face de Térigni.*

Au jeune Térigni je crois que j'ai l'honneur
De parler?

TÉRIGNI.

A lui-même.

DABLANVILLE.

Ah! quelle jouissance
Pour moi de pouvoir faire avec vous connaissance!

TÉRIGNI.

Avec moi! Je ne sais par où j'ai mérité...

DABLANVILLE.

Par où? Combien de gens déja nous ont vanté
Ce jeune homme charmant, plein d'esprit, sûr de plaire,
De tout le monde aimé, comme il l'est de sa mère.
Jeune homme, votre nom vous avait devancé.

TÉRIGNI.

Je ne me croyais pas de la sorte annoncé;
Mais enfin à qui dois-je un si flatteur éloge?

DABLANVILLE.

Je suis l'un des amis de celle qui vous loge,

Madame Saint-Alard; elle m'aime vraiment,
Et m'en donnait la preuve encor dans le moment.
J'ai connu votre père aussi; de Dablanville
Il vous a parlé?

TÉRIGNI.

Non.

DABLANVILLE.

Fixé dans cette ville,
Je l'ai perdu de vue, et non pas oublié,
Et son fils a des droits sûrs à mon amitié.

TÉRIGNI.

Croyez....

DABLANVILLE.

Mais cet habit un peu plus que modeste
Vous surprend. Vous voyez un exemple funeste
Des revers attachés aux cœurs trop généreux.
Je suis pauvre aujourd'hui, jadis je fus heureux :
Des fourbes, des ingrats m'ont rendu leur victime,
Et que me reste-t-il? rien, que ma propre estime.

TÉRIGNI.

C'est quelque chose encor.

DABLANVILLE.

Cela ne suffit pas.

TÉRIGNI.

Vous avez rencontré des fourbes?

DABLANVILLE.

Ici-bas
On en trouve par-tout.

TÉRIGNI.

Vous fûtes bien à plaindre
Alors?

DABLANVILLE.

Ah! j'en réponds.

TÉRIGNI.

Ne dois-je pas les craindre,
Moi, tout neuf dans ce monde, et facile à tromper?

DABLANVILLE.

Il en est peu vraiment qui puissent échapper;
Il est tant de fripons dans cette grande ville:
Mais vous avez sans doute un ami sage, habile,
Qui saura vous sauver de ces piéges nombreux?

TÉRIGNI.

Non. Qu'un pareil ami me serait précieux!

DABLANVILLE.

Mais les gens avec qui vous fîtes le voyage?

TÉRIGNI.

Qui? Fabrice et sa sœur? Nous sommes du même âge,
Et de leçons tous deux ont besoin comme moi.

DABLANVILLE.

Vous avez à Paris d'autres amis, je croi?

TÉRIGNI.

Madame Saint-Alard, leur estimable tante.

DABLANVILLE.

Bonne femme, à coup sûr.

TÉRIGNI.

Dont la fille est charmante.

DABLANVILLE.

Oui; mais ce n'est pas là ce qu'il faut tout-à-fait;
C'est sans instruction, frivole, peu discret.

TÉRIGNI.

Vous croyez? Mais Clermont vous est connu peut-être?

DABLANVILLE.

Non.

TÉRIGNI.

Un géomètre.

DABLANVILLE.

Ah!

TÉRIGNI.

Qu'on m'a donné pour maître.
Son nom jusques à vous doit être parvenu;
Mon père l'aimait fort.

DABLANVILLE.

Ce nom-là m'est connu,
En effet. Oui vraiment. Un grand fonds de science;
Mais des hommes, du monde a-t-il l'expérience?
Un savant est-il bien ce qu'il faut maintenant?
C'est plutôt un ami raisonnable, indulgent.

TÉRIGNI.

Oh! Clermont est bien loin de la pédanterie.

DABLANVILLE.

Comment?

TÉRIGNI.

Il a servi long-temps dans le génie.

DABLANVILLE.

Justement, à la fois militaire et savant,
Estimable à coup sûr; mais est-il au courant
Des usages, des mœurs?

TÉRIGNI.

On vante sa franchise.

DABLANVILLE.

Vertu qui nous expose à plus d'une sottise.

TÉRIGNI.

Où trouver cet ami prévenant, éclairé?

DABLANVILLE.

Je ne sais; dès long-temps du monde retiré...
Je ne puis... Il est vrai que, malgré ma misère,
Plus d'un digne homme encor m'aime et me considère;
Que vingt maisons pour vous vont s'ouvrir à ma voix:

Je serais si fâché de faire un mauvais choix !
Si j'allais me tromper, voyez ma peine extrême...
Vous me reprocheriez...

TÉRIGNI.

Mais vous, soyez vous-même
Cet ami.

DABLANVILLE.

Moi, jeune homme ! à peine je vous voi,
D'où vous vient cet excès de confiance en moi ?

TÉRIGNI.

N'êtes-vous pas l'ami de notre chère hôtesse ?

DABLANVILLE.

Oui.

TÉRIGNI.

L'ami de mon père ?

DABLANVILLE.

Autrefois.

TÉRIGNI.

La sagesse
Qui brille en vos discours décèle un bon esprit ;
Vous êtes honnête homme, et cela me suffit.

DABLANVILLE.

Vous me flattez ; mais quoi ! je crains si fort la gêne ;
A mon âge, reprendre une nouvelle chaîne !

TÉRIGNI.

Si vous avez trouvé des amis faux, ingrats,
Croyez que Térigni ne leur ressemble pas.

DABLANVILLE.

Voilà précisément quel était leur langage ;
Vous confondre avec eux serait vous faire outrage ;
J'aime à le croire au moins ; votre air, votre candeur
Ont un je ne sais quoi qui vous gagne le cœur :
Oui, du premier coup-d'œil vous avez su me plaire,

Et malgré mes serments je suis prêt à tout faire
Pour vous, je le sens trop... Avec quelle chaleur
J'accepte sur-le-champ votre amitié; d'honneur,
Je ne reconnais plus déja mon caractère;
Cette démarche-là ne m'est pas familière;
Je ne me jette pas à la tête des gens.

TÉRIGNI.

J'en prise d'autant plus ces discours obligeants.

DABLANVILLE, *comme se décidant.*

Au risque d'être encor trompé, je m'abandonne
Au charme qui m'entraîne; ah! j'ai l'ame si bonne!
Cette amitié d'ailleurs est un devoir pour moi;
Être utile, en tout temps, fut ma première loi;
Si je vous refusais, je me croirais coupable.

TÉRIGNI.

Quel bonheur!

DABLANVILLE.

Un moment. C'est un lien durable
Qu'il s'agit de former. Il faut donc tous les deux,
Avant de nous lier, nous connaître un peu mieux.
Eh bien! demain passons ensemble la journée,
Qu'à parcourir la ville elle soit destinée;
Cependant vous pourrez observer mon humeur.

TÉRIGNI.

Et de votre côté vous lirez dans mon cœur;
Je veux vous confier d'abord mon plan de vie.

DABLANVILLE.

A propos, n'allez pas parler, je vous en prie,
De notre liaison ce soir.

TÉRIGNI.

Pourquoi?

DABLANVILLE.

Pourquoi?

Madame Saint-Alard croit qu'elle peut, sans moi,
Former nos jeunes gens : c'est une petitesse
Qu'il faut lui pardonner ; mais on vient, je vous laisse;
Dans l'état où je suis je crains de me montrer :
A demain, jeune ami; j'ose vous l'assurer,
Nous nous amuserons, sans excès, sans scandale;
Et mêlant au plaisir quelques traits de morale,
Sur les travers humains nous philosopherons.

TÉRIGNI, *en lui tendant la main avec amitié.*

A merveille ! je vois que nous nous conviendrons.

DABLANVILLE.

N'est-il pas vrai? Je sors.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

TÉRIGNI, DUMONT, MADAME DUMONT, BEAUPRÉ.

MADAME DUMONT, *parlant de dehors à Justine.*

Eh! non, ma toute bonne.
Restez; je ne veux pas qu'on dérange personne;
Nous attendrons fort bien dans ce salon, je croi.

(*Beaupré entre, donnant la main à madame Dumont, et Dumont les suit. Madame Dumont apercevant Térigni, et lui faisant une révérence, continue.*)

MADAME DUMONT.

Monsieur, je vous salue.

TÉRIGNI, *très-embarrassé de sa contenance, et cherchant cependant à se donner un air libre.*

Ah ! madame, c'est moi...

MADAME DUMONT, *à Dumont et à Beaupré, en leur montrant Térigni.*

Le connaissez-vous ?

BEAUPRÉ, *toisant Térigni d'un air fort impertinent.*

Non.

DUMONT, *lorgnant Térigni.*

Ni moi, je vous le jure,
C'est la première fois que je vois sa figure.

MADAME DUMONT.

Il n'est pas mal tourné.

BEAUPRÉ.

Pas mal. L'air un peu sot.

DUMONT, *avec dédain.*

C'est tout neuf; vous voyez qu'il n'ose dire un mot.

(*Pendant tout ce colloque, l'embarras de Térigni a redoublé.*)

MADAME DUMONT, *après un court silence.*

Il fait un bien beau temps.

DUMONT.

Aussi les promenades
Étaient pleines, Dieu sait !

BEAUPRÉ.

Mes chevaux sont malades.

MADAME DUMONT.

Pauvres bêtes!

BEAUPRÉ.

J'en suis vraiment désespéré;
Dans Paris, tout le jour, je me suis vu cloîtré.

MADAME DUMONT.

Madame Saint-Alard pare sa chère fille.

BEAUPRÉ.

Mais n'est-ce pas agir en mère de famille,

De son enfant vouloir rehausser les attraits ?

MADAME DUMONT.

Oui ; mais c'est quelquefois ridicule à l'excès.

BEAUPRÉ.

C'est elle.

SCÈNE X.

TÉRIGNI, DUMONT, MADAME DUMONT, BEAUPRÉ, MADAME SAINT-ALARD, AGLAÉ, FABRICE, SOPHIE.

(*Fabrice et Sophie sont mis plus élégamment qu'à la première scène.*)

MADAME DUMONT, *à madame Saint-Alard.*

Venez donc, venez donc, ma charmante;
Votre fille aujourd'hui, d'honneur, est rayonnante.

MADAME SAINT-ALARD.

Pardon, je vous ai fait attendre quelque temps.
(*En présentant Fabrice et Sophie.*)
C'est mon neveu, ma nièce.

AGLAÉ.

Oui, de bien chers parents.

MADAME SAINT-ALARD, *en montrant Térigni.*

Le jeune Térigni, notre pensionnaire.

DUMONT, *avec le plus vif intérêt.*

Le fils de Térigni, ce grand propriétaire;
Monsieur, je suis ravi de vous voir.

BEAUPRÉ, *avec le même zèle.*

Enchanté

De pouvoir cultiver votre société.

TÉRIGNI, *toujours embarrassé.*

C'est trop.....

MADAME SAINT-ALARD, *bas à Térigni.*

Ne quittez pas Aglaé, je vous prie;
De cette attention elle sera ravie;
Tous ces originaux lui pèsent à mourir.

(*A demi-voix à madame Dumont et aux autres, mais assez haut pour que Fabrice l'entende.*)

Des parents ruinés qu'il me faut secourir:
Pour peu qu'on ait un cœur, c'est une jouissance
Que de tendre la main aux siens dans l'indigence.

(*Fabrice, à ces mots, a de la peine à dissimuler son mécontentement.*

BEAUPRÉ.

Le cœur, la bienfaisance;.. ah! je vous reconnais;
C'est bien rare à-présent, et l'on ne vit jamais
Avec tant d'égoïsme aussi peu de morale.
Savez-vous que la hausse aujourd'hui m'est fatale?
Que je perds dix pour cent sur mes bons de trois-quarts?

DUMONT.

Ah! vous avez de quoi réparer ces hasards.

BEAUPRÉ.

Ma fortune se borne à celle de mes pères;
Je tâche seulement d'arrondir quelques terres.
Le bon repas qu'hier nous fîmes chez Méot!
Quel vin! quels entremets! du gibier! un turbot!
Nous sommes bien nourris, ma foi, dans cette ville.
En sortant j'allai voir le nouveau vaudeville....
Joli!.. des jeux de mots; une franche gaîté.

FABRICE, *à Aglaé.*

Quel est cet homme-là, de grace?

AGLAÉ.

Un député.

MADAME DUMONT, *toute joyeuse, à madame Saint-Alard et à Aglaé.*

Vous ne savez pas?

Aglaé ~~LAURE~~, *curieuse.*

Quoi?

MADAME DUMONT.

La belle Dorothée.

MADAME SAINT-ALARD, *très-curieuse.*

Eh bien?

MADAME DUMONT.

Elle divorce.

MADAME SAINT-ALARD.

Est-on plus effrontée?

AGLAÉ.

C'est affreux! En public à ce point s'afficher!

MADAME DUMONT.

Elle avait jusque-là pris soin de se cacher.

MADAME SAINT-ALARD.

Son grand benêt d'époux enfin en est donc quitte.

MADAME DUMONT, *regardant amoureusement son mari.*

A me conduire bien j'ai fort peu de mérite;
Nous fûmes mariés par inclination;
Et depuis entre nous point d'altercation;
N'est-il pas vrai? tous deux, nous ne formons qu'une ame.
Le divorce à mes yeux à tel point est infâme!...

FABRICE, *à madame Saint-Alard.*

Cette femme paraît bien aimer son époux.

MADAME SAINT-ALARD, *à Fabrice, se cachant pour lui parler derrière son éventail.*

Mais elle aime encor mieux son amant, entre nous.

(*Tous les mots d'Aglaé et de madame Saint-Alard, dits derrière l'éventail, redoublent l'étonnement de Fabrice. La stupéfaction et le dégoût se peignent de plus en plus sur sa figure; Térigni, au contraire, paraît enthousiasmé des bons mots et des saillies de mademoiselle Aglaé. L'attention qu'il lui prête rend de plus en plus Sophie inquiète et pensive.*

BEAUPRÉ.

Le vice est aujourd'hui d'une impudence extrême,
D'honneur.

MADAME SAINT-ALARD, *bas à Fabrice et à Térigni.*

L'entendez-vous? c'est cet amant lui-même.
N'en parlez pas.

FABRICE.

Pourquoi nous dire un tel secret?

AGLAÉ.

Excepté le mari, tout le monde le sait.

MADAME DUMONT, *à Beaupré, avec l'empire d'une femme aimée.*

Donnez donc un fauteuil, la fatigue m'accable;
J'ai le genre nerveux à tel point irritable....

AGLAÉ, *à madame Dumont, avec intérêt.*

Ah! bon Dieu! qu'avez-vous?

MADAME DUMONT, *à Aglaé, en lui serrant la main avec affection.*

Charmante. J'ai passé
Toute la nuit au bal, et j'ai toujours dansé;
Mon fils m'a réveillée à son heure ordinaire:

Nourrir est un devoir sacré pour une mère,
J'en conviens; mais aussi cela nous donne un mal!

FABRICE.

Comment! vous nourrissez, et vous allez au bal?

MADAME DUMONT.

Quelquefois.

FABRICE.

Votre enfant?...

MADAME DUMONT.

Il reste avec sa bonne.
Je sèvrerai bientôt; car tout cela me donne
Le teint pâle, abattu; moi, j'en mourrais, d'honneur.
Voyez, je suis déja changée à faire peur.

DUMONT, *à sa femme, avec intérêt.*

Songe bien que tu dois conserver une vie
Précieuse à ton fils, comme à moi, tendre amie.
(*Avec importance, à Térigni.*)
J'ai connu vos parents autrefois. Oui, les biens
Qu'ils possédaient alors étaient voisins des miens.
Qu'ils sont rares, hélas! les gens de leur espèce;
Car, chez qui voyons-nous aujourd'hui la richesse?
Chez de sots parvenus, chez des hommes de rien,
En débauches sans nombre épuisant tout leur bien:
Des bonnes mœurs, des arts, aucun ne se soucie.
Un orgueil!...

AGLAÉ.

C'est unique, à quel point on s'oublie!
(*Bas à Fabrice et à Térigni, toujours derrière l'éventail.*)
Le bruit court qu'autrefois lui-même il fut laquais.

DUMONT.

Aussi nos gens sont-ils plus fripons que jamais.

AGLAÉ.

Ils veulent s'enrichir, ainsi qu'ont fait leurs maîtres.

DUMONT.

Sans madame, un des miens sautait par mes fenêtres.

AGLAÉ, *toujours derrière l'éventail.*

Il s'avise un peu tard d'être si délicat;
Il a fait sa fortune aux dépens de l'état.

DUMONT.

C'est que je n'aime pas du tout que l'on me vole.

AGLAÉ.

Mais il aime à voler les autres, lui.

DUMONT.

Ce drôle
Qui ne peut, disait-il, vivre avec cent écus;
Ils en avaient cinquante autrefois, tout au plus.

AGLAÉ, *toujours de même.*

Avec un million, lui-même il fait des dettes.

BEAUPRÉ.

Corruption de mœurs, mon cher, des plus complètes :
Mais ne joûrons-nous pas? le temps est précieux.

MADAME SAINT-ALARD.

Oui-dà.

(*A Térigni.*)

Vous en serez.

TÉRIGNI.

Je sais peu tous les jeux.....

MADAME SAINT-ALARD.

Ma fille les sait tous. Pour ce soir avec elle
Mettez-vous de moitié.

(*L'inquiétude de Sophie augmente; elle écoute avec une avide curiosité.*)

TÉRIGNI.

Moi! si mademoiselle

Y consent.....

AGLAÉ, *d'un ton moitié modeste et moitié agaçant.*

Volontiers.

TÉRIGNI, *avec galanterie.*

Il me sera bien doux

De suivre vos leçons.

BEAUPRÉ.

Eh bien! donc, venez-vous?

MADAME DUMONT, *à madame Saint-Alard, en s'en allant.*

Votre fille a vraiment une mise divine!

(*Beaupré offre la main à madame Dumont. Dumont offre la main d'un côté à madame Saint-Alard, de l'autre à mademoiselle Aglaé, qui semble piquée de ce que Térigni ne lui offre pas la sienne, et qui sort en prolongeant sur lui un regard expressif. Tous sortent. Térigni va pour les suivre. Sophie le retient.*)

SCÈNE XI.

TÉRIGNI, SOPHIE, FABRICE.

SOPHIE, *d'un air suppliant, à Térigni.*

Vous les suivez? Un mot.

TÉRIGNI.

Mais....

SOPHIE.

Avec ma cousine

Vous allez donc jouer?

TÉRIGNI.

Cela vous fâche.

SOPHIE.

Non :
Vous l'écoutiez avec beaucoup d'attention.

FABRICE, *encore stupéfait.*

Parmi tous ces gens-là que d'orgueil, d'impudence!
Quel oubli des devoirs! et quelle extravagance!
Et ma tante toujours parlant de ses bienfaits!
(*A Térigni.*)
Et toi, qui jurais tant de ne jouer jamais!

SOPHIE.

Moi qui de votre amour tantôt étais bien sûre,
Je crains tout à-présent; ses charmes, sa parure,
Et ses mots à l'oreille, et ses coups-d'œil secrets :
Vous m'oublîrez bientôt, moi, sans art, sans apprêts,
Et qui n'ai pas l'esprit de me moquer des autres.

TÉRIGNI, *avec douceur, à Sophie.*

Quelles fausses terreurs, ma chère, sont les vôtres?
(*Avec un peu d'humeur, à Fabrice.*)
Je n'ai rien vu non plus de tout ce que tu dis :
Viens, ne nous faisons pas attendre.

FABRICE.

Je te suis;
Mais, juste ciel! combien ma surprise est profonde!
Êtes-vous ainsi faits, honnêtes gens du monde?
S'il faut juger de tous par ceux que nous voyons,
Tous leurs honnêtes gens sont-ils donc des fripons?

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Cet acte se passe le lendemain matin.

SCÈNE I.

DABLANVILLE, UN PEU MIEUX MIS QUE LA VEILLE; TÉRIGNI, EN ROBE DE CHAMBRE.

(*Dablanville va frapper doucement à la porte de l'appartement de Térigni qui se trouve sur un des côtés du théâtre; Térigni ouvre.*)

TÉRIGNI.

Ah! c'est vous?

DABLANVILLE.

J'attendais avec impatience
Votre réveil, ami.

TÉRIGNI.

Mais quelle prévenance!

DABLANVILLE.

Je n'en puis trop avoir. Qu'êtes-vous devenu
Hier en me quittant?

TÉRIGNI.

J'ai joué, j'ai perdu.

DABLANVILLE.

Voilà ce que j'ai craint.

TÉRIGNI.

Oh! perte supportable.

DABLANVILLE.

Ce n'est pas que le jeu ne soit fort agréable,
Quand il est modéré. Vous avez bien dormi?

TÉRIGNI.

Très-bien.

DABLANVILLE.

J'en suis charmé. Quant à moi, jeune ami,
Je me suis occupé toute la matinée
Des moyens d'employer comme il faut la journée.
Les plaisirs ont perdu tout leur charme à mes yeux;
Mais je sais qu'à votre âge on en est curieux.
Au goût des jeunes gens il faut bien qu'on se prête;
Et sans regret pour vous je sors de ma retraite.
Un carrosse d'abord est à nous tout le jour,
Et de Paris ainsi nous ferons tout le tour:
Par le cher Tortoni notre course commence;
C'est pour le chocolat l'homme par excellence:
Nous partons, et de là nous visitons jardins,
Promenades, cafés, boutiques, magasins;
C'est à Paris qu'on a vraiment ce qu'on souhaite:
Sans doute vous avez à faire quelque emplette?
N'achetez rien sans moi; je connais les marchands
Les plus achalandés, les plus honnêtes gens;
Et d'eux comme de moi je réponds: c'est tout dire;
Mais vous êtes ici sur-tout pour vous instruire.
Aussi me suis-je bien gardé de l'oublier.
Vos plaisirs ne m'ont pas occupé tout entier;
Je vous ai donc choisi des hommes de mérite,
Que pour leur art, en France, avec honneur on cite:
Demain, maître à danser, et maître d'allemand;
Après-demain, d'escrime, et d'anglais et de chant.

Un savant, mon ami, dirigeant vos lectures,
Doit vous donner au mois livres nouveaux, brochures:
Il a tout des premiers, car il fait un journal.

TÉRIGNI.

Oui, mais n'oublions pas l'article principal.

DABLANVILLE.

Vous êtes à Paris pour les mathématiques,
Je le sais; nous avons les écoles publiques;
Et ce vieil officier que vous nommez?

TÉRIGNI.

Clermont.

DABLANVILLE.

Si dans cette science il est vraiment profond....
C'est ce que d'un coup-d'œil je saurai reconnaître;
Nous pourrons le garder alors pour votre maître:
A propos, aimez-vous à monter à cheval?

TÉRIGNI.

Mais oui, sans vanité je ne m'y tiens pas mal.

DABLANVILLE.

Nous irons promener demain à Bagatelle;
C'est des chevaux anglais le rendez-vous fidèle:
Vous aimez la musique?

TÉRIGNI.

Oui, beaucoup.

DABLANVILLE.

A Feydeau
Je veux vous faire voir cet opéra nouveau.

TÉRIGNI.

Les vers ont toujours fait le charme de ma vie;
J'ai même en ce moment un plan de tragédie.

DABLANVILLE.

De tous nos jeunes gens ordinaire début.
J'ai des amis discrets, connaisseurs, s'il en fut,

Je vous présenterai....

TÉRIGNI.

Vous me rendrez service :
Moi, je veux vous lier avec le cher Fabrice;
C'est mon ami.

DABLANVILLE.

Dès-lors il est le mien déja.

TÉRIGNI.

Je vois que dans Paris rien ne me manquera.
Madame Saint-Alard et sa charmante fille
Sont aimables au moins. D'esprit elle pétille
Cette chère Aglaé; ne le trouvez-vous pas?

DABLANVILLE, *avec beaucoup d'apprêt.*

Cette maison pour vous a donc bien des appas?

TÉRIGNI.

Oui, sans doute.

DABLANVILLE.

Pour vous sur-tout je la regrette.

TÉRIGNI.

Quoi! vous la quitteriez?

DABLANVILLE.

C'est une affaire faite.

TÉRIGNI.

Et c'est au moment même où nous nous connaissons
Qu'il faut nous séparer.

DABLANVILLE.

Oh! nous nous reverrons.

TÉRIGNI.

Songez qu'à chaque pas vous m'êtes nécessaire.

DABLANVILLE.

Il n'est rien que pour vous je ne sois prêt à faire.
Mais je n'avais ici qu'une chambre du haut.
Ce logement n'est pas du tout ce qu'il me faut;

Ce qui me conviendrait vraiment, c'est le troisième :
Il est vacant, petit, simple, c'est ce que j'aime.

TÉRIGNI.

Que ne le prenez-vous?

DABLANVILLE.

Il est trop cher pour moi,
J'ai tant perdu.... pourtant on me paîra, je croi,
Sous quinze jours; alors je le prendrai sans doute.
Je pourrrais emprunter : démarche qui me coûte.
A mes amis je crains si fort d'être importun;
Hélas! entre eux et moi jadis tout fut commun.

TÉRIGNI.

Ah! ne m'enlevez pas le plaisir si facile
De pouvoir à mon tour, ami, vous être utile.

DABLANVILLE.

Plaît-il? vous prétendez.

TÉRIGNI.

Si vous me refusez,
Puis-je accepter les soins que vous me proposez?
Mes intérêts seront plus blessés que les vôtres,
Si cet appartement est occupé par d'autres.

DABLANVILLE.

J'entends; mais pensez donc... D'ailleurs il est bien tard,
J'ai déja pris congé.

TÉRIGNI.

Madame Saint-Alard
Se félicitera de vous garder chez elle,
Et c'est moi qui lui veux en porter la nouvelle.

DABLANVILLE.

Vous savez pratiquer l'amitié, je le voi;
Mais puis-je...

TÉRIGNI.

On vient. C'est elle.

DABLANVILLE.

Au moins, c'est malgré moi.

TÉRIGNI.

Je me charge de tout.

SCÈNE II.

DABLANVILLE, TÉRIGNI, MADAME SAINT-ALARD.

MADAME SAINT-ALARD.

Que vois-je? Dablanville
Avec vous!

TÉRIGNI.

Oui, madame, un homme fort utile,
Mon ami.

MADAME SAINT-ALARD.

Votre ami!

TÉRIGNI.

Qui voulait nous quitter;
Mais je sais les moyens de le faire rester.

MADAME SAINT-ALARD.

Je ne puis revenir de ma surprise extrême.

TÉRIGNI.

Vous n'avez pas encor loué votre troisième?

MADAME SAINT-ALARD.

A l'instant même on vient de me le demander.

TÉRIGNI.

Et moi, pour notre ami je songe à le garder.

MADAME SAINT-ALARD.

Comment! mais le loyer....

TÉRIGNI, *à demi-voix.*

Chut, j'en fais mon affaire,
Trop heureux d'obliger un ami de mon père.

MADAME SAINT-ALARD, *de plus en plus surprise.*

Quoi!...

(*Tirant à part Térigni.*)

Souffrez avec vous que je cause un instant.

DABLAINVILLE, *passant entre les deux.*

Mon ami, la voiture est là qui nous attend,
Et vous n'êtes pas prêt!

MADAME SAINT-ALARD.

Quoi! vous sortez ensemble!

(*Voulant toujours tirer à part Térigni.*)

Ecoutez-moi.

TÉRIGNI.

Pardon. Paris, dit-on, rassemble
Mille trésors divers, mille objets précieux;
Il s'offre à contenter mes désirs curieux.

(*A madame Saint-Alard.*) (*A Dablanville.*)

Ah çà! tout est conclu. Vous gardez le troisième:
Attendez-moi; je suis à vous dans l'instant même.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

MADAME SAINT-ALARD, DABLANVILLE.

DABLANVILLE, *regardant aller Térigni avec intérêt.*

Bon jeune homme! il n'est pas de cœur comme le sien.

(*Avec importance, en se rapprochant de madame Saint-Alard.*)

Vous ne vous doutiez pas que nous fussions si bien.

MADAME SAINT-ALARD, *stupéfaite.*

En moins d'un jour s'en être emparé de la sorte!

DABLANVILLE.

Vous ne me parlez plus de me mettre à la porte.

MADAME SAINT-ALARD.

Courage; à mes dépens, allons, égayez-vous.

DABLANVILLE.

De la belle Aglaé quand devient-il l'époux?

MADAME SAINT-ALARD.

Plaît-il?

DABLANVILLE.

Mais oui, sur lui n'avez-vous pas d'avance,
Tendre mère, formé des projets d'alliance?

MADAME SAINT-ALARD.

Eh! quand cela serait, qui pourrait m'en blâmer?

DABLANVILLE.

Un tel plan doit vous faire encor plus estimer;
Une femme qui cherche à marier sa fille!
Cher et dernier devoir des mères de famille.

MADAME SAINT-ALARD.

D'autres ont des projets beaucoup moins innocents.

DABLANVILLE.

Prenez donc garde; on peut avoir besoin des gens.
Il est à moi; sur lui vous voyez mon empire;
Croyez-moi, nous pouvons nous aider, ou nous nuire:
Aidons-nous.

MADAME SAINT-ALARD.

Vous aider? on peut ouvrir les yeux
De ce jeune homme.

DABLANVILLE.

Eh! non, rien de plus dangereux:
Sur moi s'il vous échappe une vérité dure,
Je prendrai ma revanche alors avec usure.

A votre âge, ignorer ainsi vos intérêts!
Nous n'avons tous les deux que d'honnêtes projets;
Vous convoitez un gendre, et moi je cherche à vivre.
Voyons de bon accord quelle marche il faut suivre.

MADAME SAINT-ALARD, *moitié fâchée, moitié en riant.*

Le fourbe, comme il met les choses à profit!

DABLANVILLE.

Mais convenez que j'ai vraiment un bon esprit.
Quelque rancune enfin pourrait m'être permise;
Hier vous me chassiez avec une franchise....
Il répugne à mon cœur de bouder mes amis.
Ah ça, de bonne foi, nous voilà donc unis?

MADAME SAINT-ALARD.

La bonne foi toujours fut dans mon caractère.

DABLANVILLE.

Je le sais; moi, je crois notre union sincère:
Nous avons intérêt à ne pas nous tromper.

MADAME SAINT-ALARD, *avec confiance.*

Aux charmes d'Aglaé pourra-t-il échapper?

DABLANVILLE.

Impossible : quelle est cette jeune personne
Arrivée avec lui?

MADAME SAINT-ALARD.

Ma nièce.

DABLANVILLE.

Je soupçonne
Qu'il nous cache pour elle un tendre attachement.

MADAME SAINT-ALARD.

Vous aurait-il déja confié.....

DABLANVILLE.

Non vraiment,
Sur elle il a gardé le plus profond silence.

MADAME SAINT-ALARD.

Oh ! ce n'est tout au plus qu'une amitié d'enfance ;
Ma fille vaut bien mieux : c'est une vérité
Qu'on peut lui faire entendre ; et moi de mon côté...

DABLANVILLE.

Oh ! je ne taxe pas votre reconnaissance.

MADAME SAINT-ALARD.

Comment ?

DABLANVILLE.

Je m'en rapporte à votre conscience.
Le bien environner est un point important :
D'un ami de son père il parlait à l'instant ;
Clermont ?

MADAME SAINT-ALARD, *très-effrayée.*

Ciel ! jusqu'ici nous suivrait-il encore ?
Ce Clermont n'a-t-il pas un fils ?

DABLANVILLE.

Mais je l'ignore.

MADAME SAINT-ALARD.

C'est lui, n'en doutons pas ; qu'il n'entre pas ici.

DABLANVILLE.

Mais il sait que chez vous vous avez Térigny.
Serait-il bien prudent de lui fermer la porte ?
Il pourrait soupçonner....

MADAME SAINT-ALARD.

Au moins faisons en sorte
Qu'il ne puisse entrevoir ni ma fille ni moi.

DABLANVILLE.

Fort bien ; mais s'il vous plaît, d'où vous vient cet effroi ?

MADAME SAINT-ALARD.

Cet effroi ? point du tout, et je n'ai rien à craindre :
Mais de cet homme-là j'ai sujet de me plaindre.
Un philosophe, un ours, sans éducation ;

Instruit, si vous voulez ; mais du plus mauvais ton ;
Qui nous nuirait beaucoup. Empêchez qu'il ne puisse
Dominer Térigni.

DABLANVILLE.

Bon ! le petit Fabrice ?

MADAME SAINT-ALARD.

Autre sot dont il faut le détacher aussi.

DABLANVILLE.

Alors il est à nous tout entier. Le voici ;
Tenez votre parole, et je tiendrai la mienne.

SCÈNE IV.

MADAME SAINT-ALARD, DABLANVILLE,
TÉRIGNI, HABILLÉ.

TÉRIGNI.

Pour courir croyez-vous que cet habit convienne ?

DABLANVILLE.

Oui, fort bien. Nous parlions de l'aimable Aglaé.

TÉRIGNI.

Bien aimable en effet.

MADAME SAINT-ALARD.

Je vous ai confié
Ce que je crains pour elle, honnête Dablanville.

TÉRIGNI.

Quoi donc ?

MADAME SAINT-ALARD.

Que de long-temps son cœur ne soit tranquille.

DABLANVILLE.

Qu'importe si son choix, digne amie, est heureux ?

Songez plutôt combien il vous est glorieux
De voir en elle, avec tant d'attraits et de graces,
Un zèle aussi louable à marcher sur vos traces.
La voici. Cet éloge est-il exagéré?

MADAME SAINT-ALARD.

Que devant elle au moins il soit plus modéré.

SCÈNE V.

MADAME SAINT-ALARD, DABLANVILLE, TÉRIGNI, AGLAÉ.

TÉRIGNI, *à Dablanville.*

Je la trouve aujourd'hui, mon cher, encor plus belle.

MADAME SAINT-ALARD, *à sa fille.*

Que venez-vous chercher ici, mademoiselle?

AGLAÉ.

Ma mère, je venais....

MADAME SAINT-ALARD.

Eh bien! elle rougit,
Et l'on dirait qu'elle a pleuré toute la nuit;
Depuis hier vraiment elle n'est plus la même:
Qu'as-tu donc, mon enfant? tu sais combien je t'aime.

AGLAÉ.

Ah! croyez que je porte un cœur reconnaissant.

MADAME SAINT-ALARD.

Parle-moi; ton chagrin en sera moins cuisant.....

(*Comme surprenant des regards d'intelligence entre Aglaé et Térigni, et voulant rompre la conversation.*)

Mais, messieurs, vous avez à courir dans la ville:
Rentrons: l'appartement est à vous, Dablanville.

AGLAÉ, *étonnée.*

Quoi! pour lui tant d'égards?....

MADAME SAINT-ALARD.

Honnête et malheureux,
Dablanville est sans doute estimable à vos yeux;
Car en vous de tout temps on a su reconnaître
Un cœur sensible.

AGLAÉ.

Ah! oui; trop sensible peut-être.

MADAME SAINT-ALARD.

Plaît-il?.... Retirons-nous, ma fille. Ah! Térigni,
Je me félicitais de vous loger ici;
Je n'aurai pas sujet de m'en plaindre, j'espère;
Mais hélas! excusez les craintes d'une mère.

(*Elle sort avec sa fille.*)

SCÈNE VI.

TÉRIGNI, DABLANVILLE.

TÉRIGNI.

Qu'entend-elle par là?

DABLANVILLE, *ricanant.*

Soyez de bonne foi,
Un tel langage est clair pour vous comme pour moi.
Elle vous regardait en sortant, la petite!
Et sa mère à nos yeux qui la soustrait bien vîte!....
Jusqu'à présent j'avais admiré sa froideur:
Il ne faut qu'un instant pour décider un cœur.

TÉRIGNI.

Vous croyez...

DABLANVILLE.

Qu'on vous aime.

TÉRIGNI.

Allons donc.

DABLANVILLE.

Les novices
Peuvent seuls se méprendre à de pareils indices.

TÉRIGNI.

Peut-être vous m'allez taxer de vanité;
De croire à cet amour je fus souvent tenté.

DABLANVILLE.

Ah! vous l'aviez donc vue?

TÉRIGNI.

A Nanci, chez sa tante.

DABLANVILLE.

Ah! sa conduite alors devient moins surprenante.

TÉRIGNI.

Savez-vous qu'elle est bien.

DABLANVILLE.

Graces, vertus, appas.....

TÉRIGNI.

Ainsi, vous l'estimez beaucoup.

DABLANVILLE.

J'en fais grand cas.

TÉRIGNI.

Moi, de même.

DABLANVILLE.

L'estime est loin de la tendresse.

TÉRIGNI.

Oui; mais....

DABLANVILLE.

Pauvre Aglaé! son état m'intéresse.

TÉRIGNI.

C'est Fabrice; changeons, s'il vous plaît, d'entretien.

SCÈNE VII.

DABLANVILLE, TÉRIGNI, FABRICE.

TÉRIGNI, *allant au-devant de Fabrice.*
C'est toi; tu vois l'ami de ta tante et le mien;
Un homme avec lequel je te réponds d'avance
Que tu seras charmé de faire connaissance.
(*A Dablanville.*)
Entre nous deux vos soins peuvent se partager.

DABLANVILLE.
Il suffit que cela puisse vous obliger.

TÉRIGNI.
Tu ne peux pas encor t'imaginer, Fabrice,
Combien un tel ami peut nous rendre service;
C'est un homme formé par l'âge et le malheur,
Bien fait par son esprit, par son excellent cœur,
Son savoir éminent, sa sagesse profonde,
Pour guider un jeune homme arrivant dans le monde.

FABRICE.
Et comment tant d'esprit, de vertu, de talent
Se trouvent-ils connus par toi dans un instant?

DABLANVILLE.
Par excès d'amitié ce jeune homme me flatte;
Je vois avec plaisir qu'il n'a pas l'ame ingrate.

FABRICE.
Et comment par les nœuds d'une étroite amitié
Avec lui tout-à-coup vous trouvez-vous lié?

DABLANVILLE.
Si par de longs chagrins mon humeur est aigrie,
Mon cœur est jeune encor. C'est une sympathie

Que je ne conçois pas, qui soudain m'a séduit;
Le même attrait vers moi l'avait déja conduit,
Et c'est le fondement d'une amitié durable.

FABRICE.

Quoi! pour un inconnu.... que je crois estimable,
Se prendre tout-à-coup de belle passion!
Mais chaque mot ajoute à ma confusion:
De ce pays, bon Dieu, que les mœurs sont étranges!

DABLANVILLE, *un peu piqué.*

Je ne demande pas, jeune homme, vos louanges;
Mais soyez moins léger à condamner les gens,
Sur-tout ceux que leur âge a dû rendre prudents;
Du monde voulez-vous bannir la confiance?

TÉRIGNI.

D'un jeune homme daignez excuser l'ignorance.

DABLANVILLE.

Je l'excuse; j'ai cru lui devoir cet avis.
Je dis la vérité toujours à mes amis.

TÉRIGNI.

Tu l'entends; avec lui jamais de flatterie.

DABLANVILLE.

Jamais.

FABRICE.

Mais permettez que je me justifie....

DABLANVILLE.

De quoi? Les jeunes gens ne sont pas obligés....
Votre surprise annonce un cœur sans préjugés....
Et je suis si jaloux d'acquérir votre estime....
La probité, l'honneur, voilà ce qui m'anime....
Et... nous en parlerons, mon cher, en d'autres temps;
Car nous avons à voir, ce matin, des marchands,...
Tout Paris; c'est qu'il est d'une haute importance
Qu'avec des gens instruits il fasse connaissance.

Vous entendez fort bien que les hommes fameux
De moi sont tous connus; il en est sur-tout deux;
L'un, guerrier réformé, c'est le brave Derlange;
L'autre, Favel l'auteur : il écrit comme un ange.

TÉRIGNI.

Mais Fabrice, je crois, peut nous accompagner.

DABLANVILLE.

Sans doute;... mais alors il faudra nous gêner;
Le carrosse est étroit, et tient juste deux places.

FABRICE.

Quand il en tiendrait plus, je vous rends mille graces;
Je ne veux aujourd'hui sortir qu'avec ma sœur.

TÉRIGNI, *troublé à ce dernier mot.*

Avec ta sœur! Pardon;... crois qu'au fond de mon cœur
Son image aujourd'hui s'est déja retracée;
Mais tant de soins divers occupent ma pensée!

FABRICE.

Tu ne partiras pas sans lui dire bonjour.

DABLANVILLE.

Mon ami la verra sans doute à son retour;
Pourquoi la déranger? elle est à sa toilette,
Et si nous voulons faire une course complète....

FABRICE.

Passe au moins chez Clermont; il ne serait pas bien
D'oublier...

DABLANVILLE.

Ce fameux mathématicien;
Mais se conduisit-on jamais de cette sorte?
Chez ce Clermont pourquoi faut-il qu'il se transporte?
C'est au maître à venir chercher son écolier.

FABRICE.

J'aurais cru le contraire.

TÉRIGNI.

Oh! chez lui, le premier,
Je veux me présenter; mais demain. Le temps presse,
Et dans mon autre habit j'ai laissé son adresse.

SCÈNE VIII.

TÉRIGNI, DABLANVILLE, FABRICE, CLERMONT.

CLERMONT.

Le jeune Térigny loge en ces lieux, je croi;
Faites-moi le plaisir de m'indiquer....

TÉRIGNI.

C'est moi.

CLERMONT.

Vous! touchez là, mon cher, et que je vous embrasse.

TÉRIGNI.

Je ne sais....

CLERMONT.

Attendez, que je vous voie en face;
Oui, de mon pauvre ami voilà bien tous les traits;
Sur l'algèbre avec lui comme je disputais!

TÉRIGNI.

Comment?

CLERMONT.

Je fus, trente ans, l'ami de votre père,
Et je serai bientôt celui du fils, j'espère:
On me nomme Clermont.

TÉRIGNI.

Clermont! je suis ravi
De vous voir.

FABRICE.

Dès long temps, ami de Térigny,
Je brûle aussi de faire avec vous connaissance.

DABLANVILLE, *à part.*

Ah! voilà ce Clermont, fameux par sa science.

CLERMONT, *à Fabrice.*

Fabrice est votre nom; madame Térigny
M'annonçait à-la-fois son fils et son ami:
J'aurais bien attendu chez moi votre visite;
Mais ne vous voyant pas, ma foi, j'accours bien vite;
Je n'ai pu résister à mon empressement.

DABLANVILLE.

Et cette attention le flatte infiniment;
Vous auriez pu venir un peu plus tôt peut-être.

CLERMONT.

Plus tôt!

DABLANVILLE.

Oui.

CLERMONT.

Je n'ai pas l'honneur de vous connaître,
Vous.

DABLANVILLE.

Moi, je vous connais de réputation.

TÉRIGNI.

Avec mon père il eut quelque relation.

CLERMONT.

Cela se peut. Parlons de votre aimable hôtesse;
Ne pourrai-je la voir?

DABLANVILLE.

Pour affaire qui presse
Elle vient de sortir, et même pour long-temps.

CLERMONT.

Ah! tant pis. Votre mère, en termes fort pressants,

A moi vous recommande ; a-t-elle donc pu croire
Que Térigny jamais sortît de ma mémoire?
De mon meilleur ami n'êtes-vous pas le fils?
Tant qu'il vivra, corbleu! Clermont vous est acquis.

TÉRIGNI.

Je suis on ne peut plus touché....

DABLANVILLE, *bas à Térigni.*

Le temps se passe.

TÉRIGNI, *bas à Dablanville.*

Oui ; mais comment...

DABLANVILLE, *bas à Térigni.*

Deux mots, et je vous débarrasse.

(*Haut à Clermont.*)

Honnête homme, souffrez que je m'unisse à vous ;
Développons son cœur et dirigeons ses goûts.
J'entends de tous côtés vanter votre science ;
Plusieurs maîtres déja sont retenus d'avance :
Pour vos leçons quel jour, s'il vous plaît, prendrons-nous?

CLERMONT.

Pour mes leçons! quel jour! Pour qui me prenez-vous?

DABLANVILLE.

Oh! ne vous fâchez pas.

TÉRIGNI.

Bon Dieu! quel ton sévère!

FABRICE.

Faut-il absolument te flatter pour te plaire?

CLERMONT.

Lorsque je viens, d'après le vœu de vos parents,
Jeune homme, vous offrir mon amitié, mon temps,
A me voir mieux reçu j'avais droit de m'attendre.

DABLANVILLE, *bas à Térigni.*

De lui seul on dirait que vous devez dépendre!

CLERMONT.

Vous-même, répondez.

DABLANVILLE, *bas à Térigni.*

Mais quel ton exigeant!
Voulez-vous qu'il vous mène encor comme un enfant!

TÉRIGNI.

Non, certe.

FABRICE.

Il a raison. J'approuve sa colère.

TÉRIGNI.

Je sais bien qu'en tout point tu me seras contraire.

CLERMONT.

Mon ton est un peu dur, j'en conviens; mais pourquoi,
Quand je m'adresse à vous, cet air sec avec moi?
Pourquoi ne me parler que par un interprète?
Vous m'êtes déja cher, et je vous le répète:
Votre mère de vous fait un portrait charmant;
Ne le démentez pas dès le premier moment.

DABLANVILLE, *prévenant Térigni qui allait répondre.*

Ne perdons pas de temps, mon ami, l'heure avance.
Nous n'avons pas voulu du tout vous faire offense;
Mais dans ce moment-ci nous sommes si pressés!
Mille pardons, ce soir, ou demain repassez;
J'aime à croire qu'alors nous pourrons nous entendre.

CLERMONT.

Vous sortez?

DABLANVILLE.

Il le faut.

FABRICE.

Ne peux-tu pas attendre?

DABLANVILLE.

Pas possible, d'honneur.

TÉRIGNI, *à Clermont.*

De grace, excusez-moi,
Je vous laisse tous deux.

(*A Fabrice.*)

Et je compte sur toi
Pour lui faire sentir....

DABLANVILLE, *en confidence avec Clermont.*

C'est que, lorsqu'il arrive,
La curiosité d'un jeune homme est si vive!
Comme il sait que je suis répandu dans Paris,
Peut-être il me préfère à ses autres amis :
Pour ne pas excuser une telle conduite
Vous avez trop de sens. Serviteur, je vous quitte.

TÉRIGNI, *à Clermont, tout en se laissant entraîner par Dablanville.*

Vous viendrez donc ce soir; mais non, chez vous j'irai;
Si j'eus un tort, bientôt il sera réparé.
Mille excuses encor; sans adieu, cher Fabrice.

(*Il sort avec Dablanville.*)

FABRICE, *le suivant jusqu'à la porte.*

Un moment serait-il un si grand sacrifice?

CLERMONT.

Bon! le voilà bien loin.

SCÈNE IX.

CLERMONT, FABRICE.

FABRICE.

Autant que vous, surpris....

CLERMONT.

Cette mère me fait l'éloge de son fils!...

FABRICE.

Ah! d'un tel procédé son cœur n'est pas coupable;

J'en accuse cet homme empressé, serviable,
Qui, pour mieux s'en saisir, semble l'avoir guetté.

CLERMONT.

Il paraît qu'il n'a pas bien long-temps résisté.

FABRICE.

Mais vous le reverrez bientôt tel qu'il doit être;
Vous seul alors serez et son guide et son maître:
Le père fut long-temps au rang de vos amis,
Vous ne pouvez donc pas abandonner le fils.

CLERMONT.

L'abandonner! jamais; mais il me contrarie.
Cet homme qui le tient; quel est-il, je vous prie?

FABRICE.

Je ne sais; moitié fier, et moitié patelin;
Il parle probité, vertu....

CLERMONT.

C'est un coquin.

FABRICE.

Vous croyez? Ah! sauvons Térigni d'un tel piége.

CLERMONT.

Oui, ventrebleu! je m'offre à diriger le siége.

FABRICE.

Et je ne doute pas que nous ne l'emportions.
Mais expliquez-moi donc ces contradictions,
Cher Clermont; tirez-moi de ma surprise extrême.
Ce que j'ai déja vu du monde est un problême:
Hier on nous annonce un grand cercle formé
De tout ce que Paris a de plus renommé.
On s'embrasse, on s'étouffe à force de tendresse,
Et tout bas on médit de celui qu'on caresse;
En avouant des traits durs, avides, honteux,
On se dit bienfaisant, sensible, généreux:

Pourquoi, déja si loin de ce qu'ils devraient être,
Ne sont-ils même pas ce qu'ils veulent paraître?
Cet homme accourt, se dit notre ami : le flatteur
Semble mettre sa joie à nous gâter le cœur.

CLERMONT.

Vous n'avez pas tout vu, jeune homme. Dans ce monde,
Presqu'aussi générale, hélas! qu'elle est profonde,
La fausseté préside aux conversations,
Dirige les discours, règle les actions;
Et cette fausseté se nomme politesse :
Vous ne présumiez pas qu'on se trompât sans cesse;
Vous ignorez la langue et les mœurs du pays.
Pour bien saisir le sens de ces discours polis,
Apprenez à traduire avec intelligence
Ce qu'un homme vous dit, mon cher, en ce qu'il pense;
Or, tout en n'agissant que pour son intérêt,
Sur un pareil motif chacun est fort discret.
Il en résulte donc qu'on ne se trompe guères
En traduisant toujours les mots par leurs contraires.

FABRICE.

Ainsi donc, tel qui dit s'immoler pour autrui....

CLERMONT.

Cherche à sacrifier tous les autres à lui.

FABRICE.

A louer votre esprit tel qui toujours s'occupe....

CLERMONT.

Ne voit en vous qu'un sot dont il fera sa dupe.

FABRICE.

Dans ce dédale obscur ne m'abandonnez pas;
Je m'y perds, si quelqu'un n'y dirige mes pas.

CLERMONT.

Eh bien! donc, si mon âge et mon expérience

Me donnent quelques droits à votre confiance,
Ce que je puis savoir je vous l'enseignerai.
Les leçons, les conseils que je vous donnerai
Sont ceux que je répète à mon fils, à ma fille;
Je vous traite déja comme de la famille :
Puissé-je ainsi traiter avant peu Térigni;
Mais cependant avec votre imprudent ami
Je m'étais arrangé pour passer la journée:
Dans ma société, quoiqu'elle soit bornée,
On peut trouver encor d'utiles agréments.
Sans doute vous brûlez de voir les monuments,
Les dépôts précieux des arts et des sciences,
De cette ville enfin les richesses immenses;
Je m'offre à vous les faire admirer avec fruit;
Car si je ne suis pas moi-même fort instruit,
J'ai quelques liaisons aimables et savantes.
Nous allons commencer par le jardin des plantes:
N'y consentez-vous pas ?

FABRICE.

Sans doute, et de grand cœur.
Mais avec nous, je crois, je puis mener ma sœur?

CLERMONT.

Parbleu! la promenade en devient plus complète.

FABRICE.

Pauvre sœur! plus que moi, Térigni l'inquiète.

CLERMONT.

Ils s'aiment en effet?

FABRICE.

Dès leurs plus jeunes ans.
Térigni l'aime encor; l'aimera-t-il long-temps?
Devant ma sœur toujours j'affecte un air tranquille :
Je tremble au fond du cœur, car il est si facile.

CLERMONT.

Dans le monde, à cet âge, au milieu des flatteurs,
Un amour pur a peu d'empire sur les cœurs :
Mon fils m'a trop appris, par sa folle tendresse,
Jusqu'à quel point on peut égarer la jeunesse :
Une fille et sa mère, avec de beaux dehors,
Avaient su le gagner.

FABRICE.

Juste ciel! quels rapports!
Pour Térigni sachez d'où naît mon épouvante.
Une femme.... Faut-il la nommer ma parente?
Oui, ma cousine....

CLERMONT.

Eh bien?

FABRICE.

Mais j'aperçois ma sœur.

CLERMONT.

Chut, de la pauvre enfant respectons la douleur;
Vous me mettrez au fait; et contre la cousine,
S'il le faut, nous ferons jouer plus d'une mine.

SCÈNE X.

FABRICE, CLERMONT, SOPHIE.

FABRICE.

Ma sœur, voici Clermont, ce respectable ami
Dont nous parlait toujours le père Térigni.

SOPHIE.

J'éprouve en le voyant un plaisir bien sincère.

CLERMONT.

Et moi de même.

SOPHIE.

Eh bien! il est parti, mon frère.

FABRICE.

Mais avant de partir il m'a parlé de toi.

SOPHIE.

Vraiment! a-t-il daigné songer encor à moi?
J'admire en vérité ton heureux caractère :
Térigni nous oublie enfin, la chose est claire,
Et tu le vois avec une tranquillité!

CLERMONT.

Que j'aime son dépit et sa naïveté!

SOPHIE.

Pour la belle Aglaé tenant sa bourse ouverte,
Au jeu comme il a pris pour lui toute la perte!
Il faut qu'elle ait bien peu de cœur pour recevoir....
A table où, tout près d'elle, on prit soin de l'asseoir,
N'as-tu pas remarqué comme, avec complaisance,
Ma tante d'Aglaé vantait le chant, la danse?
A peine eut-on soupé, qu'il fallut l'écouter.

FABRICE.

Mais à ton tour, pourquoi refuser de chanter?
Quel caprice, ma sœur!.... ta voix a tant de charmes.

SOPHIE.

Chanter, quand j'avais peine à retenir mes larmes!
Bon Dieu! comme elles sont coquettes à Paris!

CLERMONT.

Oui, c'est le naturel, mon enfant, du pays.

SOPHIE.

Ah! quand pour contenter leurs passagers caprices,
Elles s'arment ainsi de tous leurs artifices,
Aux cœurs comme le mien blessés d'un trait profond
Elles ne savent pas tout le mal qu'elles font.

CLERMONT.

Calmez-vous; Térigni vous restera fidèle :
Je suis fort peu galant, ma chère demoiselle;
Mais avec tant d'attraits, mais avec tant d'amour,
Comment ne pas compter sur un parfait retour?

FABRICE.

Oui, l'amour, la raison, et Clermont et ton frère
S'uniront, et toujours tu lui resteras chère.

SOPHIE.

Tu le crois?

FABRICE.

J'en réponds. Allons, plus de soucis.
Monsieur Clermont veut bien nous faire voir Paris;
Tu vas être à-la-fois étonnée et ravie;
N'est-ce pas là, ma sœur, une aimable partie?

CLERMONT.

Nous passerons chez moi, Fabrice, en même temps,
Je veux que vous voyez ma femme, mes enfants.

FABRICE.

Nous serons tous les deux charmés de les connaître;
N'est-il pas vrai, ma sœur? venez donc, mon cher maître.
Que n'est-il avec nous ce pauvre Térigni?

SOPHIE.

Que fait-il à présent? lui seul nous manque ici.

FABRICE.

Tandis qu'il court avec un flatteur mercenaire,
Nous trouvons un ami dans l'ami de son père.

CLERMONT.

Il sentira bientôt, peut-être à ses dépens,
Qu'on n'est vraiment heureux qu'avec les bonnes gens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

TÉRIGNI, DABLANVILLE, FAVEL, DERLANGE.

DERLANGE.

Il faut absolument que nous dînions ensemble.

FAVEL.

Oui, célébrons gaîment le jour qui nous assemble.

TÉRIGNI.

Mais le puis-je? à Paris d'hier soir arrivé,
A mes hôtes ce jour doit être réservé.

FAVEL.

Pourquoi donc? Loin de nous l'étiquette et la gêne.

DERLANGE.

Rien de plus naturel; un ami vous entraîne.

DABLANVILLE.

Ces dames ont le temps de vous voir en effet:
De votre promenade êtes-vous satisfait?

TÉRIGNI.

Ce que j'ai déja vu me transporte, m'enivre!

FAVEL.

Gresset l'a dit; ce n'est qu'à Paris qu'on peut vivre.

DERLANGE.

Vous n'imaginez pas ce qui vous reste à voir.

FAVEL.

C'est qu'ici le matin n'est rien auprès du soir.

DERLANGE, *frappant sur l'épaule de Dablanville.*

Votre plus grand bonheur c'est de l'avoir pour guide.

FAVEL.

C'est l'homme qu'il vous faut.

DERLANGE.

Souple, alerte, intrépide.

Il se glisse par-tout.

FAVEL.

Avec quel agrément

Il fait à ses amis dépenser leur argent.

DABLANVILLE.

J'ai mérité peut-être une telle louange
En vous faisant connaître et Favel et Derlange.
Derlange est plein d'honneur, Favel est plein de goût:
Vous voyez qu'avec eux on peut aller à tout.

TÉRIGNI.

Dans ce café brillant où tous deux nous les vîmes
Mon bonheur me guida.

DABLANVILLE.

Tous deux sont mes intimes.

DERLANGE.

Vous ne connaissez pas le journal de Favel?

TÉRIGNI.

Non.

DERLANGE.

Il est pétillant de malice et de sel.

FAVEL, *remerciant en se rengorgeant.*

Ah!

DABLANVILLE.

Le plus grand talent pour rédiger des notes.

FAVEL, *se rengorgeant.*

Ah!

DERLANGE.

Couplets, bouts rimés, charades, anecdotes.

FAVEL.

Que voulez-vous? le goût se perd de plus en plus.
Je cherche à le sauver. Lisez mon prospectus.

DABLANVILLE.

Comme il poursuit partout le vice et le scandale!

FAVEL.

Il faut de la décence, il faut de la morale.

DERLANGE.

A l'esprit avez-vous quelques prétentions?
Lui seul fait et défait les réputations.

TÉRIGNI.

Mais je puis lui montrer mon plan de tragédie.

DABLANVILLE.

Parbleu! plus d'un auteur lui doit tout son génie.

DERLANGE.

Quelle aimable romance hier soir il nous lut!

DABLANVILLE.

Il ne tiendrait qu'à lui d'être de l'Institut.

FAVEL.

Allons, mon jeune ami, du talent, du courage;
Travaillez, publiez.

TÉRIGNI.

Si j'ai votre suffrage.....

FAVEL.

Eh! mais, c'est mon métier de prôner mes amis.
L'amitié de Derlange aussi n'est pas sans prix.

DABLANVILLE.

Homme du monde.

FAVEL.

Instruit.

DABLANVILLE.

Une excellente lame.

FAVEL.

Ces jours derniers il s'est battu pour une femme.

DERLANGE.

Faux bruit. Je me suis pris de querelle fort peu,
Une fois dans un bal et deux fois dans un jeu.
Les vrais braves toujours sont doux par caractère.
Jeune homme, si jamais vous avez quelque affaire,
Prenez-moi pour témoin.

DABLANVILLE.

Il ne nous niera pas
Qu'il sait, quand il le veut, bien employer ses pas.

FAVEL.

Protecteur en crédit.

DABLANVILLE.

Excellent militaire.

FAVEL.

Par conséquent très-bien auprès du ministère.

DERLANGE, *d'un ton capable.*

Est-ce que vous voulez obtenir quelque emploi?

TÉRIGNI.

Eh! mais...

DERLANGE.

Allons, parlez franchement avec moi :
Mais nous en causerons plus à notre aise à table;
C'est là qu'on voit vraiment de quoi l'on est capable.

TÉRIGNI.

Eh bien! soit, j'y consens.

DABLANVILLE.

Quel aimable repas!
Mais que votre Fabrice, entre nous, n'en soit pas.
Vous l'aimez, c'est fort bien, je n'en veux pas médire;

Mais, moi, je crains les gens qui ne savent pas rire.
Et puis, est-il bien franc?

DERLANGE.

Ah! point de fausseté.

TÉRIGNI.

Très-franc, mais sérieux...

DERLANGE.

Fi donc, de la gaîté.
Et, morbleu, quand on a votre âge, vos richesses,
On rit, on joue, on boit, et l'on a des maîtresses.

TÉRIGNI.

Vous paraissez avoir du goût pour le plaisir.

DERLANGE.

La vie est courte, il faut se presser d'en jouir.

FAVEL.

Eh! oui; pour exiger que l'on vive en hermite,
Si l'on n'est pas un sot, on est un hypocrite :
Soyons toujours, sans doute, honnêtes, délicats;
Mais pour trop vertueux ne nous affichons pas :
Prenons-le tel qu'il est, ce monde; dans la vie,
Aux mœurs du siècle il faut vraiment que l'on se plie;
Dans ces frivoles mœurs nous fûmes tous nourris;
Pourquoi donc seriez-vous Spartiate à Paris?

TÉRIGNI.

Voilà de la raison, de la philosophie.

DERLANGE.

Quand je vous dis que c'est un homme de génie.
Mais pensons au dîner.

FAVEL.

Si j'y menais Constant.

DERLANGE.

J'aime ses calembours.

DABLANVILLE.

Esprit, argent comptant.

DERLANGE.

D'ordonner le repas, moi je fais mon affaire.
Nous irons chez Léda; l'on y fait bonne chère:
C'est là qu'avec ma femme assez souvent je vais.

TÉRIGNI.

Vous êtes marié, cher Derlange?

DERLANGE.

A peu près.

FAVEL.

C'est ainsi qu'au Caveau, simple et célèbre asyle,
Pour châtier les sots, armés du vaudeville,
Se rassemblaient Piron, et Gallet et Collé.
De nos repas je veux aussi qu'il soit parlé.

TÉRIGNI.

Doux espoir qui suffit pour ranimer ma verve.

DERLANGE.

Ah! vraiment je le crois. En attendant qu'on serve,
Nous pourrons faire un tour au trente-et-un.

FAVEL.

Parbleu!

DERLANGE.

Le connaissez-vous?

TÉRIGNI.

Non.

DERLANGE.

C'est le plus joli jeu.
Je me fais un plaisir, mon cher, de vous l'apprendre.

FAVEL.

Sous un quart d'heure, ici, nous revenons vous prendre.
(*Il sort avec Derlange.*)

SCÈNE II.

TÉRIGNI, DABLANVILLE.

TÉRIGNI.

Ils sont fort gais.

DABLANVILLE.

Pas vrai! lestes dans le propos;
Mais un fonds excellent. Amis sûrs, amis chauds;
Quoiqu'ils fassent souvent des fautes que je blâme,
Je les aime; pourquoi? c'est qu'on n'a pas plus d'ame.

TÉRIGNI.

Vous faites bien. Je suis heureux en amitié.

DABLANVILLE.

Mais en amour aussi. Notre aimable Aglaé....

TÉRIGNI.

Hélas! en supposant sa passion réelle,
Dois-je m'en réjouir?

DABLANVILLE.

Comment! vous déplaît-elle?

TÉRIGNI.

Ah! je ne suis que trop sensible à sa beauté.

DABLANVILLE.

D'où vient donc cette crainte? Est-ce timidité?
Fi donc! D'autres que vous la trouvent fort jolie,
Et pourraient....

TÉRIGNI.

Vous croyez?

DABLANVILLE.

Ah! point de jalousie;

Mais croyez-moi, parlez, et plus tôt que plus tard.

TÉRIGNI.

Ah! pourquoi?... mais voici madame Saint-Alard.

SCÈNE III.

TÉRIGNI, DABLANVILLE, MADAME SAINT-ALARD, JUSTINE.

MADAME SAINT-ALARD, *entrant par le fond avec Justine, et apercevant Térigni.*

Je ne me trompe pas. C'est lui.
(*A Justine.*)
Mademoiselle,
Voyez donc ce que fait ma fille.
(*Apercevant Aglaé qui entre par un des côtés.*)
Mais c'est elle.
Laissez-nous.
(*Justine sort.*)

SCÈNE IV.

TÉRIGNI, DABLANVILLE, MADAME SAINT-ALARD, AGLAÉ.

MADAME SAINT-ALARD, *à Térigni.*

Votre absence a duré bien long-temps.

DABLANVILLE.

Vous n'avez pas cessé d'occuper nos instants;
Oui, tout en admirant cette superbe ville,
Il me parlait de vous.

MADAME SAINT-ALARD.

Est-il vrai, Dablanville?

(*A demi-voix à Dablanville, mais assez haut pour que Térigni l'entende.*)

Sur un point important je veux vous consulter :
C'est un nouvel époux qui vient se présenter
Pour ma fille.

DABLANVILLE.

Je suis à vos ordres, madame.

MADAME SAINT-ALARD, *sur le même ton.*

Un excellent parti! je tremble au fond de l'ame;
C'est mon unique enfant.

DABLANVILLE.

En cette occasion,
Plus que jamais, il faut de la réflexion.

MADAME SAINT-ALARD.

Tenez, voici la lettre, elle est précise et claire.

DABLANVILLE.

(*A Térigni.*) (*A madame Saint-Alard.*)
Vous permettez, ami? Confiance bien chère!

(*Il emmène madame Saint-Alard sur un côté du théâtre; ils ont l'air de converser ensemble, et ne font en effet qu'observer ce qui se passe entre Aglaé et Térigni.*)

AGLAÉ.

Vous paraissez rêveur!

TÉRIGNI, *timidement.*

Ah! de grace, excusez;
Bien des époux déja vous furent proposés;
Il paraît aujourd'hui qu'un nouveau se présente.

AGLAÉ.

A l'accepter je doute encor que je consente.

TÉRIGNI.

De tous ces jeunes gens qui briguent votre cœur,
Pas un seul n'a donc pu vaincre votre froideur?

AGLAÉ.

La jeunesse, à Paris, est perfide ou volage;....
J'ai senti ces défauts, sur-tout dans le voyage....
Où je vous rencontrai pour la première fois.

TÉRIGNI, *très-vivement.*

Comment! à cette époque auriez-vous fait un choix?
De grace, répondez?

AGLAÉ.

Ma mère nous regarde,
Modérez-vous.

TÉRIGNI, *avec timidité.*

Eh bien! en tremblant je hasarde
Une prière.

AGLAÉ.

Quoi?

TÉRIGNI.

Vous m'allez refuser....
C'est.... un mot d'entretien.

AGLAÉ.

Qu'osez-vous proposer?

SCÈNE V.

TÉRIGNI, DABLANVILLE, MADAME SAINT-ALARD, AGLAÉ, FABRICE, SOPHIE.

SOPHIE, *parlant de la coulisse.*

Enfin nous vous trouvons.

TÉRIGNI, *s'éloignant d'Aglaé avec précipitation.*

Ciel! qu'entends-je? Sophie!

SOPHIE, *s'apercevant du mouvement de Térigni.*

Mais, pardon; ma présence ici vous contrarie,
Je le vois.

TÉRIGNI.

Point du tout. Vous, nous gêner! en rien.

SOPHIE.

Je n'interromprai point un si vif entretien;
Et quand ma tante, exprès, à l'écart se retire,
Son exemple vaut bien qu'on l'imite et l'admire.

MADAME SAINT-ALARD, *se rapprochant avec Dablanville.*

Que dites-vous donc là, ma nièce, s'il vous plaît?

DABLANVILLE, *bas à madame Saint-Alard.*

Me trompé-je! Voyez qu'elle l'aime en effet.

SOPHIE.

Je dis.... je n'ose pas dire ce que je pense.

(*Pendant cette scène, Térigni est fort embarrassé; Dablanville observe avec soin tout ce qui se passe. Fabrice, un peu en arrière des autres personnages, observe également: à chaque mot d'Aglaé, de Dablanville et de madame Saint-Alard, il semble sur le point de parler, et il doit avoir quelque peine à se contenir.*)

AGLAÉ.

Notre entretien était de fort peu d'importance:
Nous parlions... poésie... et beaux-arts...

SOPHIE.

En ce cas,
Que plus long-temps encor je ne vous trouble pas;
Car ces choses me sont tout-à-fait étrangères.

MADAME SAINT-ALARD.

Grace au ciel, à ma fille elles sont familières.

AGLAÉ.

Je ne me prévaux pas d'un peu d'instruction...
Ma mère a tant soigné mon éducation....

SOPHIE.

L'instruction, sans doute, est un grand avantage;
Plût au ciel qu'on en fît toujours un bon usage!
Mais pour humilier des cœurs simples et francs,
On tire vanité souvent de ses talents.

AGLAÉ.

Quoi! seriez-vous jalouse?

TÉRIGNI.

Y pensez-vous, Sophie?
Vous mettez une aigreur dans chaque repartie!

SOPHIE, *avec dépit, à Térigni.*

Défendez-les, quand c'est à vous seul que j'en veux.

MADAME SAINT-ALARD.

Ah! c'en est trop enfin....

DABLANVILLE.

Calmez-vous toutes deux.
(*A Sophie.*)
Est-ce notre amitié pour lui qui vous offense?
Dans ses nouveaux amis un peu de confiance.
Eh! nous ne voulons tous, mon Dieu! que son bonheur.

SOPHIE.

Mais comment se fait-il que Fabrice et sa sœur
Par lui soient oubliés, quand il arrive à peine,
Et qu'avec tant d'apprêt loin de nous on l'entraîne?

DABLANVILLE.

Quoi! n'est-ce que cela? causez en liberté:
Justement, par madame à l'instant consulté,
Il faut que sur un point je confère avec elle.
(*En offrant la main à madame Saint-Alard.*)
Venez.

MADAME SAINT-ALARD, *à Dablanville.*

Vous souffririez?...

DABLANVILLE, *bas à madame Saint-Alard.*

Fiez-vous à mon zèle.
Il sera bientôt seul, et sur lui j'ai les yeux.
(*Haut à Térigni.*)
Mon ami, je viendrai vous reprendre en ces lieux.

MADAME SAINT-ALARD.

Restez, ma nièce, avec votre ami, votre frère;
Ma fille, suivez-moi.

AGLAÉ, *à Sophie.*

Je vous laisse, et j'espère
Que vous saurez, après quelques réflexions,
Rendre plus de justice à mes intentions.
(*Elle sort avec madame Saint-Alard et Dablanville.*)

SCÈNE VI.

TÉRIGNI, FABRICE, SOPHIE.

FABRICE, *après s'être assuré que madame Saint-Alard et Dablanville sont partis.*

Sommes-nous seuls enfin? C'est trop long-temps me taire.
Je blâme de ma sœur la trop vive colère:
Elle est juste pourtant. Comment te conduis-tu?
Comment ce bon Clermont par toi fut-il reçu?
Pour ces nouveaux amis, soins, accueil, prévenance;
Et pour nous, abandon, mépris, indifférence:
En un jour, jusques-là si l'on t'a fait venir,
Que ne devons-nous pas craindre de l'avenir?

TÉRIGNI.

Il est fort singulier qu'un homme de mon âge

D'un mentor avec moi prenne ainsi le langage.
Tu crois apparemment valoir bien mieux que moi.

FABRICE.

Point du tout, Térigni. Mon amitié pour toi
Me dicte des avis dont j'ai besoin moi-même.
Si je te parle ainsi, c'est parce que je t'aime.

TÉRIGNI.

Oh! de tant d'amitié je vous suis obligé.

SOPHIE.

Ah! Térigni, combien un jour vous a changé!

TÉRIGNI.

Quoi!

SOPHIE.

Je sens au dépit succéder la tristesse.

TÉRIGNI.

Vous pleurez?

SOPHIE.

Votre amour devait durer sans cesse;
Cet amour dans lequel je plaçais mon bonheur,
Ingrat, il est déja bien loin de votre cœur.

TÉRIGNI.

Qui? moi? grand Dieu! cesser de vous aimer , Sophie!

SOPHIE.

Comment de Térigni me croire encor chérie,
Quand son ami, mon frère, est par lui maltraité?

TÉRIGNI.

Maltraité! mais lui-même aussi s'est emporté.

FABRICE.

L'amitié seule....

TÉRIGNI.

Eh bien! je sens mon injustice;
Oui j'ai tort avec toi; pardonne-moi, Fabrice.

FABRICE.

Va, je ne pense pas, ami, comme ma sœur,
Qu'un autre amour déja soit maître de ton cœur;
Mais comme elle je vois le but de ma cousine:
Elle veut être aimée, elle est adroite et fine.
Malgré toi de ton cœur on s'aura s'emparer.
Sur ta constance enfin qui peut nous rassurer?
Hier tu projetais des études immenses;
Aujourd'hui ce n'est plus qu'au plaisir que tu penses.
A vingt ans on n'a pas de ferme volonté.
Ainsi notre âge, ami, notre facilité,
Comme si ce n'était encor assez des nôtres,
Nous met à la merci des passions des autres.
Riche, avide à-la-fois de gloire et de plaisirs,
Entouré de flatteurs, tourmenté de désirs,
Pour ne pas t'égarer songe à prendre un bon guide;
Or, il s'en présente un, sûr, éprouvé, solide;
C'est Clermont : ah! combien, quand tu le connaîtras,
De ton premier accueil tu te repentiras!
Nous avons déja vu son honnête famille;
Son jeune fils, sa femme et sa charmante fille;
C'est chez lui que ma sœur et moi devons dîner;
Vois, ne pourrions-nous pas avec nous t'emmener?

SOPHIE.

Ah! oui; cela ferait une aimable partie:
A ce prix avec vous je me réconcilie.

TÉRIGNI.

Avec vous, avec lui, je voudrais, mes amis,
Passer ce jour entier; mais c'est que.... j'ai promis....

SOPHIE.

A qui donc?

FABRICE.

C'est encor Dablanville, je gage.

TÉRIGNI.

Je n'ai pu me défendre....

SOPHIE.

Ah! mon Dieu, quel dommage!

FABRICE.

Cet homme me déplaît; j'ai plus d'une raison
De croire qu'il n'a pas de bonne intention.

TÉRIGNI.

Ah! par de tels soupçons ne lui fais pas injure;
Il n'a qu'un seul motif, l'amitié la plus pure.

FABRICE.

Tu le crois; et vraiment tu n'en manqueras pas
D'amis de cette sorte; ils naîtront sous tes pas.
Vois son but, à travers sa louange trompeuse;
Dans cette compagnie élégante et nombreuse,
C'est ainsi que tous deux hier fûmes traités;
A toi les compliments, à moi les vérités.
Riche, on te fait la cour, et pauvre, on me méprise;
Je rends grace à mon sort, ainsi qu'à leur franchise;
Sur les piéges nombreux dont ils vont t'entourer,
Je leur dois le bonheur de pouvoir t'éclairer.
Si tu ne risquais rien encor que ta richesse!
Songe qu'outre tes biens tu perdras ta jeunesse:
Moins sensible au remords qu'au moindre trait railleur,
Tu craindras d'avouer un sentiment d'honneur:
Ainsi, pour te payer ton or et tes services,
Ils finiront, mon cher, par te donner leurs vices.

SOPHIE.

Ah! tu pousses aussi les choses à l'excès;
A ce point Térigni ne s'oublira jamais.

TÉRIGNI.

Sophie, eh quoi! c'est vous qui prenez ma défense!

SOPHIE.

A vous encor, ingrat, méritez-vous qu'on pense?

Comme mon frère au moins je suis fort en courroux,
Contre cet intrigant qui nous prive de vous.

TÉRIGNI.

Mais chez Clermont je puis vous rejoindre peut-être.

SOPHIE.

Ah! oui.

TÉRIGNI.

Dites-lui bien que j'ai su reconnaître
Mes torts, et que je veux les lui faire oublier.

SOPHIE.

Moi, j'ai les miens aussi que je veux expier.
Peut-être avec raison ma tante est irritée :
Car enfin sans motif je me suis emportée;
Et ma tante a vraiment de l'amitié pour moi.
Ma cousine vous aime aisément je le croi;
Mais d'un pareil amour que puis-je avoir à craindre?
D'aimer sans être aimée elle est assez à plaindre,
Je veux, à mon retour, obtenir mon pardon.

FABRICE.

Je te reconnais là.

TÉRIGNI.

Votre cœur est si bon!

FABRICE, *à sa sœur.*

Mais Clermont nous attend, viens.

(*A Térigni.*)

Je pars plus tranquille;
Observe cependant, et crains ce Dablanville.

SOPHIE.

Et venez nous rejoindre.

TÉRIGNI.

Oh! je vous le promets.

SOPHIE.

Qu'il est doux, entre amis, de faire ainsi la paix!

(*Fabrice et Sophie sortent.*)

SCÈNE VII.

TÉRIGNI, DABLANVILLE.

(Térigni reste pensif après le départ de Fabrice et de Sophie. Dablanville qui, pendant la scène précédente, s'est montré de temps en temps avec précaution, entre aussitôt que Térigni est seul, et ne parle qu'après l'avoir observé quelque temps.)

DABLANVILLE.

Eh bien! vous voilà seul?

TÉRIGNI.

C'est vous.

DABLANVILLE.

Votre Sophie?...

TÉRIGNI.

A l'instant même, avec son frère elle est sortie.

DABLANVILLE.

Savez-vous que de vous je ne suis pas content,
Vous avez des secrets pour vos amis.

TÉRIGNI.

Comment?

DABLANVILLE.

Cette Sophie?

TÉRIGNI.

Eh bien!

DABLANVILLE.

Ses larmes, sa colère,
Votre trouble sur-tout... Allons, soyez sincère;
Vous l'aimez?

TÉRIGNI.

Il est vrai.

DABLANVILLE.

Pourquoi donc, en ce cas,
Près d'Aglaé paraître...

TÉRIGNI.

Ah! ne m'en parlez pas.
Je ne sais quel penchant vers cette fille aimable
M'entraînait malgré moi; combien j'étais coupable!
Et voilà devant vous ce qui m'embarrassait.
Brûler pour elle, épris déja d'un autre objet!....

DABLANVILLE.

Auquel vous paraissez attaché?....

TÉRIGNI.

Pour la vie.

DABLANVILLE.

Et pourquoi donc vous taire avec moi, je vous prie?
Après mon amitié, mon dévoûment pour vous,
Cette réserve-là n'est pas bien entre nous.

TÉRIGNI.

Pardon.

DABLANVILLE.

Voyez d'ailleurs à quoi cela m'expose.

TÉRIGNI.

Quoi?

DABLANVILLE.

De votre embarras ne sachant pas la cause,
Par amitié pour vous, pour elle par pitié,
Moi, dans sa passion, j'approuvais Aglaé.
J'avais même déja fait sentir à la mère
Que c'était pour tous deux une excellente affaire.
Près d'elle maintenant me voilà compromis.
Jeune homme, on n'agit pas de la sorte entre amis.

TÉRIGNI.

Oui, j'ai fait tout le mal, et c'est vous qu'on accuse;
Quand Sophie à l'instant me trouvant mainte excuse,
Vantait et mon amour et ma sincérité,
Je souffrais d'un éloge aussi peu mérité.

DABLANVILLE.

Et, sans doute, en faisant votre panégyrique,
Sur mon compte l'on s'est permis quelque critique?

TÉRIGNI.

Je vous ai défendu comme je le devais.

DABLANVILLE.

Je le crois. Cependant combien je m'en voudrais
Si mon attachement de votre cher Fabrice
Allait vous éloigner.

TÉRIGNI.

Il vous rendra justice.

DABLANVILLE.

J'aimerais mieux vous fuir, quoi qu'il pût m'en coûter.

TÉRIGNI.

Que dites-vous? qui? vous, songer à me quitter!

DABLANVILLE.

J'aime à vous voir frémir d'une telle menace.
Nous n'en sommes pas là; mais répondez, de grace:
Cette jeune personne est pauvre?

TÉRIGNI.

Elle n'a rien.

DABLANVILLE.

Rien du tout?

TÉRIGNI.

Ou du moins peu de chose.

DABLANVILLE.

Fort bien;

Et son frère est jaloux de ses droits sur votre ame?
Dès qu'à vous on paraît s'attacher, il s'enflamme?....

TÉRIGNI.

Non; mais...

DABLANVILLE.

Avec sa sœur, d'accord pour vous cloîtrer,
De plaisir on dirait qu'ils veulent vous sevrer.

TÉRIGNI.

Mais qu'en concluez-vous?

DABLANVILLE.

Rien.

TÉRIGNI.

De la défiance.

DABLANVILLE.

Ma situation me condamne au silence:
Comme un ami perfide, au moins intéressé,
Sans preuves il est vrai, me voilà dénoncé;
S'il m'échappe sur eux quelque vérité franche,
On dira que je cherche à prendre ma revanche.
Il ne tiendrait qu'à moi, sur leurs propres auteurs,
De faire retomber ces soupçons imposteurs;
Mais loin de moi toujours ces moyens misérables;
Non, Fabrice n'est pas de ces amis coupables,
Qui, par pur intérêt, feignent d'aimer les gens.
Le calcul n'est pour rien dans tous ses sentiments;
Sa sœur n'aime que vous et non votre fortune;
Elle exerce peut-être une gêne importune:
Pauvre enfant! elle a craint qu'on ne vous enlevât;
Effet d'un amour tendre autant que délicat.
Vous voyez que je fais leur éloge moi-même.
Mais écoutez l'avis d'un homme qui vous aime.
Aux tendres nœuds formés par inclination,
Plus qu'aux autres, il faut de la réflexion;

Ne trompez pas sur-tout une honnête famille,
Madame Saint-Alard et sa charmante fille;
Celles-ci! le soupçon ne les atteindra pas,
Un sordide intérêt n'a point guidé leurs pas;
Vous savez, comme moi, qu'elles sont dans l'aisance.
Vingt partis excellents briguent leur alliance;
Par la fille leurs vœux ont été rejetés;
Vous paraissez enfin; c'est vous qui l'emportez.
Je ne vois là-dedans qu'amour, délicatesse;
Ainsi donc elle unit convenance et tendresse.
Beaucoup de gens tout bas vous traiteront de sot,
Si vous y renoncez; pour moi je n'ai qu'un mot:
Ouvrez-lui votre cœur, mon cher, avec franchise;
Vous allez lui causer une amère surprise;
Sachez adroitement ménager sa douleur.

TÉRIGNI.

Ah! oui; mais quels combats s'élèvent en mon cœur!
Mon amour dès long-temps déclaré pour Sophie,
Cette Aglaé qu'il faut que je lui sacrifie,
Ces plaisirs que je crains, qui me semblent si doux,
Vos doutes sur Fabrice, et ses doutes sur vous,
Madame Saint-Alard et Clermont et ma mère,
Me pressent à-la-fois en un sens si contraire;....
Entre vingt volontés, entre vingt sentiments
Je me trouve froissé; quels pénibles tourments
Que l'indécision et que l'incertitude!
Et pourtant au milieu de cette inquiétude,
Oui, le vœu que je forme avec le plus d'ardeur,
C'est de rester fidèle à la voix de l'honneur.

DABLANVILLE.

Généreux mouvement! il honore votre ame;
Votre indécision n'est pas ce que je blâme:
Voyez quels sont les gens qui vous aiment pour vous,

Quels sont ceux qui, du sort pour réparer les coups,
Convoitent vos grands biens. Je n'accuse personne;
Mais près de vous le ton que Fabrice se donne.....
D'autres que vous, ma foi, seraient moins patients;
Enfin, vous saurez tout, mon cher, avec le temps.
J'entends nos deux amis : la gaîté les inspire;
Pour le moment, mon cher, ne songeons plus qu'à rire.

SCÈNE VIII.

TÉRIGNI, DABLANVILLE, FAVEL, DERLANGE.

DERLANGE.

Nous voilà; nous ferons un repas enchanteur.

FAVEL.

Oh! rien n'y manquera.

DERLANGE.

Mais vous semblez rêveur?

TÉRIGNI.

Non.

FAVEL.

A l'œil d'un ami jamais on n'en impose;
Le mien est clairvoyant : vous avez quelque chose.

DABLANVILLE.

Ne le tourmentez pas, il est fort amoureux.

DERLANGE.

Fi donc! mauvais début; rien n'est plus dangereux.

FAVEL.

Les peines de l'amour lui paraissent risibles;
Mais nous n'en rions pas, nous autres gens sensibles.

DABLANVILLE.

Entre deux chers objets il faut qu'il fasse un choix.

DERLANGE.

Moi, je les aimerais toutes deux à-la-fois.

DABLANVILLE, *ironiquement.*

Oui, vraiment; toutes deux les prendre en mariage!

DERLANGE.

Comment! il s'agirait d'épouser! à votre âge!
D'un ridicule affreux vous allez vous couvrir;
A sa ruine il faut l'empêcher de courir.

FAVEL.

Ma sensibilité, sans mentir, est exquise;
Je n'en trouve pas moins l'hymen une sottise.
On aime, c'est fort bien, mais on n'épouse point.

DABLANVILLE.

A moins que le parti ne soit riche à tel point.

DERLANGE.

Ce n'est plus passion, alors; c'est une affaire.

TÉRIGNI.

Mais quand on brûle enfin d'un flamme sincère.....

DERLANGE.

Bon Dieu! vous les aurez beaucoup plus aisément.

TÉRIGNI.

Ah! c'est trop outrager un sexe intéressant!

DERLANGE.

Voilà nos jeunes gens, défenseurs de nos belles;
Pour les novices seuls elles font les cruelles.

FAVEL.

Dans le fond, ces vertus qu'on nous prêche toujours,
Elles sont, entre nous, bonnes pour le discours.

DABLANVILLE.

Messieurs, votre doctrine est aussi trop commode;
Et quoique dans le monde elle soit à la mode,
Je vous dirai qu'on peut être inconstant, léger;

Mais avec la vertu jamais ne transiger...
Parce que la vertu, voyez-vous, c'est la base...

DERLANGE.

Vraiment, j'en fais grand cas; laisse donc là ta phrase;
Ce n'est que de l'excès qu'on veut le garantir;
Des gens trop délicats pourraient le pervertir.

FAVEL.

Il est, pour échapper aux traits du ridicule,
Un point précis où doit s'arrêter le scrupule.

DERLANGE.

Daignez en croire un homme expert en point d'honneur.

FAVEL.

Un homme dans sa feuille inflexible censeur.

DERLANGE.

Oui, mais allons dîner.

TÉRIGNI.

Oui, partons au plus vite;
Car, ce soir, de bonne heure, il faut que je vous quitte.
On m'attend chez Clermont.

DABLANVILLE.

Ah! vous irez chez lui!
J'allais vous en parler. Il est tard aujourd'hui.

DERLANGE.

Quel est-il ce Clermont? quelque parent peut-être?

DABLANVILLE.

Un véritable ami... qui fait un peu le maître.

DERLANGE.

On ne voit ces gens-là qu'en un besoin urgent.

FAVEL.

Sans doute, quand on veut emprunter de l'argent.

DERLANGE.

Allez, d'une façon beaucoup plus agréable

Nous passerons le temps au sortir de la table.
Venez donc.

SCÈNE IX.

TÉRIGNI, DABLANVILLE, FAVEL, DERLANGE, MADAME SAINT-ALARD.

MADAME SAINT-ALARD.
Vous partez?

TÉRIGNI.
Daignez me pardonner.

DABLANVILLE.
Oui, ces deux chers amis nous emmènent dîner.

DERLANGE.
Mais nous vous le rendrons de bonne heure, madame.

MADAME SAINT-ALARD.
Oui, revenez bientôt; car de vous je réclame
Un entretien ce soir : ma fille n'est pas bien.

TÉRIGNI.
Qu'a-t-elle donc, grand Dieu?

MADAME SAINT-ALARD.
Grace au ciel, ce n'est rien.
Après les procédés de ma nièce pour elle,
L'indisposition était bien naturelle.

TÉRIGNI.
Dès que je le pourrai je reviens, et je veux...

FAVEL.
Pour revenir plus tôt quittons vite ces lieux.

DERLANGE.
Partons. Allons, morbleu! point de mélancolie,

Et songeons à mener une joyeuse vie.

(*Derlange et Favel emmènent Térigni.*)

DABLANVILLE, *à Derlange et à Favel.*

Je vous suis dans l'instant.

SCÈNE X.

DABLANVILLE, MADAME SAINT-ALARD.

DABLANVILLE, *à madame Saint-Alard.*

Il est en bonnes mains.
L'exemple et les propos de ces deux libertins,
Mes discours, et sur-tout le vin, la bonne chère,
De son premier amour vont bientôt le distraire.
Votre fille fera l'objet de l'entretien ;
Comme pour l'enflammer je n'épargnerai rien,
Vous le retrouverez plus souple et plus docile ;
Vous y reconnaîtrez le tact de Dablanville.
Je sors pour travailler à nos communs projets.

MADAME SAINT-ALARD.

Et ma reconnaissance aura de prompts effets.

DABLANVILLE.

Trop heureux d'obliger une honnête famille.

MADAME SAINT-ALARD.

Qu'une mère a de peine à marier sa fille!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

SOPHIE, JUSTINE, ENTRANT CHACUNE D'UN CÔTÉ.

SOPHIE.

Ah! Justine, c'est vous; ma tante est-elle ici?

JUSTINE.

Sans doute.

SOPHIE.

Avec sa fille?

JUSTINE.

Oui vraiment.

SOPHIE.

Térigni
N'est pas encor rentré?

JUSTINE.

Pas encor.

SOPHIE.

Je respire.

JUSTINE.

Qu'avez-vous donc?

SOPHIE.

Oh! rien. De moi vous allez rire;
Mais Térigni tantôt nous avait bien promis

De venir nous rejoindre ; et..... vraiment, j'en rougis.....
Moi, ne le voyant pas..... j'en étais inquiète :
J'avais tort, je le sens, mais je suis ainsi faite.

JUSTINE.

Je me reconnais là ; car dans mon humble état
J'ai su garder un cœur sensible et délicat ;
Pour servir, il est vrai, moi, je n'étais pas née...
Mais enfin à mon sort je me suis résignée.
Pardon, j'entends madame, et je vous laisse. Adieu.
(*Justine sort.*)

SCÈNE II.

SOPHIE, MADAME SAINT-ALARD.

MADAME SAINT-ALARD, *d'un air froid.*

Quoi ! ma nièce, déja de retour en ce lieu !
Comment avez-vous fait pour quitter votre frère ?

SOPHIE.

Il va venir. Ma tante est toujours en colère ?

MADAME SAINT-ALARD.

Vous croyez ?

SOPHIE.

J'en conviens, ce n'est pas sans raison.

MADAME SAINT-ALARD.

C'est fort heureux.

SOPHIE.

Ne puis-je espérer mon pardon ?

MADAME SAINT-ALARD.

Allons, c'est quelque chose encor qu'on reconnaisse
Ses torts, quand on en a. N'en parlons plus, ma nièce ;
De vos malheurs je suis loin de me prévaloir ;

Ce que je fais pour vous est sans doute un devoir;
Mais, sous tant de rapports je vous suis nécessaire,
Qu'il est du vôtre aussi de chercher à me plaire:
Une jeune personne, et sur-tout aujourd'hui,
Dans le monde, a besoin d'un guide, d'un appui.
Je vous en servirai volontiers; je vous aime.
Vous m'offensiez tantôt; eh bien! à l'instant même
Je m'occupais pour vous d'un établissement
Que vous ne pouviez point espérer.

SOPHIE.

Moi! comment?

MADAME SAINT-ALARD.

Vous avez remarqué cet homme respectable
Que, près de vous, hier, je mis exprès à table?

SOPHIE.

Qui? ce vieux?

MADAME SAINT-ALARD.

Pas si vieux, il n'a pas cinquante ans.

SOPHIE.

Eh bien?

MADAME SAINT-ALARD.

Votre tournure et vos traits innocents
L'ont frappé; vous avez enfin fait sa conquête.

SOPHIE, *en souriant.*

Vraiment!

MADAME SAINT-ALARD.

Mais n'allez pas suivre ici votre tête:
Riche, fort généreux, facile à gouverner,
Au mariage enfin nous pourrions l'amener.

SOPHIE.

Que dites-vous?

MADAME SAINT-ALARD.

Je sais qu'il faut de la prudence;

Ayez, pour mes avis, un peu de déférence,
Et je me charge, moi, de cette affaire-là.

SOPHIE.

Non, ne vous donnez pas de peine pour cela.

MADAME SAINT-ALARD.

Et pourquoi donc?

SOPHIE.

Jugez de mon cœur par le vôtre.

MADAME SAINT-ALARD.

Eh bien?

SOPHIE.

Puis-je l'aimer, lorsque j'en aime un autre.

MADAME SAINT-ALARD.

Quel autre?

SOPHIE.

Térigni.

MADAME SAINT-ALARD.

Plaît-il?

SOPHIE.

Ignorez-vous
Que Térigni doit être avant peu mon époux?

MADAME SAINT-ALARD.

Vous m'osez soutenir que Térigni vous aime?

SOPHIE.

Mais oui, depuis long-temps.

MADAME SAINT-ALARD.

Quelle impudence extrême?
Petite ingrate, ainsi votre esprit envieux
Voudrait nous engager à rejeter ses vœux;
Aux charmes d'Aglaé vous le savez sensible;
Allez, votre conduite avec nous est horrible;
A quoi bon, s'il vous plaît, tous ces beaux sentiments,

Déplacés aujourd'hui, même dans les romans?
Car ne vous flattez pas qu'il fasse la folie.....

SOPHIE.

Eh! ma tante, pourquoi ce courroux, je vous prie?
Vous me craignez un peu, puisque vous vous fâchez.
Pour ces bienfaits déja trop souvent reprochés,
Ils ne pèseront pas long-temps sur moi, j'espère;
J'attends pour vous quitter le retour de mon frère;
Et nous vous garderons tous les deux à jamais
Une reconnaissance égale à vos bienfaits.

(*Elle sort*)

SCÈNE III.

MADAME SAINT-ALARD, SEULE.

Cela n'a rien du tout, et cela fait la fière;
Mais nous saurons mener les choses de manière.....
Ce Clermont m'inquiète : il est venu les voir.
Il peut..... je ne veux plus ici le recevoir;
Mais pourquoi m'effrayer, quand tout me favorise?
Ce nom de Saint-Alard au fait me tranquillise.
Il ne le connaît pas : profitons des instants;
Allons, demain peut-être il ne serait plus temps.

SCÈNE IV.

MADAME SAINT-ALARD, DABLANVILLE.

DABLANVILLE.

Vous voilà! Nous sortons de table à l'instant même;
S'il n'aime votre fille, il croit au moins qu'il l'aime.
Un éloge glissé sans affectation

Pour elle a réchauffé son inclination :
Cependant, au moyen d'un honnête artifice,
J'ai su rendre suspects et Sophie et Fabrice :
C'est nous seuls à présent qu'il croit ses vrais amis,
Et le Champagne encore éveille ses esprits.
A rentrer sur mes pas il ne tardera guère,
Vous voyez que je suis un ami chaud, sincère.

MADAME SAINT-ALARD.

Ah! sans doute.

DABLANVILLE.

Tandis qu'il nous reste un moment,
Ne pourrions-nous pas voir mon nouveau logement?

MADAME SAINT-ALARD.

J'y consens.

DABLANVILLE.

Je prévois qu'il me sera commode;
Mais voici Térigni.

SCÈNE V.

MADAME SAINT-ALARD, DABLANVILLE.
TÉRIGNI, EN POINTE DE VIN.

TÉRIGNI, *très-gaîment.*

Ces hommes à la mode
Sont aimables vraiment. Je me suis amusé.
Madame..... mon ami.....

DABLANVILLE, *à madame Saint-Alard.*

Je crois qu'ils l'ont grisé.

(*Haut.*)

Eh bien! ce logement? allons-y tout de suite.

MADAME SAINT-ALARD.

Volontiers. Venez donc. Pardon si je vous quitte.

TÉRIGNI.

Entière liberté.

DABLANVILLE.

Nous allons revenir.

(*Il sort avec madame Saint-Alard.*)

SCÈNE VI.

TÈRIGNI, SEUL.

Ma foi, vive Paris! c'est un lieu de plaisir.
Je suis très-bien tombé; cette maison est bonne :
J'y reste; je voudrais voir la jeune personne;
J'oserais à présent lui peindre mon amour,
Lui parler, et peut-être obtenir du retour.

SCÈNE VII.

TÉRIGNI, AGLAÉ.

AGLAÉ.

J'ai cru ma mère ici.

TÉRIGNI.

C'est vous! sort favorable.

AGLAÉ.

Je rentre.

TÉRIGNI.

Restez donc. Que vous êtes aimable!
Que je voudrais penser, je ne m'en flatte pas,

Que le même motif ici guidait nos pas!
J'y suis venu pour vous; je parlais de vous-même.
Si vous pouviez savoir à quel point je vous aime.

AGLAÉ.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, que vous parlez? Je croi
N'avoir pas donné lieu.....

TÉRIGNI.

N'ayez aucun effroi;
Quand l'instant se présente où je puis vous instruire
Des nobles sentiments que votre vue inspire.....

AGLAÉ.

On exprime trop bien ce que l'on ne sent pas;
Les hommes trop souvent sont des trompeurs.

TÉRIGNI.

Hélas!
Moi trompeur! quel soupçon! est-ce moi qui déguise?
Mon Dieu! vous le voyez, je suis d'une franchise!
Et mon cœur n'a jamais démenti mes discours.
Tel je suis aujourd'hui, tel je serai toujours.

AGLAÉ.

Eh bien! s'il est ainsi, si vous êtes sincère,
Vous devez le savoir, je dépends d'une mère;
C'est elle que d'abord...

TÉRIGNI.

Ah! vous pouvez penser
Que je suis loin, bien loin de vouloir l'offenser;
Quand je m'adresse à vous, c'est par délicatesse;
Je ne veux vous tenir que de votre tendresse.

AGLAÉ.

Que vous êtes pressant!

TÉRIGNI.

Si j'obtiens votre aveu....

AGLAÉ.

Ah! vous êtes trop sûr de l'obtenir!

TÉRIGNI, *se précipitant aux pieds d'Aglaé.*

Ah! Dieu!

Comptez donc à jamais sur l'amour le plus tendre.

AGLAÉ.

Ciel! si ma mère ici venait à me surprendre!

TÉRIGNI.

Daignez me répéter....

AGLAÉ.

Eh non! relevez-vous.

SCÈNE VIII.

TÉRIGNI, AGLAÉ, MADAME SAINT-ALARD.

MADAME SAINT-ALARD.

Que vois-je? Térigni, ma fille, à vos génoux!

TÉRIGNI.

C'est sa mère.

MADAME SAINT-ALARD.

Monsieur!

TÉRIGNI.

Au moins daignez m'entendre.

MADAME SAINT-ALARD.

Eh! comment pourriez-vous songer à vous défendre?

AGLAÉ.

Mais, ma mère....

MADAME SAINT-ALARD.

Voilà ce que je prévoyais,
Et de ma bonne foi ce sont là les effets.

SCÈNE IX.

TÉRIGNI, AGLAÉ, MADAME SAINT-ALARD.
DABLANVILLE.

DABLANVILLE.

D'où vient donc tout ce bruit?

MADAME SAINT-ALARD.

C'est vous, cher Dablanville.
Votre imprudent ami; ma fille trop facile....

DABLANVILLE.

Est-il possible?

MADAME SAINT-ALARD.

Oser avec indignité
Tromper ma confiance et l'hospitalité!

TÉRIGNI.

Ah! d'un pareil projet me croyez-vous capable?
Loin de moi....

MADAME SAINT-ALARD.

Mais ma fille est encor plus coupable.
Rentrez, mademoiselle.

AGLAÉ.

Ah! Térigni.

MADAME SAINT-ALARD.

Rentrez.

TÉRIGNI.

Mais....

MADAME SAINT-ALARD.

Ne nous suivez pas.

TÉRIGNI.

Au nom du ciel ! souffrez.

DABLANVILLE.

Il est d'autres partis que peut-être on peut prendre.

MADAME SAINT-ALARD.

Laissez-moi, laissez-moi, je ne veux rien entendre.

SCÈNE X.

TÉRIGNI, DABLANVILLE

DABLANVILLE.

Que s'est-il donc passé? Daignez me raconter....

TÉRIGNI.

Je vais, si je la suis, encor plus l'irriter;
Je n'ai plus qu'en vous seul, ami, quelqu'espérance.

DABLANVILLE.

Vous avez donc commis quelque haute imprudence?

TÉRIGNI.

Qu'importe; suivez-les, ne quittez point leurs pas.

DABLANVILLE.

Volontiers; mais encor, ne m'apprendrez-vous pas ?...

TÉRIGNI.

Je ne vois qu'Aglaé, que sa douleur mortelle;
J'ai moi seul attiré tous ces malheurs sur elle.
Tâchons de la sauver; voilà le plus pressé:
Après, vous apprendrez tout ce qui s'est passé.

DABLANVILLE.

Allons.... puisque mes soins vous semblent nécessaires,
Je vais.... vous connaissez mes principes sévères;
Ainsi donc, quel que soit au fond l'événement,

N'attendez pas de moi de vil ménagement.
Avec l'honneur, mon cher, jamais je ne compose.
(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

TÉRIGNI SEUL.

Que dit-il? Oui, je vois ce que l'honneur m'impose.
(*Apercevant Fabrice.*)
Fabrice! contre moi, tout semble de concert;
De plus en plus je sens que ma tête se perd.

SCÈNE XII.

TÉRIGNI, FABRICE.

FABRICE.

Chez Clermont, Térigni, nous avions beau t'attendre;
Ton absence, au surplus, a dû peu nous surprendre:
Nous nous sommes doutés qu'on saurait t'entraîner
Plus que tu ne voudrais peut-être après dîner;
Et Clermont, toujours plein pour toi d'un zèle extrême,
Pour te voir, en ces lieux, va revenir lui-même.
Ainsi.... mais, avec moi, pourquoi cet embarras?

TÉRIGNI.

De l'embarras? mais non.

FABRICE.

Ne dissimule pas.
Aurais-tu contre nous conservé quelque ombrage?
De Dablanville encor je reconnais l'ouvrage.

TÉRIGNI.

Parlez mieux, s'il vous plaît, d'un ami délicat,
Et plût au ciel qu'ici chacun lui ressemblât!

SCÈNE XIII.

TÉRIGNI, FABRICE, DABLANVILLE.

DABLANVILLE, *accourant et tirant à part Térigni.*

Venez; c'est votre absence à présent qui l'irrite.
On tremble que déja vous n'ayez pris la fuite.
D'une mère en fureur craignez le désespoir;
Mieux que moi vous savez, ami, votre devoir.
C'est à vous de lui rendre et l'honneur et la vie:
Venez, de vous revoir elle sera ravie.

TÉRIGNI.

Ah! courons.

FABRICE.

Malheureux? on dresse contre toi
Quelque piége, à coup sûr. Où vas-tu?

TÉRIGNI.

Laissez-moi.
Je me lasse à la fin d'avoir en vous un maître;
A mon âge l'on sait se gouverner peut-être;
Et pour me retenir vos soins sont superflus.

(*Térigni sort avec Dablanville.*)

FABRICE, *seul et tout stupéfait.*

Est-ce un rêve? Je reste interdit et confus.

SCÈNE XIV.

FABRICE, SOPHIE.

SOPHIE, *arrivant au moment où Térigni quitte le théâtre.*

N'est-ce pas Térigni que Dablanville entraîne ?

FABRICE.

Lui-même, qui le suit, ma sœur, sans nulle peine.

SOPHIE.

J'apprends au même instant son retour et le tien.

FABRICE.

Ah! ma sœur, c'en est fait; de lui n'attends plus rien.
C'est en m'injuriant qu'en ces lieux il me laisse ;
Il ose m'accuser d'une fausse tendresse,
Il ne veut plus, dit-il, que nous le dominions,
Et Dablanville seul règle ses actions.
Est-ce bien Térigni qu'ici je viens d'entendre?

SOPHIE.

Non, non, ce n'est plus lui; ton ami le plus tendre,
Tu l'as perdu, mon frère, et moi, ... moi j'ai perdu
Tout espoir de bonheur! dis, le reconnais-tu?
Depuis hier qu'il est dans ce pays funeste,
Et dans cette maison sur-tout que je déteste :
Mais pourquoi l'intrigant l'éloigne-t-il de nous?

FABRICE.

Je ne sais, il parlait d'une mère en courroux,
De devoirs à remplir.

SOPHIE.

Serait-il bien possible ?
Ma cousine, avec lui, jouant le cœur sensible,

L'aurait séduit au point.... Ah! si je le croyais,
Sans égard, sans pitié, je la démasquerais :
C'est que tu ne sais pas les propos de ma tante;
Je sens que de dépit je deviendrais méchante.

SCÈNE XV.

FABRICE, SOPHIE, JUSTINE.

JUSTINE, *accourant.*

Vous voilà; savez-vous ce qui se passe ici?

SOPHIE.

Qu'est-ce donc?

JUSTINE.

Pour le coup madame a réussi,
Et sa fille à la fin sera donc mariée.

SOPHIE.

(*A part.*)
Que dites-vous? Grand Dieu! je suis toute effrayée.

JUSTINE.

Et fort heureusement; pour avoir attendu
Quelque temps, Dieu merci, nous n'aurons rien perdu.

SOPHIE.

Mais expliquez-moi donc....

JUSTINE.

Oui, plus d'un mariage
Avait déja manqué : de là le bavardage.
Aglaé, disait-on, sera fille long-temps;
Voilà de quoi fermer la bouche aux médisants;
Le parti d'aujourd'hui valant seul tous les autres,
Rions à leurs dépens comme ils riaient aux nôtres.

N'est-il pas vrai?

SOPHIE.

Fort bien. Mais quel est-il enfin?

JUSTINE.

Elles auront conduit cette affaire grand train;
Oh! c'est un compliment qu'il faut que je leur fasse.
Je ne m'attendais pas...

SOPHIE.

Mais répondez, de grace;
Ce parti, quel est-il?

JUSTINE.

Quel est-il? Votre ami
D'hier soir arrivé.

SOPHIE.

Térigni?

JUSTINE.

Térigni.

SOPHIE.

Ciel!

JUSTINE.

Il est là-dedans, aux genoux de madame,
La pressant avec feu de couronner sa flamme;
Dablanville, toujours serviable, obligeant,
Est là, près d'une table assis, et rédigeant
Je ne sais quel papier qui, sans doute, l'engage....
Dédit pour qui des deux rompra le mariage.
Je n'ai fait que passer, et j'ai vu tout cela.
D'autres n'auraient pas eu cette finesse-là;
Mais moi, peste! j'ai cru devoir, mademoiselle,
Bien vite vous porter cette bonne nouvelle;
Plus que nous elle doit vous réjouir encor.

SOPHIE.

Plus que vous!

JUSTINE.

Le futur est votre ami, d'abord;
Et c'est votre cousine enfin que la future.
Mais voyez donc, voyez quelle heureuse aventure;
C'est un petit présent qui me revient à moi:
Non que je parle au moins par intérêt; mais quoi?
C'est l'usage, on le sait, et par la mariée
Vous ne serez pas, vous, à coup sûr oubliée;
La chère demoiselle! elle a le cœur si bon!
Mais je cours annoncer à toute la maison....
C'est vraiment pour nous tous une réjouissance....
Ah çà! pour quelque temps gardez-moi le silence;
Ce n'est pas que madame à ses parents bientôt....
Mais voyez-vous, par moi savoir le premier mot,
On trouverait cela peut-être un peu précoce.
Quel bonheur! Pour le coup nous irons à la noce.
(*Elle sort.*)

SCÈNE XVI.

FABRICE, SOPHIE.

FABRICE.

Eh bien! ma sœur?

SOPHIE.

Eh bien! mon frère?

FABRICE.

Je te plains;
Je conçois ta douleur par mes propres chagrins.

SOPHIE.

Oui, le premier moment m'a causé quelque peine;
Mais elle a peu duré; me voilà bien certaine
Que l'homme que j'aimais est indigne de moi,

Et je ne l'aime plus.

FABRICE.

Tu ne l'aimes plus? toi?

SOPHIE.

Non, je suis, je le sens, entièrement guérie;
Qu'il épouse Aglaé, qu'il l'aime, qu'il m'oublie,
Mon Dieu! je verrai tout d'un œil indifférent,
Et je ne fus jamais plus calme qu'à présent.

FABRICE.

Calme!

SOPHIE, *en pleurant.*

J'ai tout-à-fait oublié le parjure;
Mon cœur est libre, oh oui! bien libre, je t'assure.

FABRICE.

Puisses-tu dire, hélas! la vérité, ma sœur!

SOPHIE.

Mais, mon frère, de toi j'exige une faveur.
Quittons cette maison sans délais, je t'en prie.

FABRICE.

Crois-tu que d'y rester plus que toi j'aie envie?

SCÈNE XVII.

FABRICE, SOPHIE, CLERMONT.

CLERMONT.

Les voilà; j'étais sûr de les trouver ici.

FABRICE.

C'est vous, Clermont. Eh bien! nous n'avons plus d'ami.
Avec ardeur il court lui-même dans le piége.

SOPHIE.

Il épouse Aglaé, demain,.... ce soir,.... que sais-je?

FABRICE.

Vous sentez bien qu'il faut que d'ici nous sortions.

SOPHIE.

En quel endroit aller? hélas! nous l'ignorons.

FABRICE.

N'importe.

CLERMONT.

Sur ce point, d'abord soyez tranquille.

FABRICE.

Comment?

CLERMONT.

Chez moi, mon cher, vous avez un asyle;
Ce qui vient d'arriver j'avais su le prévoir,
Et ma femme est déja prête à vous recevoir.
Mais, s'il vous plaît, pourquoi plier ainsi bagage,
Et laisser après vous votre ami pour otage?
De la place, morbleu! ne songez à sortir
Qu'en sachant avec vous le contraindre à partir.

SOPHIE.

Nous, lui parler encor! avez-vous pu le croire?

FABRICE.

A l'oublier, Clermont, il va de notre gloire.

CLERMONT.

Laissez là le dépit, écoutez la raison.
Vous verriez de sang froid triompher un fripon!
Des coquettes auraient le prix de leur manége!
Morbleu! quand le jeune homme à qui l'on dresse un piége
Me serait inconnu, dans de pareils combats,
A la neutralité je ne m'en tiendrais pas:
Aux complots des méchants arracher l'innocence,
C'est un devoir; voilà du moins comme je pense.
Mais, dites-moi, pourquoi là-bas m'affirmait-on
Que vous étiez tous deux absents de la maison?

FABRICE.

Tous deux!

CLERMONT.

Comme j'étais bien certain du contraire,
Moi, j'ai forcé le poste en brave militaire,
Et j'ai cru démêler dans les yeux du portier
Un trouble, un embarras!

FABRICE.

Mais c'est fort singulier.

SOPHIE.

C'est ma tante qui craint, ici, votre présence.

CLERMONT.

Votre tante devrait me ménager, je pense;
Et par précaution autant que par égard....
Moi, je ne connais pas madame Saint-Alard.

SOPHIE.

Mais ce nom ne fut pas toujours le sien, mon frère?

FABRICE.

Non vraiment.

CLERMONT.

Se peut-il? Ciel! quel trait de lumière!
Ainsi son premier nom était....

FABRICE.

Dupré.

CLERMONT.

Dupré!
Et sa fille? Aglaé. Dieu! tout est avéré:
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage;
Adieu.

FABRICE.

Comment! adieu.

CLERMONT.

De l'espoir, du courage!
Je cours chez moi..., mon fils... des papiers importants...

SCÈNE XVIII.

FABRICE, SOPHIE, CLERMONT, MADAME SAINT-ALARD, LE PORTIER.

MADAME SAINT-ALARD, *sortant avec le portier d'un cabinet, apercevant Clermont.*

Ciel! c'est bien lui.

(*Elle rentre avec précipitation dans le cabinet, et Clermont continue.*)

CLERMONT.

Voilà le siége ouvert, enfants.
Fourbes, vous vous livrez maintenant à la joie,
Mais vous ne tenez pas encore votre proie.

(*Il sort.*)

SCÈNE XIX.

FABRICE, SOPHIE.

FABRICE.

Où va-t-il?

SOPHIE.

Eh! qu'importe. Hélas! ce digne ami
Nous rendra-t-il jamais le cœur de Térigni?
Ah! pour notre départ préparons tout, mon frère.

FABRICE.

Oui, n'en quittons pas moins cette maison, ma chère.

SOPHIE.

Plût au ciel que jamais nous n'y fussions entrés!
(*Tous les deux sortent.*)

SCÈNE XX.

MADAME SAINT-ALARD, LE PORTIER, SORTANT DU CABINET.

MADAME SAINT-ALARD.

Mes ordres ont été vingt fois réitérés :
Vous le laissez monter.

LE PORTIER.

Eh! mais, dans sa colère
Il m'eût tué, je crois.

MADAME SAINT-ALARD.

Quel contre-temps! que faire?
Tout était terminé. Je n'ai plus qu'un parti;
De Paris dès ce soir j'emmène Térigni.
Le prétexte à trouver n'est pas bien difficile,
Et d'ailleurs pour m'aider n'ai-je pas Dablanville?
De sa campagne hier Forlis est revenu,
Et j'en puis disposer. Rien n'est encor perdu.
Si cet homme revient, à l'instant je vous chasse,
Vous m'entendez.

LE PORTIER.

Fort bien.

MADAME SAINT-ALARD.

Allons, un peu d'audace,
Et le succès fût-il pour toujours éloigné,
Il est riche, et du moins le dédit est signé.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

MADAME SAINT-ALARD, DABLANVILLE.

MADAME SAINT-ALARD.

Ainsi nous l'emmenons ce soir à la campagne;
Le voilà décidé.

DABLANVILLE.

Moi, je vous accompagne.

MADAME SAINT-ALARD.

Ma fille dans l'instant sera prête à partir.

DABLANVILLE.

Et contre ses amis encor j'ai su l'aigrir.

MADAME SAINT-ALARD.

Je crois qu'ils vont aussi quitter cette demeure;
J'ai tout su par Justine. Ainsi sous un quart d'heure
Nous ne craindrons plus rien. Mais dites, avec lui
Croyez-vous qu'Aglaé soit bien heureuse?

DABLANVILLE.

Ah! oui.

MADAME SAINT-ALARD.

Que fait-il à présent?

DABLANVILLE.

Il écrit à sa mère;
De tout ce qui se passe il lui fait un mystère.

Cependant toujours plein des soins les plus touchants,
Il m'a déja chargé d'aller chez des marchands.
Ne me trahissez pas; car il veut vous surprendre.

MADAME SAINT-ALARD.

Étonnez-vous qu'on ait pour lui le cœur si tendre,
Il s'agit de choisir peut-être des bijoux,
Des diamants, que sais-je?

DABLANVILLE.

Enfin rapportez-vous
A mon zèle, à mon goût.

MADAME SAINT-ALARD.

Ah! oui, cher Dablanville,
Vous nous avez été, sans mentir, bien utile.

DABLANVILLE.

Eh! mon Dieu! je n'ai fait que suivre mes penchants;
Et naturellement j'aime à servir les gens.

MADAME SAINT-ALARD.

Quoi que vous exigiez, comptez sur votre amie.

DABLANVILLE.

Hélas! un petit bien, les douceurs de la vie,
C'est tout ce que je veux; j'ai peu d'ambition.

MADAME SAINT-ALARD.

Que ce dédit est fait avec précision!
Mais où l'avez-vous mis après la signature?

DABLANVILLE, *le tirant avec précaution de sa poche.*

Il est là, le voici.

MADAME SAINT-ALARD, *tendant la main pour le prendre.*

Donnez, je vous conjure.

DABLANVILLE, *le retirant.*

Non pas.

MADAME SAINT-ALARD.

Comment?

DABLANVILLE.

Deux mots. S'il ne me sert en rien,
Il vous est nécessaire.

MADAME SAINT-ALARD.

Oui, nécessaire.

DABLANVILLE.

Eh bien!
Serait-il fort prudent à moi de m'en défaire?

MADAME SAINT-ALARD.

Je n'entends pas.

DABLANVILLE.

Pourtant ma phrase est assez claire.
Vous vantiez tout à l'heure, avec effusion,
Mes services, mon zèle. Heureuse occasion
D'exercer envers moi votre reconnaissance!

MADAME SAINT-ALARD.

Ah! ah!

DABLANVILLE.

M'entendez-vous maintenant?

MADAME SAINT-ALARD.

Je commence.

DABLANVILLE.

Eh bien donc! vous plaît-il négocier l'objet?

MADAME SAINT-ALARD, *en s'efforçant de rire.*

Oh! la plaisanterie est charmante, en effet.
Mais doutez-vous de moi? La demande est si prompte!...

DABLANVILLE.

Aussi ne s'agit-il que d'un léger à-compte.

MADAME SAINT-ALARD, *détachant une bague de son doigt.*

Si ce brillant pouvait.....

DABLANVILLE.

Je suis peu connaisseur.
Du brillant donnez-moi simplement la valeur.

MADAME SAINT-ALARD.

Eh bien! je vais souscrire un billet en échange.

DABLANVILLE.

Votre nom vaut, sans doute, une lettre de change.
Mais c'est que j'ai besoin de quelque argent comptant.

MADAME SAINT-ALARD.

Mais si je n'en ai pas, mon ami, pour l'instant?

DABLANVILLE, *remettant le papier dans sa poche.*

Eh bien! nous attendrons.

MADAME SAINT-ALARD.

Tout cela nous retarde.
L'acte.....

DABLANVILLE.

N'est pas perdu.

MADAME SAINT-ALARD.

Comment?

DABLANVILLE.

Je vous le garde.

MADAME SAINT-ALARD.

J'étais loin de m'attendre, après tant de bontés.....

DABLANVILLE.

Chacun doit ici-bas prendre ses sûretés.

MADAME SAINT-ALARD.

De le garder chez moi quand j'ai la complaisance.....

DABLANVILLE.

Je mets un juste prix à votre bienveillance,
Mais dois-je travailler sans fruit?

MADAME SAINT-ALARD.

Vous me pressez!....

DABLANVILLE.

Voyez quels sentiments purs, désintéressés !
A votre fille, à vous franchement je m'immole;
Car, en le mariant, moi-même je me vole,
Et s'il restait garçon, notre jeune héros
Me rapporterait plus.....

MADAME SAINT-ALARD.

Finissons ces propos.
Cet acte m'appartient; vous plaît-il me le rendre?

DABLANVILLE.

Certe : aux conditions que vous venez d'entendre.

MADAME SAINT-ALARD.

Voilà le grand profit d'obliger un fripon.

DABLANVILLE.

Je ne suis pas le seul qui mérite ce nom.

MADAME SAINT-ALARD.

Un personnage vil, sans principes, sans ame.

DABLANVILLE.

Moi, votre honnête ami ! convenez-en, madame,
Notre position diffère de bien peu;
Nous vivons tous les deux de l'intrigue et du jeu;
J'ai plus d'esprit peut-être et plus d'effronterie,
Mais vous avez plus d'ordre et plus d'hypocrisie.

MADAME SAINT-ALARD.

Fourbe, insolent ! craignez.....

DABLANVILLE.

Ah ! voici Térigni.

SCÈNE II.

MADAME SAINT-ALARD, DABLANVILLE, TÉRIGNI.

MADAME SAINT-ALARD, *se radoucissant tout-à-coup à l'aspect de Térigni.*

Térigni! Pourquoi donc s'emporter, mon ami?
Je suis, vous le savez, très-vive, Dablanville.

TÉRIGNI.

Qu'est-ce donc?

DABLANVILLE.

Mais un rien, qu'il est fort inutile
Que nous vous révélions maintenant, n'est-ce pas?

MADAME SAINT-ALARD.

Très-inutile, au fait.

DABLANVILLE.

Souffrez que de ce pas
Je sorte pour finir une certaine affaire.
Adieu, femme estimable, heureuse et tendre mère:
Si par hasard sur moi tombait votre entretien,
Ne vous avisez pas d'en dire trop de bien;
D'abord je n'ai jamais aimé la flatterie,
Et l'éloge est suspect de la part d'une amie.
Je vole, et je reviens.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

TÉRIGNI, MADAME SAINT-ALARD.

TÉRIGNI.

Ami rare!

MADAME SAINT-ALARD.

Oui vraiment.
Mais vous voulez ce soir nous suivre absolument,
Dit-il? Je vous approuve au reste. Un mariage
Traîne après soi toujours un éclat, un tapage;
Il vaut mieux, hors Paris, sans bruit le célébrer.
Ainsi, pour le départ, je vais tout préparer;
Ne tardez pas de grace à rejoindre ma fille.
Que nous allons former une heureuse famille,
Quand vous aurez serré des liens si charmants!
Qu'il est doux d'établir comme il faut ses enfants!

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

TÉRIGNI seul.

Je suis seul. Respirons : quel poids affreux m'oppresse!
Il me semble sortir d'une profonde ivresse :
Quand je songe où j'en suis.... Loin de sa volonté,
Par les événements comme on est emporté!
Enfin, cette Aglaé, tendre, aimable, sensible,
Me promet le bonheur... Oui.... s'il m'était possible
De perdre tout-à-fait un autre souvenir;
Et j'ai pu croire.... il est trop tard pour réfléchir.
J'ai promis, j'ai signé, je le devais sans doute,
Et je dois achever, quelque effort qu'il m'en coûte :
Mais sur-tout cachons bien....

SCÈNE V.

TÉRIGNI, FABRICE, SOPHIE, TOUS DEUX EN HABITS DE VOYAGE COMME AU PREMIER ACTE, ET COMME SE DISPOSANT A PARTIR.

SOPHIE, *à son frère, en lui montrant Térigni.*

Mon frère, le vois-tu?
Me trompé-je? Il paraît interdit, abattu.

FABRICE.

Comme quelqu'un qui vient de faire une sottise
Dont il sent l'étendue alors qu'elle est commise.

TÉRIGNI.

Qu'entends-je? Quelle voix! Sophie! où me cacher!

FABRICE.

Nous ne venons ici pour vous rien reprocher.
Rassurez-vous.

TÉRIGNI, *cherchant à se composer.*

De moi tu n'as pas à te plaindre?

FABRICE.

Nous savons tout.

SOPHIE.

Oui, tout.

FABRICE.

Ne songez point à feindre.

SOPHIE.

Nous voulons, puisqu'enfin il faut nous séparer,
Sur nos vrais sentiments au moins vous éclairer.
Soyez certain d'abord que Sophie et son frère
Ne gardent contre vous ni haine ni colère.

FABRICE.

Vous rompez le premier des nœuds chers, anciens;
Puissiez-vous être heureux dans vos nouveaux liens!
Personne plus que nous certes ne le désire.

SOPHIE.

Vous faites sagement, même, s'il faut le dire,
De renoncer à moi. Tant que je l'habitai
Ce champêtre séjour que trop tôt j'ai quitté,
Qui vit croître à-la-fois notre amour, notre enfance,
Je croyais.... douce erreur de l'inexpérience!
Que le parfait rapport d'âge, d'humeurs, de goûts
Devait suffire seul au bonheur des époux:
J'arrive, et je me vois bientôt désabusée:
D'une fausse amitié par vous-même accusée,
Je vois que par l'exemple et les flatteurs séduit,
De ce monde en un jour vous avez pris l'esprit.
Vous placez dans vos biens le bonheur de la vie;
Vous ne seriez donc pas heureux avec Sophie;
Moi-même je dois donc vous rendre votre foi.

TÉRIGNI.

Ah! je ne suis pas né pour être heureux.

SOPHIE.

Ni moi.

FABRICE.

C'en est assez, ma sœur. Un seul mot, je vous prie.
Que dans ce moment-ci votre cœur nous oublie,
Nous vous le pardonnons, la fortune vous rit;
Mais si jamais le sort sur vous s'appesantit,
Venez à nous; j'en veux avoir votre promesse;
C'est tout ce que j'exige, et dans votre détresse,
Si vous cherchiez ailleurs des consolations,
Voilà ce que jamais nous ne pardonnerions.

TÉRIGNI.

Ah! Térigni peut-il vous oublier, Fabrice?

FABRICE.

Adieu donc.

TÉRIGNI.

Vous partez. Un moment... que je puisse
M'expliquer avec vous, et chercher le moyen....
Madame Saint-Alard! ô ciel!

SCÈNE VI.

TÉRIGNI, FABRICE, SOPHIE, MADAME SAINT-ALARD.

MADAME SAINT-ALARD.

J'arrive bien,
A ce qu'il me paraît.

TÉRIGNI.

Croyez, madame....

MADAME SAINT-ALARD.

Qu'est-ce?
Encor quelque débat! vous vous troublez, ma nièce.

SOPHIE.

Qui? moi?

FABRICE.

Voulez-vous bien recevoir nos adieux.

MADAME SAINT-ALARD.

Vous partez?

FABRICE.

Pour jamais, oui, nous quittons ces lieux.

MADAME SAINT-ALARD.

Mais je ne conçois pas par quel caprice étrange....
Eh! quoi! lorsqu'avec vous j'en agis comme un ange!...

FABRICE.

Mais de votre maison le fracas et l'éclat
S'accordent mal, je pense, avec notre humble état.

MADAME SAINT-ALARD.

Des fortunes, bon Dieu! que fait la différence,
Quand les cœurs sont entre eux si bien d'intelligence!

FABRICE.

Vous nous pressez en vain....

MADAME SAINT-ALARD.

Vous voyez, Térigni:
Je fais ce que je peux pour les garder ici.
A partir, dira-t-on que c'est moi qui les force?
Je ne peux pas non plus les retenir de force.

SOPHIE.

Faites à ma cousine agréer nos adieux,
Et daignez lui porter le plus cher de mes vœux.
Peut-être j'oublîrai qu'il me fut infidèle,
Si Térigni du moins est heureux avec elle.

MADAME SAINT-ALARD.

Plaît-il? Je n'entends pas....
(*Fabrice et Sophie font un pas pour s'en aller.*)

SCÈNE VII.

TÉRIGNI, FABRICE, SOPHIE, MADAME SAINT-ALARD, CLERMONT.

(*Clermont paraît au milieu de plusieurs domestiques, se debattant et entrant malgré eux.*)

CLERMONT.

Corbleu! je la verrai.
Pour la seconde fois, malgré vous, j'entrerai.

SOPHIE.

Ciel! qu'entens-je?

FABRICE.

Clermont!

MADAME SAINT-ALARD.

Encor Clermont!

TÉRIGNI.

Je tremble.

CLERMONT.

Ah! je suis enchanté de vous trouver ensemble;
On a bien de la peine à vous voir, franchement.
Fabrice, vous partiez? attendez un moment;
Nous ne partirons pas seuls; du moins je l'espère.

MADAME SAINT-ALARD, *à part.*

Que dit-il? Jusqu'au bout ayons du caractère.
(*Haut.*)
Quelque plaisir que j'aie à vous voir, il me faut
Remettre, malgré moi, la visite....

CLERMONT.

Un seul mot.

Ce nom de Saint-Alard fut-il toujours le vôtre?

MADAME SAINT-ALARD.

Comment donc?

CLERMONT.

L'an passé, vous en portiez un autre?

MADAME SAINT-ALARD.

Rien ne peut me forcer à répondre, je croi:
Car enfin de quel droit un étranger chez moi
Me ferait-il subir un interrogatoire?

CLERMONT.

Ma démarche est hardie, oui, je veux bien le croire;
Mais quand pour démasquer des fourbes, des méchants,
Tous les moyens permis semblent insuffisants,
L'honnête homme, à propos usant des circonstances,
Franchit, sans balancer, de vaines convenances.

MADAME SAINT-ALARD.

Mais vous prenez un ton...

CLERMONT.

Qui vous effraie?

MADAME SAINT-ALARD.

En rien.
Mon cœur est calme et pur, mais rompons l'entretien.

TÉRIGNI.

Non, il a commencé, qu'il achève; eh! qu'importe!
De mon incertitude il est temps que je sorte.

FABRICE.

Mais que demandez-vous? le fait est avéré,
Et l'an passé ma tante avait pour nom Dupré.

TÉRIGNI.

Il est vrai; sous ce nom vous m'en parliez vous-même.

CLERMONT.

Voyez où vous menait votre imprudence extrême;

Cette femme vantait sa probité, ses biens,
Vous ne lui supposiez que d'honnêtes moyens,
Et d'un premier amour son Aglaé victime,
Vous semblait mériter la plus parfaite estime :
Connaissez votre erreur, connaissez leurs complots ;
Ces grands biens, cet honneur, cet amour, tout est faux.
Les preuves, les voilà.

(*Il tire avec vivacité de sa poche plusieurs papiers qu'il donne à Térigni, et que celui-ci parcourt avec avidité.*)

De mon fils avec elle
Cette correspondance entière et bien fidèle ;
A des joueurs connus ces invitations ;
De créanciers nombreux ces assignations ;
Enfin ce double nom qui n'est qu'un stratagême,
Pour pouvoir m'échapper : lisez, jugez vous-même.
Qu'après avoir sauvé mon fils, je puisse aussi
Le sauver à son tour, le fils de mon ami !

TÉRIGNI.

Grand Dieu !

MADAME SAINT-ALARD.

N'attendez pas que je me justifie ;
J'ai prouvé que je sais braver la calomnie.
Vous, Térigni, sachez remplir votre devoir ;
Je ne m'abaisse pas jusqu'à faire valoir
Les droits que j'ai sur vous. Non, c'est votre tendresse,
Votre équité, sur-tout votre délicatesse
Que pour ma fille ici j'ose solliciter.

CLERMONT.

Que dit-elle ? Un moment, pouvez-vous hésiter ?

TÉRIGNI.

Vous ignorez, Clermont, le lien qui m'engage.

SCÈNE VIII.

TÉRIGNI, FABRICE, SOPHIE, MADAME SAINT-ALARD, CLERMONT, DABLANVILLE.

DABLANVILLE, *à part, au fond du théâtre.*

Ah! ah! tous rassemblés.

CLERMONT.

Quel est donc ce langage?

FABRICE.

C'est ce dédit signé tantôt par Térigni....

CLERMONT.

Un dédit!

MADAME SAINT-ALARD.

Oui, sans doute.

DABLANVILLE, *toujours à part.*

Ouais! écoutons ceci.

CLERMONT.

Eh! qu'importe? il vous fut arraché par la ruse:
C'est elle, et non pas vous qu'un tel écrit accuse;
Elle et les siens d'ailleurs ne les connaît-on pas?
C'est moi qui, le premier, les cite aux magistrats.

DABLANVILLE, *toujours à part.*

Mauvaise affaire!

CLERMONT.

On crut vous enchaîner.

DABLANVILLE.

Que faire?

CLERMONT.

Mais perdez, s'il le faut, votre fortune entière,

Plutôt que de former un indigne lien.

TÉRIGNI.

Oui, j'y suis résolu.

DABLANVILLE, *s'avançant.*

Non, il ne perdra rien.

CLERMONT.

Comment?

DABLANVILLE.

Remerciez votre ami Dablanville;
Comme vous, délicat, crédule et trop facile,
A signer ce dédit j'ai pu vous décider;
Je ne sais quel soupçon m'inspira de garder.....
Pour ce qu'elle est, madame enfin s'est fait connaître;
Je dois donc vous le rendre; et le voilà.

(*Il remet le dédit à Clermont.*)

TÉRIGNI.

Ciel!

MADAME SAINT-ALARD.

Traître!

DABLANVILLE.

Ah! j'en rougis pour vous, madame Saint-Alard;
Je ne présumais pas ce trait de votre part.

MADAME SAINT-ALARD.

Ainsi, de mes bontés accablé, l'hypocrite
De ma perte à vos yeux veut se faire un mérite;
Il se trompe. Avec moi, monstre, je te perdrai;
A mes persécuteurs moi-même j'apprendrai
Tes vices, tes complots, ta scandaleuse vie,
Et ta bassesse insigne et ta friponnerie.

TÉRIGNI.

Que veut dire ceci? Dieu! qu'est-ce que j'entend!

CLERMONT.

Ce que cela veut dire, ô jeune homme imprudent!
Que chacun parle vrai sur le compte de l'autre.

DABLANVILLE.

Ah! croyez.....

CLERMONT.

Je conçois quel tourment est le vôtre;
L'amour-propre gémit d'avoir été surpris.

TÉRIGNI.

Ciel! ô ciel! où sont-ils maintenant mes amis?

CLERMONT.

Vos amis? les voilà. C'est Sophie et Fabrice
Qui vous aiment encor malgré votre injustice.

SOPHIE.

Oui, toujours.

TÉRIGNI.

Eh! comment réparer?... Non, jamais.

FABRICE.

En nous aimant encor comme tu nous aimais.

DABLANVILLE.

Ne me confondez pas.....

CLERMONT.

Paix! songez à vous taire;
Je vous connais aussi.

MADAME SAINT-ALARD, *à Dablanville.*

Vous sortirez, j'espère.

DABLANVILLE, *comme implorant l'amitié de Térigni.*

Et Térigni me laisse aller sans nul regret;...
Allons, c'est un ingrat de plus que j'aurai fait.
Je vous baise les mains.

(*Il sort.*)

MADAME SAINT-ALARD.

Il raille encor, l'infame.

CLERMONT.

Avec ces jeunes gens je pars aussi, madame.

MADAME SAINT-ALARD.

Je ne pourrai jamais lui trouver un mari.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IX.

TÉRIGNI, FABRICE, SOPHIE, CLERMONT.

TÉRIGNI, *à Fabrice.*

Dès demain je m'unis à ta sœur, mon ami.

FABRICE.

Non; pour elle et pour toi, souffre que je diffère:
Par la réflexion mûris ton caractère;
Ne sois pas si léger à choisir tes amis;
De l'honnête Clermont écoute les avis.
Sur-tout, d'une manière utile à ta patrie,
Sache employer, mon cher, ta fortune et ta vie:
Prends un état enfin, et ma sœur est à toi.

CLERMONT.

Venez, en attendant, vous établir chez moi.
L'exemple de ma femme, à cette sœur si chère,
Apprendra les devoirs et d'épouse et de mère,
Et puissé-je à tous deux apprendre par le mien
Ceux de l'homme d'honneur et du vrai citoyen!

FIN DU CINQUIÈME ACTE.

LES VOISINS,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 9 juillet 1799.

Ils font par-tout les nécessaires,
Et par-tout importuns devraient être chassés.
La Fontaine, *le Coche et la Mouche.*

PRÉFACE.

Tous mes amis s'accordent à regarder *les Voisins* comme une de mes meilleures comédies en un acte. Je suis de leur avis, et j'en tirerais bien plus d'orgueil si la pièce était tout entière de moi. Mais outre *la Maison de Campagne* de Dancourt, dont le fond a quelque ressemblance avec celui des *Voisins*, je suis obligé d'avouer que le rôle de Malinval, mon principal personnage, se trouve plus qu'indiqué dans un proverbe de Carmontelle, intitulé *le Sot Ami*. Suivant son usage, Carmontelle n'a fait que dessiner le caractère: je crois lui avoir donné une couleur vive et comique; mais enfin je ne suis pas le peintre. Ce qui est vraiment à moi, ce sont les caractères des deux autres voisins. Lambert, homme personnel, mais ne croyant pas l'être, prodiguant de bonne foi les promesses, les offres de services, et s'arrêtant tout-à-coup quand il est pris au mot, trouvant des obstacles, craignant de se compromettre, faisant d'ailleurs l'empressé, la mouche du coche, et accusant la lenteur ou la maladresse des autres, me paraît un bon caractère de comédie. Il ne sert ici que d'ornement à la pièce. Le rôle de Montbrun me paraît aussi comique et plus heureusement placé pour l'action. Égoïste actif, ne se bornant pas à ne rien faire pour les autres, cherchant à nuire pour s'avancer, il vient réparer la gaucherie de Malinval par une gaucherie d'un autre genre, et qui fait le bien de

son rival : ce qui produit un bon dénoûment, sortant bien du fond du sujet et du jeu des caractères. La situation de Durmont reconnaissant Armand pour le fils de son bienfaiteur tient un peu du roman, et je suis tout près de tomber dans le drame; mais comme cette reconnaissance s'opère par l'entremise de Montbrun, qui croit faire merveille contre Armand en disant son véritable nom, le lecteur y trouvera peut-être encore quelque comique.

Il me semble que les mensonges officieux de Malinval, et les vérités inofficieuses de Montbrun sont un moyen de satire assez ingénieux contre les mœurs de l'époque où je donnai l'ouvrage.

Les calembours, les madrigaux, les romans noirs d'Anne Radcliffe et les chevaux de Franconi se partageaient la vogue sur nos différents théâtres. On voyait sur la scène et dans le monde des adultères et des voleurs intéressants et délicats; les faillites commençaient à devenir un moyen de fortune; les scrupules de probité commençaient à devenir ridicules; la soif de s'enrichir et la passion du jeu étaient presque générales. On ne se faisait aucun scrupule d'avouer qu'on avait de l'argent placé dans des maisons de jeu clandestines, ou tolérées. Presque toutes nos dames portaient l'amour de la dépense jusqu'à la fureur. Quelques-unes d'entr'elles avaient contracté, pendant le système des assignats, l'habitude du commerce et du courtage, et on les voyait courir Paris le matin en cabriolet, pour obtenir à des amis reconnaissants des radiations, des places ou des fournitures.

C'est à cette pièce que je crois avoir pris l'habitude d'un style en prose, qui a sa couleur, son cachet, s'il

m'est permis de me servir de cette expression, et que j'ai conservé depuis dans tous les ouvrages que j'ai donnés. Ce style a ses défauts et ses qualités. Son principal défaut, je suis obligé de l'avouer, c'est une imitation trop exacte de la conversation qui le rend souvent diffus, et qui m'amène des locutions trop familières. Son principal mérite, je crois pouvoir le dire, c'est le naturel et quelquefois une espèce de naïveté satirique.

PERSONNAGES.

DURMONT, ancien négociant.
ARMAND, commis chez un négociant.
MONTBRUN,
MALINVAL, } voisins de Durmont.
LAMBERT,
CÉCILE, fille de Durmont.
UN DOMESTIQUE de Durmont.

La scène est à Auteuil, dans la maison de campagne de Durmont.

LES VOISINS.

Le théâtre représente un salon donnant sur un jardin.

SCÈNE I.

DURMONT, CÉCILE, ASSIS PRÈS D'UNE TABLE RONDE, ACHEVANT DE DÉJEUNER.

DURMONT.

Eh bien! ma chère enfant, comment trouves-tu ma petite maisson?

CÉCILE.

Charmante, mon père! Ainsi donc nous voilà fixés à Auteuil, et vous renoncez tout-à-fait aux affaires et à Paris?

DURMONT.

Oui, mon enfant. Je suis content de la fortune que j'ai acquise; cette maison est agréablement située : j'y veux vivre tranquille, heureux avec ma fille et les amis que j'inviterai. J'ai pour voisins, dit-on, quelques ennuyeux personnages; mais que m'importe? je n'irai pas chez eux, et j'espère bien qu'il ne viendront pas chez moi. Tu dois être enchantée de mon plan, toi, ma Cécile, qui détestes tant le ton du monde et le fracas de la ville! toi qui aimes tant la campagne et la solitude!

CÉCILE.

Oh ! sans doute.... Convenez cependant que toutes les sociétés de Paris ne sont pas bruyantes, frivoles ou ennuyeuses : par exemple, ne regrettez-vous pas la maison de cet honnête Dupré?

DURMONT, *en souriant.*

Ce jeune Armand, qui travaille chez lui, est bien intéressant, n'est-ce pas?

CÉCILE.

C'est vous-même qui m'avez répété plus d'une fois qu'il était fort aimable. (*En soupirant.*) Il n'est pas favorisé de la fortune.

DURMONT, *soupirant comme sa fille.*

C'est bien dommage. Au surplus, ma fille, en renonçant aux affaires, je n'en oublierai pourtant pas une qui te regarde, et à laquelle il est bientôt temps de songer.

CÉCILE.

De quoi s'agit-il donc, mon père?

DURMONT.

Mais de te marier, ma fille.

CÉCILE.

Oh! je ne suis pas pressée, mon père.

DURMONT.

Fort bien : voilà ce qu'une jeune personne répond toujours.

CÉCILE.

C'est que sans doute, suivant l'usage, en me cherchant un mari, vous allez d'abord songer à la fortune.

DURMONT.

Aurais-je tort, à ton avis?

CÉCILE.

Eh ! mon Dieu ! ne vaudrait-il pas mieux un homme pauvre, mais honnête, mais aimable....

DURMONT.

J'aurais bien mauvaise grace, mon enfant, à me montrer difficile pour la fortune, moi qui, comme tu le sais, ne dois l'aisance dont je jouis qu'à mes travaux et aux bienfaits d'un riche tel qu'on n'en voit guère malheureusement.

CÉCILE.

Oui, vous m'avez raconté bien souvent la source de votre fortune ; et, à votre place, mon père, je crois que je voudrais pour ainsi dire rencontrer dans le mari de ma fille un homme qui partît du même point que moi.

DURMONT.

C'est cela : un esprit d'ordre, des mœurs douces, une honnête industrie, voilà tout ce que j'exige de mon gendre. Revenons à ce jeune Armand : veux-tu que je te dise ce que j'ai remarqué depuis quelque temps?

CÉCILE.

Quoi donc?

DURMONT.

Qu'il t'aime, sans oser te le dire.

CÉCILE.

Vous croyez ?

DURMONT.

Et que toi, tu ne serais pas éloignée de répondre à ses sentiments.

CÉCILE.

Vous avez vu tout cela, mon père?

DURMONT.

Je suis bien clairvoyant, n'est-ce pas ?

CÉCILE.

Mais oui, car vous avez vu....

DURMONT.

Ce que tu n'osais pas voir toi-même peut-être : eh bien! moi, mes enfants, je ne demande pas mieux que de vous unir.

CÉCILE.

En vérité, mon père?

DURMONT.

La confiance que Dupré lui témoigne me donne la meilleure opinion du jeune homme; cependant je le connais encore bien peu. Tu ne trouveras donc pas mauvais qu'avant tout je prenne les informations les plus exactes sur son compte. Il y a même un point qui m'inquiète : j'ai entendu dire que le nom qu'il porte n'est pas le sien.

CÉCILE.

Il aurait changé de nom?

DURMONT.

Peut-être pour la chose du monde la plus simple, la plus innocente; mais encor faut-il savoir pourquoi. S'il te convient, puis-je jamais trop tôt faire le bonheur de ma fille?

CÉCILE.

Ah! mon père!... je pense comme vous. Nous n'avons pas de temps à perdre, et j'ai un pressentiment que vous n'aurez qu'à vous féliciter de vos recherches.

DURMONT.

Je l'espère comme toi; mais quelqu'un vient : c'est lui sans doute.

CÉCILE.

Comment, lui! Armand?

DURMONT.

Oui. Comme je suis bien aise, avant tout, d'avoir une conversation particulière avec lui, je l'ai invité à venir passer cette journée avec nous. En serais-tu fâchée!

CÉCILE.

Je ne dis pas cela, mon père.

SCÈNE II.

DURMONT, CÉCILE, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là un monsieur qui veut absolument vous voir; il se dit votre voisin, et très-connu de vous : il se nomme Lambert.

CÉCILE.

Lambert!

DURMONT.

Lambert! précisément un de ces ennuyeux voisins dont je parlais tout à l'heure. Qu'il attende.

LE DOMESTIQUE.

Il paraît qu'il ne sait pas attendre. Je lui ai dit que vous étiez dans le salon qui donne sur le jardin : tant mieux, m'a-t-il dit, nous nous promenerons ensemble; et le voilà qui me suit.

(*Il sort.*)

CÉCILE.

Là! c'est au moment où vous vous félicitez d'être à l'abri des importuns....

SCÈNE III.

DURMONT, CÉCILE, LAMBERT.

LAMBERT.

C'est monsieur Durmont que j'ai l'honneur de saluer?

DURMONT.

Lui-même.

LAMBERT.

Vous ne me remettez pas ?

DURMONT.

Pardonnez-moi.... Je me rappelle confusément.

LAMBERT.

Lambert, d'Orléans, l'ami intime de votre cousin. Voilà sans doute votre aimable fille. Comme elle est grandie ! je ne l'aurais pas reconnue. J'apprends à l'instant même que c'est vous qui avez acheté cette jolie maison : parbleu ! me suis-je dit, il faut que je l'aille voir sur-le-champ.

DURMONT.

Bien enchanté.

LAMBERT.

Nous ne nous connaissons encore que légèrement ; mais je me ferai bientôt connaître. C'est que nos humeurs, nos goûts s'accordent si bien ! Vous fuyez la ville ; moi je ne vais à Paris que pour les affaires des autres, car elles m'occupent plus que les miennes : vous aimez la retraite, l'étude ; moi de même. Enfin nous nous convenons parfaitement, et je ne veux pas

qu'il s'écoule un jour sans que je vienne passer une heure ou deux avec vous, pour le moins.

DURMONT.

C'est beaucoup trop d'honneur que vous me ferez.

CÉCILE, *à part.*

Avec quelle aisance il s'établit chez les gens!

LAMBERT.

Si je puis vous obliger d'ailleurs, disposez de moi, je vous en prie, je vous en conjure : on sait dans le monde que je suis de ces gens sur lesquels on peut compter, et vous voyez en moi un homme tout au service de ses amis.

DURMONT.

Je n'en doute pas.

LAMBERT.

Ah çà! je vous gêne peut-être?

CÉCILE, *à part.*

Sûrement, il nous gêne.

DURMONT.

Mais.... non.

LAMBERT.

En ce cas-là je reste; mais chassez-moi, je vous en prie, dès que je serai de trop.

DURMONT, *à part.*

Maudite politesse! qui nous fait dire précisément le contraire de ce que nous pensons.

SCÈNE IV.

DURMONT, CÉCILE, LAMBERT, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un autre voisin est là qui veut absolument vous voir. Monsieur Malinval.

DURMONT, *à part.*

Encore ! mais c'est donc une gageure.

CÉCILE, *à part.*

Et celui qu'on attend est le seul qui n'arrive pas.

LAMBERT.

Malinval ! Vous connaissez Malinval ?

DURMONT.

Très-peu, comme vous.

LAMBERT.

Prenez garde à cet homme-là ; c'est un officieux qui, pour vous rendre service, vous mettra dans l'embarras. Il a la rage d'obliger, et il est d'une maladresse ! Du reste assez brave homme ; il fait du mal à tout le monde sans le vouloir.

SCÈNE V.

DURMONT, CÉCILE, LAMBERT, MALINVAL.

MALINVAL.

Eh ! bonjour, mon cher Durmont. Ah ! c'est vous, Lambert ; ici déja, voisin ? vous êtes alerte !

LAMBERT.

Demandez, nous disions bien du mal de vous.

MALINVAL.

Trop honnête, en vérité! Mademoiselle veut-elle bien agréer mes respectueux hommages? Il y a longtemps que le cher papa et moi nous nous connaissons. Que de folies nous avons faites ensemble, quand il était chez ce gros banquier de la rue Saint-Denis, et moi chez ce petit procureur de la rue des Marmouzets! Vous en souvenez-vous?

DURMONT.

Il s'est passé tant de choses depuis ce temps-là!

MALINVAL.

Moi, je m'en souviens comme si tout cela s'était passé hier. Toujours bonne mémoire! Oh! je n'ai pas changé. Plus actif et plus obligeant que jamais.

LAMBERT.

C'est ce que je disais quand vous êtes entré. (*Bas à Durmont.*) Vous ai-je trompé?

MALINVAL.

Je vous rends également justice, mon cher Lambert, et tout en venant chez Durmont, j'avais un pressentiment de vous y trouver, tant je vous connais bien. (*Bas à Durmont.*) Sa visite n'est pas ce qui pouvait vous arriver de plus heureux.

DURMONT.

Plaît-il?

MALINVAL.

C'est qu'il est également serviable à sa manière. (*Bas à Durmont.*) L'égoïste le plus déterminé.

DURMONT.

Bon!

MALINVAL.

Sa bourse, son crédit, tout est au service de ses amis. (*Bas à Durmont.*) Prenez-le au mot, vous ne trouverez plus personne.

LAMBERT.

Je suis confus de vos politesses, mon cher Malinval. (*Bas à Durmont.*) Je voudrais pouvoir en dire autant de lui.

MALINVAL.

Si jamais il vous arrive quelque malheur, il donnera l'éveil à tout le monde; vous l'entendrez s'écrier : Allons, voyons, il faut agir, il faut se montrer. (*Bas à Durmont.*) Et il ne bougera pas.

LAMBERT.

C'est dans le malheur qu'on connaît ses amis.

MALINVAL.

Vous avez bien raison!

DURMONT, *à part.*

Qu'est-ce que c'est donc que ces deux originaux-là?

MALINVAL.

Ah çà, mon cher Durmont, il faut nous voir, mais nous voir beaucoup. A la campagne on en use sans façon; c'est ma manière à moi; aussi je viens vous demander à dîner.

CÉCILE.

A dîner!

DURMONT.

A dîner! Et vous aussi peut-être?

LAMBERT.

Je ne venais pas dans cette intention; mais puisque vous le voulez absolument.....

DURMONT.

Comment! puisque je le veux!

LAMBERT.

Allons, ne vous fâchez pas. Je reste.

CÉCILE, *à part.*

Voyez donc comme c'est désagréable!

LAMBERT.

J'espère bien que nous aurons notre tour.

MALINVAL.

Je me ferai un vrai plaisir de vous recevoir.

CÉCILE, *à part.*

Oh! je n'irai certainement pas, moi.

MALINVAL.

A propos, je crois pouvoir vous annoncer un troisième convive.

DURMONT, *à part.*

Oh! c'est trop fort!

MALINVAL.

Le propriétaire de cette grande maison, en arrivant, à gauche, Montbrun. Vous le connaissez?

DURMONT.

Moi!

MALINVAL.

Il a fait plusieurs affaires avec votre intime ami Dupré.

CÉCILE.

Dupré! celui chez lequel demeure le jeune Armand?

MALINVAL.

Précisément. Vous connaissez Armand?

DURMONT.

Nous l'attendons à dîner.

MALINVAL.

Je serai enchanté de le voir. Un garçon charmant, ce Montbrun.

LAMBERT.

Qui nous a donné des soupers délicieux.

MALINVAL.

Plein d'esprit ; il est si riche ! Il ne pourra venir qu'après la bourse.

LAMBERT.

Mais il sera bientôt ici ; il a un cabriolet qui va comme le vent.

MALINVAL.

C'est moi qui l'ai engagé à venir vous voir.

DURMONT.

Bien obligé.

SCÈNE VI.

DURMONT, CÉCILE, LAMBERT, MALINVAL, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Encore un jeune homme qui veut entrer. Celui-ci dit que c'est vous qui l'avez invité; il se nomme Armand.

CÉCILE.

Ah ! c'est fort heureux.

DURMONT.

Il dit vrai : qu'il entre.

MALINVAL.

Oui, sans doute, qu'il entre. Mais le voici.

SCÈNE VII.

DURMONT, CÉCILE, LAMBERT, MALINVAL, LE DOMESTIQUE, ARMAND.

MALINVAL, *continuant.*

Eh! bonjour, mon cher Armand, soyez le bienvenu; nous vous attendions avec impatience.

DURMONT.

Fort bien! le voilà qui fait les honneurs de ma maison.

MALINVAL.

Mon cher Durmont, voulez-vous permettre que je vous présente ce jeune homme, digne à tous égards....

DURMONT.

Votre recommandation, sans doute, est très-précieuse, mon voisin; mais Armand n'en a pas besoin. Je vous sais bon gré, mon jeune ami, de répondre aussi bien à mon invitation.

ARMAND.

Combien elle m'est agréable! Mademoiselle veut-elle me permettre de la saluer?

CÉCILE.

Tous nos amis sont en bonne santé?

ARMAND.

Ils m'ont tous chargé de vous faire part de leurs regrets; ils craignent de vous avoir perdus pour longtemps.

DURMONT.

Oh! nous les reverrons.

MALINVAL.

Oui, sans doute, nous les reverrons; mais c'est que la campagne a tant d'agréments! ma foi, vive la campagne pour l'aisance, la liberté! A Paris, on est tourmenté, harcelé par mille importuns, mille fâcheux.

LAMBERT.

Oh! l'on en trouve partout; n'est-il pas vrai, Durmont?

MALINVAL.

Vous avez bien raison; mais enfin quels sont les plaisirs de Paris? Dans les promenades publiques, une foule, un vacarme, des filous, des petits chiens.

LAMBERT.

Ne me parlez pas des spectacles, des calembours pour de l'esprit, des madrigaux pour du sentiment, des fripons qui font les délicats, des adultères qui font de la morale, et des voleurs qui font de la sensibilité.

DURMONT.

Que voulez-vous, la comédie est la peinture du monde.

MALINVAL.

Des tombeaux, des spectres, des prisons, des hommes qui se battent, des chevaux qui dansent, les petites-maisons du Parnasse, qui nous ont été apportées avec les nouveaux romans.

DURMONT.

Marchandises anglaises qu'on aurait dû prohiber avec les autres.

LAMBERT.

Mœurs scandaleuses, égoïsme poussé à l'excès; chacun songe à soi, oublie l'univers; il s'est établi un nouveau commerce de faillites, qu'on appelle des malheurs; et de malheur en malheur, on achète des terres, des maisons, et l'on marie ses enfants.

DURMONT.

Les restaurateurs font fortune, les libraires sont ruinés. Mais puisque vous en agissez sans façon avec moi, mes chers voisins, vous me permettrez de me conduire de même : promenez-vous dans le jardin; nouveau propriétaire, je ne connais pas encore mes domaines.

LAMBERT.

Oh ! je les connais, moi; je m'y suis promené si souvent avec votre prédécesseur.

MALINVAL.

Ah! c'est bien vrai. (*Bas à Durmont.*) Ce sont ses importunités qui ont dégoûté cet ancien propriétaire.

DURMONT.

Vraiment!

LAMBERT.

Venez, je vais vous montrer des endroits délicieux!

DURMONT.

Permettez; ce n'est pas sans motif que j'ai invité Armand, il faut que je cause avec lui.....

LAMBERT.

Ah ! point d'affaires avant de nous mettre à table ; nous avons si peu de temps à passer ensemble : vous causerez tout à votre aise après dîner. Venez, venez, cela nous donnera de l'appétit. Ma belle demoiselle, voulez-vous bien accepter ma main ?

DURMONT.

Allons, puisqu'ils le veulent : à tantôt, Armand ; mais soyez persuadé d'avance que vous avez un ami dans le père de Cécile.

CÉCILE.

Vous l'entendez, Armand ?

(*Lambert sort avec Durmont et Cécile.*)

ARMAND.

Oui, sans doute, et je vais.....

SCÈNE VIII.

MALINVAL, ARMAND.

MALINVAL, *retenant Armand.*

Eh! non, restez; je ne suis pas fâché qu'ils nous aient laissés seuls : je suis bien aise aussi de causer avec vous.

ARMAND.

Avec moi?

MALINVAL.

Oui, avec vous; mais dites, avez-vous jamais vu un homme plus acharné après les gens que ce Lambert? Je ne conçois pas, moi, comment on ne s'aperçoit pas qu'on est de trop quelque part.

ARMAND.

A merveille! mais nous voilà seuls.

MALINVAL.

C'est tout ce que je désirais. Écoutez-moi, mon cher Armand : il y a peu de temps que je vous connais, mais véritablement, votre figure, votre maintien, votre conversation préviennent en votre faveur; vous paraissez avoir du sens, de l'esprit, des sentiments, et je veux absolument que vous me procuriez l'occasion de vous rendre service.

ARMAND.

Bien sensible à ces marques d'attachement que je voudrais mériter; mais dans ce moment je n'ai besoin de rien.

MALINVAL.

Pardonnez-moi, on a toujours besoin d'un ami comme moi, et sur-tout quand on est dans votre position; et vraiment je la connais : vous êtes jeune, sans état, sans fortune, par conséquent je puis vous être utile, n'est-il pas vrai?

ARMAND.

Mais peut-être, en effet.... (*A part.*) Si j'osais lui confier mes secrets sentiments!

MALINVAL.

Ah çà! parlez-moi franchement; je vous trouve inquiet, vous avez quelque chose qui vous occupe?

ARMAND.

Vous devinez cela?

MALINVAL.

Croyez-vous donc qu'on soit parvenu à mon âge impunément? Si bien donc que les chagrins qu'on a au vôtre viennent presque toujours de quelque penchant... Vous vous troublez... vous rougissez... m'y voilà!

ARMAND.

Ah! gardez-vous bien de révéler.... et sur-tout dans ces lieux....

MALINVAL.

Soyez tranquille, je suis discret. Mais pourquoi cette crainte? je vous examinais tout-à-l'heure pendant que notre fâcheux était là : me tromperais-je? c'est ici qu'est l'objet de votre passion! c'est la petite Durmont que vous aimez! maintenant je devine le reste : vous n'osez la demander au père?

ARMAND.

Il est si riche, et moi si pauvre!

MALINVAL.

Vous n'osez peut-être pas même vous déclarer à l'objet aimé?

ARMAND.

Je suis si timide, et j'ai si peu d'espoir!

MALINVAL.

Je conçois cela.

ARMAND.

Cependant je me trouve tellement encouragé par les bontés de Durmont, que je suis tenté de lui avouer....

MALINVAL.

Ah! gardez-vous-en bien.

ARMAND.

Et pourquoi donc cela?

MALINVAL.

Vous ne connaissez donc pas ces gens riches?

ARMAND.

C'est lui qui m'a invité à venir le voir.

MALINVAL.

Cela ne prouve rien.

ARMAND.

J'aurais pensé, d'après ses discours...

MALINVAL.

Oh! voilà bien les jeunes gens! ils s'imaginent que tout va leur réussir; fiez-vous-en à moi, mon jeune ami, et croyez qu'avant de risquer un aveu qui peut-être sera mal reçu, il faut qu'un ami sage, adroit, prudent, prépare les voies, parle pour vous au père, à la fille.

ARMAND.

Je sens cela.

MALINVAL.

Eh bien! je serai cet ami-là, moi.

ARMAND.

Vous!

MALINVAL.

Moi.

ARMAND.

Quoi! vraiment, vous auriez la complaisance de vous charger....

MALINVAL.

Pourquoi pas?

ARMAND.

Je n'aurais pas osé vous en prier....

MALINVAL.

C'est m'obliger que de me procurer l'occasion de rendre service.

ARMAND.

Je n'ai pas besoin de vous dire que, dans une affaire aussi délicate, il ne faudrait qu'une maladresse...

MALINVAL.

Qu'appelez-vous, une maladresse? pour qui me prenez-vous? Allez, allez, je connais le monde, j'ai de l'expérience, et je ne fais pas de maladresse.

ARMAND.

Pardon; mais enfin daignez me dire ce que vous allez faire.

MALINVAL.

Ce que je vais faire? ah!... je n'en sais rien, parce qu'il faut réfléchir avant de savoir ce qu'on fera; mais j'aurai bientôt combiné.... j'y suis. Ne perdez pas de temps, allez retrouver Durmont, tâchez de le débar-

rasser de cet importun Lambert; envoyez-le-moi ici, je l'attends.

ARMAND.

J'y vais. Quelle reconnaissance ne vous devrai-je pas, si vous parvenez....

MALINVAL.

C'est bon.

ARMAND.

Sur-tout n'oubliez pas de dire à Durmont que l'intérêt n'entre pour rien dans ma recherche, que c'est l'amour le plus pur....

MALINVAL.

Nous savons tout cela.

ARMAND.

Dites bien à l'aimable Cécile que la timidité seule, la crainte de lui déplaire....

MALINVAL.

C'est entendu.

ARMAND.

Enfin n'oubliez pas que mes intérêts les plus chers, que mon sort, que ma vie sont entre vos mains.

(*Il sort.*)

SCÈNE IX.

MALINVAL SEUL.

Or çà! comment nous y prendre pour décider ce Durmont? C'est un homme riche qui doit toute sa fortune à ses spéculations; ce n'est pas le cœur qu'il faut attaquer avec un homme comme celui-là; non que je ne le croie très-honnête, mais de ces honnêtes gens

du monde, qui ne voient que l'argent : sans argent, point de salut avec eux. Cela me suffit, je sais ce que j'ai à dire.

SCÈNE X.

MALINVAL, DURMONT.

DURMONT, *se croyant seul.*

Ah! Dieu merci! j'en suis donc délivré, je respire. (*Apercevant Malinval.*) Voici l'autre à présent.

MALINVAL.

Eh bien! ce malheureux Lambert a donc consenti à vous laisser aller?

DURMONT.

Armand est venu généreusement prendre ma place.

MALINVAL.

Bien! fort bien! il a parfaitement joué son rôle, le jeune homme.

DURMONT.

Comment?

MALINVAL.

C'est moi qui l'ai chargé d'aller vous délivrer, parce qu'il faut que je vous parle.

DURMONT.

Que vous me parliez? c'est que dans ce moment-ci....

MALINVAL, *le retenant.*

Il faut que je vous parle d'une affaire très-importante qui vous regarde, qui regarde mademoiselle votre fille, et qui regarde aussi ce jeune Armand.

DURMONT.

Ce jeune Armand! Vous le connaissez donc?

MALINVAL.

Très-particulièrement.

DURMONT, *à part.*

Ah! ah! peut-être pourrait-il me donner les renseignements....

MALINVAL.

C'est un jeune homme très-intelligent, dont je fais le plus grand cas.

DURMONT.

Moi de même.

MALINVAL.

Oh çà! il faut venir au fait tout d'un coup; moi, je ne sais pas aller par deux chemins. Il aime mademoiselle votre fille.

DURMONT.

Je le sais.

MALINVAL.

Ah! vous vous en êtes aperçu comme moi. Or, vous ne voulez donner votre fille qu'à un homme riche?

DURMONT.

Qui vous a dit cela?

MALINVAL.

Est-ce que nous ne connaissons pas le train du monde? Est-ce que nous ne savons pas qu'en fait de mariage les parents songent toujours à la fortune, et en cela ils n'ont pas tort; parce que, comme on dit, sans argent, mauvais ménage; mauvais ménage rend les époux malheureux; les époux malheureux élèvent mal leurs enfants; les enfants mal élevés font damner les pères et mères; de là tous les malheurs qui s'ensuivent, et qu'on peut voir dans les romans comme dans les philosophes.

DURMONT.

C'est fort bien raisonné. Après?

MALINVAL.

Il n'est pas riche, ce jeune Armand.

DURMONT.

Non, vraiment.

MALINVAL.

Mais il a tout ce qu'il faut pour le devenir.

DURMONT.

Mais je le crois comme vous. Des mœurs, du sens, de l'esprit.

MALINVAL.

Bah! des mœurs, de l'esprit! c'est fort beau! mais pour faire son chemin, cela ne suffit pas.

DURMONT.

Comment?

MALINVAL.

Ah! mon ami, si tout le monde avait nos principes, cela serait charmant! mais les vices!... la corruption!... l'immoralité!... Que vous dirai-je? il faut bien suivre l'exemple général, et c'est ce qui fait que vous et moi, et tous les honnêtes gens qui nous ressemblent, nous avons pris notre parti, et que nous sentons qu'un excès de scrupule serait fort déplacé dans un moment où si peu de gens s'en piquent.

DURMONT.

Que dites-vous?

MALINVAL.

Vous comprenez bien que tout cela est sujet à quelques modifications; mais enfin qu'est-ce qu'il faut pour faire fortune aujourd'hui? Acheter à bas prix pour vendre fort cher, placer au plus haut intérêt; en un mot, faire des affaires, n'est-il pas vrai?

DURMONT.

Mais, en effet, c'est la route la plus commune.

MALINVAL.

Or, pour faire des affaires, qu'est-ce qu'il faut? De l'activité, de l'intelligence et de la délicatesse... suivant le cours du jour.

DURMONT.

Mais où voulez-vous en venir?

MALINVAL.

A vous persuader que ce jeune Armand est abondamment pourvu de toutes ces qualités.

DURMONT.

Armand!

MALINVAL.

Du reste, jeune homme parfaitement honnête. Bon ton, de l'esprit, bienfaisant, exact dans les affaires, faisant payer ses débiteurs.

DURMONT.

Allons donc! je ne croirai jamais..... Un jeune homme employé dans une maison de commerce se mêlerait!..... Cependant que signifie ce changement de nom?

MALINVAL.

Un changement de nom! Ah! il a deux noms? Précisément, je suis au fait.

DURMONT.

Plaît-il?

MALINVAL.

Ne me trahissez pas! Sous cet autre nom, que je ne connais pas, mais qu'il vous dira, il a un intérêt..... dans une maison de jeu.

DURMONT.

Une maison de jeu?

MALINVAL.

Très-bien composée. Cela rapporte beaucoup.

DURMONT.

Mais vous moquez-vous de moi ?

MALINVAL.

Permettez donc, mon cher voisin, il me semble que, lorsque je dis une chose.... Je suis l'ami d'Armand, il est vrai; mais quelque intérêt que je lui porte, je ne voudrais pas..... Et tenez, ne m'en croyez pas; ce Montbrun qui va venir vous demander à dîner, et que nous attendons, le connaît très-particulièrement; ils ont fait je ne sais combien d'affaires ensemble : interrogez-le.

DURMONT.

Oui certainement je l'interrogerai ; mon dessein était déja de prendre des renseignements sur ce jeune homme : mais si ce que vous me dites est vrai, vous m'aurez rendu un grand service. Ignorant ses principes et sa conduite, j'étais sur le point.....

MALINVAL.

De le congédier ! je m'applaudis d'avoir parlé à temps, pour empêcher une rupture qui eût été fatale à tous deux. Ah çà ! tout est conclu, si les informations.....

DURMONT.

Pas tout-à-fait encore. Pardon, il faut que je vous quitte.

MALINVAL.

Oh ! liberté, liberté tout entière. Je ne suis pas comme ce Lambert, qui ne sait pas quitter les gens; moi, je ne les cherche que pour leur rendre service à eux et aux autres; et quand notre affaire est finie, adieu, je les rends à eux-mêmes.

DURMONT, *à part.*

Se pourrait-il que je me fusse trompé à ce point sur ce jeune homme? Je ne suis pas fâché que Montbrun vienne dîner avec nous. Oh! il n'a pas encore épousé ma fille! (*A Malinval.*) Sans adieu, mon cher voisin.

SCÈNE XI.

MALINVAL, SEUL.

Le père est à nous. Nous avons un peu le talent des négociations. Il s'agit maintenant de gagner l'esprit de la jeune personne. C'est élevé à Paris, dans le grand monde, je vois ce que c'est : son caractère doit être le fruit de son éducation; elle doit être coquette, vaine : il faut commencer par piquer sa jalousie. Elle sera flattée de la conquête du jeune homme, et elle ne demandera pas mieux que d'en faire son mari, si elle espère trouver en lui les qualités que nos chères Parisiennes désirent à leurs époux. Tâchons de la trouver seule; mais justement la voici.

SCÈNE XII.

MALINVAL, CÉCILE.

CÉCILE, *à part.*

Regardez donc un peu ce voisin Lambert! il ne quitte mon père que pour s'emparer d'Armand, et me voilà toute seule encore!

MALINVAL.

Mademoiselle, me voilà prêt à vous tenir compagnie.

CÉCILE.

Ah! pardon, je craindrais de vous déranger.

MALINVAL.

Me déranger! jamais. Je suis enchanté de vous voir. Il faut que je vous parle.

CÉCILE.

A moi! Et qu'avons-nous à démêler ensemble, s'il vous plaît?

MALINVAL.

Rien, malheureusement. Autrefois, près d'une jeune personne, charmante comme vous, je me serais bien gardé de parler pour un autre.

CÉCILE.

Venons au fait.

MALINVAL.

Vous parliez tout à l'heure, à part vous, du jeune Armand; c'est de lui que je veux vous entretenir.

CÉCILE.

De lui! comment?

MALINVAL.

Il vous adore.

CÉCILE.

Il m'adore!

MALINVAL.

N'est-ce pas là le terme dont ils se servent pour dire qu'ils sont amoureux? Enfin il brûle de vous épouser; et comme il est fort timide, il m'a chargé de parler à votre père. Je l'ai fait.

CÉCILE.

Il n'avait pas besoin, je crois, de votre entremise.

MALINVAL.

Pardonnez-moi; il connaît ma finesse, mon talent;

il s'est donc adressé à moi, et il a bien fait, car j'ai décidé votre père en sa faveur.

CÉCILE.

Cela n'était pas bien difficile.

MALINVAL.

Pardonnez-moi, très-difficile, parce que la richesse de votre père..... Mais enfin j'ai peint le jeune homme sous des couleurs si avantageuses, si intéressantes....

CÉCILE.

Vous le connaissez donc?

MALINVAL.

Beaucoup, et je l'aime de tout mon cœur. Il ne me reste plus qu'à servir mon jeune ami auprès de vous. Je vous dirai d'abord que c'est un jeune homme à qui les sacrifices ne coûteront rien pour s'attacher à vous.

CÉCILE.

Comment! les sacrifices? Que voulez-vous dire?

MALINVAL.

Qu'à son âge il est impossible qu'on n'ait pas quelque intrigue; et je sais de bonne part qu'il a été en grand commerce de galanterie avec une très-aimable dame.

CÉCILE.

Que dites-vous? Quoi! Armand, ce jeune homme si délicat, que je me flattais d'avoir rendu sensible; il se pourrait....

MALINVAL, *à part.*

Bon! la voilà jalouse; elle l'aimera.

CÉCILE.

Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous dites?

MALINVAL.

Vous entendez fort bien qu'on n'avance pas des faits de cette importance sans les preuves les plus positives;

mais soyez tranquille, il sait comme un galant homme doit se conduire; la belle vous est déja sacrifiée.

CÉCILE.

Et vous dites que cet homme-là m'aime?

MALINVAL.

Oui, sans doute, il vous aime; raisonnablement, non pas comme dans les tragédies, mais comme on aime pour épouser. Quand on vous a vue, quand on vous connaît, comment cesser de vous aimer? c'est ce qui paraîtra toujours inconcevable; mais vous savez qu'un caprice, une fantaisie..... Et puis, un jeune homme..... Enfin on ne peut répondre de rien dans ce bas monde; mais au moins à l'égard des procédés, c'est un homme vraiment rare. C'est que vous êtes loin d'avoir en lui un de ces tyrans jaloux, toujours enfermant leurs femmes sous les verroux; un de ces maris avares, qui ne laissent pas à une femme de quoi satisfaire ce goût si innocent de la parure et de la bienséance.

CÉCILE.

Eh mais! je suis bien loin de jamais prétendre...

MALINVAL.

Attendez, attendez, vous n'y êtes pas. Vous recevrez la belle compagnie; vous irez partout, dans les fêtes, les bals, les concerts; la plus grande liberté dans votre toilette: vous vous habillerez à la turque, à la grecque, à la romaine; votre mari sera homme à payer vos dettes, pourvu qu'elles ne s'élèvent pas trop haut; il aurait tort d'ailleurs de faire le difficile: la dot que vous lui apporterez, et les affaires qu'il fera..... car je suis bien aise de vous dire qu'avec lui, si vous voulez augmenter votre fortune, il ne tiendra qu'à vous; il vous mettra au courant. Vous saurez à propos assiéger les bu-

reaux, solliciter les gens en place : cela fait bien ; on en retire toujours des bijoux, des diamants, des cadeaux ; ce que les gens du métier appellent des épingles pour madame.

CÉCILE.

Je vous écoute, et je ne suis pas encore revenue de mon étonnement ! Quelle idée a-t-il donc de moi ? et quelle idée en avez-vous vous-même qui venez m'étaler ainsi complaisamment....

MALINVAL.

L'idée d'une femme charmante qui cherche à jouir des douceurs de la vie ; mais honnête, attachée à ses devoirs.

CÉCILE.

Que ce portrait d'Armand est loin de celui que je m'en étais fait d'avance !

MALINVAL.

Je suis charmé de pouvoir vous le peindre au naturel.

CÉCILE, *à part.*

Je ne sais où j'en suis ; ce Malinval met une telle assurance dans ses discours ! Je tremble qu'il ne m'ait peint ce malheureux Armand sous de trop véritables couleurs. (*Elle s'assied toute pensive.*)

MALINVAL, *à part.*

La voilà qui rêve profondément ; mes discours ont fait leur effet ; tout va bien. Allons chercher notre jeune ami : mais c'est lui que son bon destin m'envoie.

SCÈNE XIII.

MALINVAL, CÉCILE, ARMAND.

ARMAND.

Eh bien! qu'avez-vous fait?

MALINVAL.

Des merveilles! j'ai parlé au père, je lui ai vanté vos talents, vos lumières; il est transporté. J'ai parlé à la fille; je lui ai vanté votre douceur, votre complaisance : elle est aux anges! La voilà, c'est à vous à parler à présent.

ARMAND.

Ah! cher Malinval, quelle reconnaissance ne vous dois-je pas?

MALINVAL.

Ne parlez donc pas de cela; je serai trop heureux moi-même si vous l'êtes : je vous laisse seul avec l'objet aimé; à présent que tout est arrangé, je vais songer aux couplets que je veux faire pour votre noce. Vous verrez, vous verrez comme vous allez être reçu!

(*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

ARMAND, CÉCILE.

ARMAND.

Serait-il vrai, mademoiselle? L'heureux Armand pourrait-il enfin se déclarer à vous; et surmontant sa timidité....

CÉCILE.

C'est lui, retirons-nous.

ARMAND.

Eh quoi! vous voudriez me fuir?

CÉCILE.

Savez-vous ce que Malinval vient de me dire?

ARMAND.

Ce qu'il vous a dit est la pure expression de mes sentiments; c'est le fond de mon ame qu'il vous a découvert.

CÉCILE.

J'en doutais encore; lui-même il me confirme..... Allez, Armand, je vous estimais; oui, je ne crains pas de le dire maintenant, j'avais pour vous un penchant secret....

ARMAND.

Ah! de grace, répétez encore ces mots charmants.

CÉCILE.

Mais après ce que je viens d'apprendre, et les principes dans lesquels vous vivez....

ARMAND.

Oh ciel! que dites-vous?

SCÈNE XV.

ARMAND, CÉCILE, DURMONT.

DURMONT.

Ma fille avec Armand! approchons.

CÉCILE.

Mon père!

ARMAND.

Votre père? eh bien! c'est en sa présence que j'exige l'explication des mots dont vous venez de m'accabler. Monsieur, vous avez daigné me témoigner quelque amitié; les discours de Malinval ont dû fortifier la bonne opinion que vous avez bien voulu concevoir de moi.

DURMONT.

Ainsi, vous avouez donc Malinval dans tout ce qu'il m'a dit sur votre compte?

ARMAND.

Assurément.

DURMONT.

C'en est assez.

ARMAND.

Point du tout. Permettez que j'ose exiger de votre part....

DURMONT.

Jeune homme, il ne m'appartient de blâmer la conduite de personne. Mais l'homme qui a une façon de penser comme celle dont vous vous glorifiez ne sera jamais mon gendre.

ARMAND.

L'ai-je bien entendu!

CÉCILE.

Mais, mon père!...

DURMONT.

Venez, suivez-moi, ma fille. (*Il sort avec Cécile.*)

SCÈNE XVI.

ARMAND seul.

Si c'est là ce que Malinval appelle une réception encourageante! Serait-ce donc ce Malinval qu'il faudrait accuser de mon malheur?

SCÈNE XVII.

ARMAND, LAMBERT.

LAMBERT, *qui a entendu la dernière phrase d'Armand.*

N'en doutez pas, c'est lui-même.

ARMAND.

Ah! c'est vous, Lambert?

LAMBERT.

Moi-même : qu'avez-vous donc? vous voilà tout troublé. Vous m'inquiétez.

ARMAND.

Vous voyez le plus malheureux des hommes!

LAMBERT.

Ne vous désespérez donc pas comme cela. Un peu de philosophie. N'avez-vous pas des amis?

ARMAND.

Des amis! où sont-ils?

LAMBERT.

Ah! vous avez bien raison. L'égoïsme!... Mais ne me confondez pas, de grace, avec ces hommes personnels.

ARMAND.

Nous nous connaissons bien peu.

LAMBERT.

N'importe! si je puis vous obliger, vous n'avez qu'un mot à dire. Faut-il voler à Paris? faut-il de l'argent, du crédit, ma personne? Voilà comme je suis pour les gens que j'aime, moi.

ARMAND.

Eh bien! je vous prends au mot.

LAMBERT.

Ah! parbleu! c'est me faire plaisir. Voyons, de quoi s'agit-il?

ARMAND.

Vous saurez, car il ne m'est plus permis de le cacher, que j'aime la fille de monsieur Durmont.

LAMBERT.

Je m'en étais douté. Après?

ARMAND.

Il paraît qu'on a répandu sur moi des propos calomnieux qui ont détruit la bonne opinion que la jeune personne avait conçue de moi.

LAMBERT.

Malinval! je vois cela.

ARMAND.

Si vous daigniez la voir et lui parler en ma faveur?

LAMBERT.

N'est-ce que cela? j'y cours.

ARMAND.

Quelle reconnaissance!

LAMBERT.

Permettez cependant : parler à une jeune personne en faveur d'un jeune homme, et pour affaires d'amour!

Ne serais-je pas un peu gauche? et puis cela convient-il à mon âge? Demandez-moi tout autre chose.

ARMAND.

Au moins voyez Durmont.

LAMBERT.

Ah! vous êtes donc aussi brouillé avec le père?

ARMAND.

Vraiment oui.

LAMBERT.

Ah diable! c'est fâcheux! C'est que je suis fort bien avec lui, moi; et si en lui parlant pour vous j'allais me mettre mal dans son esprit!

ARMAND.

Je vois que vous ne vous compromettrez pas pour servir vos amis.

LAMBERT.

Oh! ne vous fâchez pas. Mais ce Malinval, lui qui vous connaît si particulièrement, que fait-il à présent? est-ce qu'il ne devrait pas vous servir?

ARMAND.

Eh! c'est lui qui m'a plongé dans l'embarras où je suis.

LAMBERT.

C'est pour cela même qu'il devrait chercher à vous en tirer. Le voici, laissez-moi faire; je vais le tancer d'importance.

ARMAND.

Oui, cela m'avancera beaucoup!

SCÈNE XVIII.

ARMAND, LAMBERT, MALINVAL.

MALINVAL.

Eh bien! Vous ai-je trompé? Tout ne va-t-il pas à merveille?

LAMBERT.

A merveille, en effet! Ah! quel homme!

MALINVAL.

Et pour mettre le comble à votre félicité, j'ai fait mes couplets.

LAMBERT.

Oui, c'est bien de chansons qu'il s'agit maintenant!

MALINVAL.

Comment donc? qu'y a-t-il?

ARMAND.

Ce qu'il y a?

LAMBERT.

Concevez-vous encore sa tranquillité? Il y a, que ce jeune homme se serait fort bien passé de votre belle médiation.

MALINVAL.

Non, je n'ai pas bien arrangé les choses!

ARMAND.

Oh! oui, si bien....

LAMBERT.

Que le père et la fille sont dans une colère épouvantable contre lui, et viennent de le maltraiter....

MALINVAL.

Pas possible!

LAMBERT.

Allons, il ne le croira pas.

ARMAND.

Qui vous avait prié de vous mêler de mes affaires? Elles étaient en si bon train!

LAMBERT.

Et voilà qu'il vient tout gâter par son mauvais génie.

MALINVAL.

Oui! vous le prenez sur ce ton-là! savez-vous bien que je ne me mêlerai plus de tout ce qui vous regarde?

ARMAND, *très-vivement.*

Votre parole d'honneur?

LAMBERT.

Il ne s'agit pas de cela; il faut remédier au mal que l'on a causé; je fais ce que je peux, moi, vous le voyez; mais ce que je peux n'est rien.

ARMAND, *à Malinval.*

Écoutez : songez qu'il est de votre devoir de détruire les calomnies que vous avez répandues sur mon compte, et de me rendre l'estime des honnêtes gens dans l'esprit desquels vous m'avez nui.

MALINVAL.

Moi! je ne dirai plus un mot pour vous.

ARMAND.

Pourquoi donc cela?

MALINVAL.

Je gâterais tout.

ARMAND.

Comment?

MALINVAL.

Ne me l'avez-vous pas dit tout à l'heure?

LAMBERT.

Voilà du nouveau à présent.

MALINVAL.

Que ne vous en mêlez-vous, vous qui parlez?

(*Ici on entend Montbrun parlant du dehors.*)

MONTBRUN.

Mettez le cheval à l'écurie, le cabriolet sous la remise; je passe la journée ici.

LAMBERT.

Ah! voilà Montbrun qui arrive enfin. Il va vous aider à sortir d'embarras.

MALINVAL.

Oui! un égoïste d'un autre genre.

LAMBERT.

Il vous connaît, il est lié avec Dupré, il peut rendre témoignage....

ARMAND.

Ah! laissons là ces amis froids ou maladroits; courons chercher Durmont et sa fille : ils ne pourront refuser de m'entendre. Ah! je vois bien que dans ce monde, que dans ce siècle, ce n'est que sur soi qu'on peut compter. (*Il sort.*)

MALINVAL.

Suivons-le. Tuez-vous donc pour les gens, en voilà la récompense; je suis curieux de voir comment il va s'y prendre. (*Il sort.*)

LAMBERT, *à Armand et à Malinval.*

Attendez-moi, attendez-moi; je dis un mot à Montbrun, et je vous rejoins; je ne vous quitte pas.

SCÈNE XIX.

LAMBERT, MONTBRUN.

MONTBRUN.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est donc ? Comment, personne ici ! mais c'est incroyable. Ah ! Lambert, de grace, enseignez-moi où je pourrai trouver le maître de la maison ?

LAMBERT.

C'est vous, Montbrun ? vous arrivez bien tard !

MONTBRUN.

Est-ce qu'on dîne avant cinq heures ?

LAMBERT.

Ah ! mon ami ! vous venez bien à propos. Vous nous voyez dans un grand embarras, dans une affaire....

MONTBRUN.

Qu'est-ce que c'est donc ?

LAMBERT.

Vous pourrez rendre service à ce pauvre Armand ; vous le connaissez ?

MONTBRUN.

Comment ! si je le connais ? beaucoup. Un joli petit sujet.

LAMBERT.

Il aime la fille de Durmont : tout allait le mieux du monde ; Malinval a voulu s'en mêler, il a tout gâté comme à son ordinaire ; il s'agit de tout réparer. Suivez-moi, suivez-le : voilà le cas d'agir, de parler ; enfin, vous êtes témoin de la peine que je me donne, j'en

suis tout en nage; mais je compte sur vous pour me seconder. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

MONTBRUN seul.

Oui certainement, vous pouvez y compter; je serai charmé de lui être utile; je l'aime de tout mon cœur; c'est une très-bonne affaire pour lui, qui lui convient... Eh mais! attendez-donc,... qui ne me conviendrait pas mal à moi qui parle; j'y avais déja pensé : c'est un excellent parti. La fortune de Durmont est solide; la mienne ne l'est pas beaucoup; et j'irais parler pour un autre, quand je puis si bien parler pour moi! Fi donc! ce serait une sottise.

SCÈNE XXI.

MONTBRUN, DURMONT, CÉCILE.

DURMONT, *en entrant, à sa fille.*

Oui, te dis-je; Montbrun nous donnera des éclaircissements.... Ah! le voilà.

CÉCILE.

Je tremble qu'il ne confirme....

MONTBRUN.

Enchanté du plaisir de vous voir! mais comme elle est embellie, votre chère demoiselle! C'est un astre, d'honneur, qui va éclipser les plus jolies femmes des environs!

CÉCILE.

Monsieur.... (*Bas à son père.*) Interrogez-le donc sur Armand, mon père?

DURMONT.

Pardon, si je vais tout d'un coup au fait. Vous connaissez Armand?

MONTBRUN.

Beaucoup.

DURMONT.

On m'a fait des propositions pour lui.

MONTBRUN.

De mariage avec mademoiselle?

DURMONT.

Qui vous a dit...

MONTBRUN.

Suffit que je sais tout.

DURMONT.

Eh bien! qu'en pensez-vous?

MONTBRUN.

Faut-il vous parler franchement? vous ne me trahirez pas : ce jeune homme ne vous convient pas.

DURMONT.

Comment donc cela?

MONTBRUN.

C'est une espèce de philosophe sauvage qui se pique d'une rigidité de principes, d'une délicatesse de je ne sais quel siècle, qui l'empêchera de faire son chemin ; un petit génie, à qui j'ai voulu procurer des places excellentes ; mais qui ne sait pas en tirer autre chose que ses appointements; cela n'a pas du tout l'esprit des affaires; il n'a rien, et n'aura jamais rien.

DURMONT.

En vérité! Vous m'enchantez en me parlant de la sorte.

MONTBRUN.

Ce serait une folie que de lui donner votre fille.

CÉCILE.

Croyez-vous donc qu'une femme soit malheureuse avec lui?

MONTBRUN.

Très-malheureuse : pour se bien conduire avec une femme, il faut connaître le monde, avoir de l'expérience; c'est tout neuf, ce petit jeune homme : il sera fort amoureux, fort exigeant, et puis il vous cloîtrera dans votre ménage; vous n'aurez pas plutôt un ou deux enfants, adieu tous les plaisirs; il vous faudra veiller vous-même à leur éducation : cela ne se fait plus, vous le savez; la perspective n'est pas fort agréable.

CÉCILE.

Ah! je respire.

DURMONT.

Mais qu'est-ce donc que ce Malinval est venu me conter?

MONTBRUN.

Est-ce que vous l'écoutez? à peine connaît-il ce jeune homme; je le connais mieux que personne, moi, et je sais son véritable nom.

DURMONT.

Et mais! pourquoi ce changement de nom?

MONTBRUN.

Pourquoi? c'est qu'il craint de rougir au seul nom de son père : c'est le fils d'un certain Valbert.

CÉCILE.

Valbert!

DURMONT.

Valbert! dites-vous? un négociant de Nantes, qui passa au Cap il y a à peu près vingt ans?

MONTBRUN.

Précisément.

CÉCILE.

Se pourrait-il? Celui dont vous m'avez parlé si souvent, mon père?

DURMONT.

Eh! pourquoi donc rougir de porter le nom de Valbert?

MONTBRUN.

On n'est pas bien aise d'être connu pour le fils d'un homme qui s'est ruiné par une bienfaisance mal entendue, et qui, en arrangeant les affaires des autres, a considérablement dérangé les siennes.

DURMONT.

Dites plutôt qu'il craint de faire rougir plus d'un ingrat, autrefois obligé par le père, et laissant aujourd'hui le fils dans l'indigence et dans l'oubli.

MONTBRUN.

Cela se peut; mais le fait est que ce Valbert n'a pas laissé une brillante fortune.

SCÈNE XXII.

DURMONT, CÉCILE, MONTBRUN, MALINVAL, ARMAND, LAMBERT.

LAMBERT.

Tenez, tenez, le voilà Durmont; voilà sa fille.

MALINVAL.

Il va tout gâter.

ARMAND.

Mademoiselle, monsieur Durmont, après les marques d'amitié que ce matin encore vous m'avez données, il m'est impossible de supporter votre froideur; si ma présence vous déplaît, je saurai vous en délivrer.

DURMONT.

Non, mon ami, vous resterez; pardonnez-moi d'avoir pu croire un instant aux discours de Malinval; mais ne nous plaignons pas : si l'un vous a nui en voulant vous servir, l'autre, en voulant vous nuire, vous a bien mieux servi.

ARMAND.

Mais au moins qu'il me soit permis de vous expliquer comment ce changement de nom, dont je sais que vous êtes instruit, n'a rien que d'honorable.

DURMONT.

Je le sais, je sais tout : vous vous nommez Valbert, et vous êtes le fils de mon bienfaiteur, de celui qui, au moment de s'embarquer à Nantes, me força d'accepter pour moi, pour ma mère, les premiers mille écus que j'aie possédés et qui ont été la source de ma fortune; je voulais le remercier : Ne croyez pas, me dit-il, que je vous donne cette somme, je vous la prête; lorsque vous serez assez riche pour vous en passer, vous la rendrez, non pas à moi, mais au premier honnête homme que vous trouverez dans une position semblable à la vôtre *.

* On attribue ce trait à Franklin. Voilà ce qu'il dit, m'a-t-on assuré, à un homme honnête et malheureux qu'il obligeait de sa bourse suivant ses moyens. J'ai grossi la somme prêtée ou plutôt donnée, en vertu du privilége que les auteurs comiques s'arrogent de distribuer dans leurs comédies l'or et l'argent à pleines mains.

MALINVAL.

Un beau trait!

LAMBERT.

Un homme rare!

MONTBRUN.

Il paraît que je contribue à une reconnaissance pathétique....

DURMONT.

C'est vous, jeune homme, que je reconnais pour mon créancier. Recevez donc la main de ma fille et trente mille francs outre sa dot; ces trente mille francs, vous les porterez sur le contrat de mariage.

ARMAND.

Mais c'est beaucoup plus....

DURMONT.

Et les intérêts de vingt ans! A les prendre au cours d'aujourd'hui, je me trouve encore votre débiteur: ma fille.... je vous la donne: mais l'argent! je ne fais que vous le prêter aux mêmes conditions que celles qui m'avaient été imposées par votre père.

MALINVAL.

Toujours aimable, toujours gai, le cher Durmont.

ARMAND.

Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas? Mademoiselle, c'est à vous maintenant à confirmer....

CÉCILE.

Sur-tout, Armand, cherchons bien vite à nous acquitter de la dette de votre père.

ARMAND.

Et que, d'âge en âge, cette somme remplisse scrupuleusement l'intention du fondateur.

DURMONT.

Bien, mes enfants!

MONTBRUN.

Parfaitement bien!

LAMBERT.

Ah! Dieu merci, nous en sommes venus à notre honheur; voilà une affaire qui nous a donné bien de la peine.

ARMAND.

Oui, et je vous ai à tous trois beaucoup d'obligation.

MONTBRUN.

Oh! point du tout.

MALINVAL.

Sans rancune, mon cher, et croyez qu'en toutes les occasions vous me trouverez comme vous m'avez trouvé aujourd'hui; que je vous servirai avec le même zèle, la même intelligence.

LAMBERT.

Moi de même.

DURMONT.

Armand et moi nous vous en dispensons.

MALINVAL.

Ah! j'entends bien; parce qu'il y en a beaucoup qui font les empressés.... Convenez cependant qu'il est bien agréable d'avoir des voisins comme nous. Mais parbleu, puisque nous en sommes sur ce chapitre, en attendant qu'on serve, faites-moi l'amitié de me dire votre avis sur une petite chanson que j'ai faite sur les Voisins.

DURMONT.

Ah! voyons, voyons.

MALINVAL.

La voilà :

VAUDEVILLE.

MALINVAL.

Entre voisins c'est la coutume,
Tous les soirs on se réunit.
On politique, on boit, on fume,
On joue, on chante ou l'on médit.
Le voisin lorgne la voisine;
A mille petits jeux malins
On rit, on triche, on se lutine,
Ah! qu'on s'amuse entre voisins!

LAMBERT.

Jean craint que, pendant son voyage,
Sa femme ne meure d'ennui;
Comme si jamais du veuvage
Les femmes mouraient aujourd'hui.
Un jour, deux jours on se chagrine;
Il n'est point d'éternel chagrin:
Le troisième jour la voisine
Se console avec le voisin.

MONTBRUN.

Ma voisine toujours sommeille,
Près d'elle veille le voisin:
Pour qu'il dorme et qu'elle s'éveille,
Je fais chez eux porter mon vin:
J'en verse un verre à la voisine,
Mais j'en verse douze au voisin:
Mon vin réveille la voisine,
Mon vin fait dormir le voisin*.

* Ce couplet est fort joli; mais il n'est pas de moi. J'étais à la tête d'un théâtre qui ne pouvait se soutenir que par des nouveautés. Je trouvai plus expéditif de changer quelques mots à un couplet de Dufresny que d'en chercher un nouveau. Je me le reprochai, je m'en accuse, et c'est pour me punir que j'imprime le couplet, en l'accompagnant de cette note.

ARMAND, *au public.*

Officieux, gens malhabiles,
Vains, empressés et sots amis,
Importuns qui font les utiles,
C'est ce qu'on voit en tout pays.
Aimez-vous cette œuvre badine;
Pour la revoir, qu'après-demain
Chacun amène sa voisine,
Chaque voisine son voisin.

FIN DES VOISINS.

LE COLLATÉRAL,

OU

LA DILIGENCE A JOIGNY,

COMÉDIE EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représentée pour la première fois le 6 novembre 1799.

Est-ce ma faute à moi si mon père n'a pas épousé ma mère ?
Acte III, scène VIII.

PRÉFACE.

Je fus bien content et bien étonné du succès de cette comédie. Je ne croyais pas avoir si bien fait. Ce n'était d'abord qu'un petit opéra-comique en un acte. Il fut présenté et refusé avec justice aux deux théâtres d'Opéra-comique qui existaient alors. Pressé par le besoin de soutenir un théâtre, je crus que de ce mauvais opéra-comique je pourrais faire une comédie en trois actes assez agréable. Je l'avais déja terminée, je l'avais lue à mes amis, qui la regardaient comme un joli pendant au *Voyage interrompu*, lorsqu'un comédien, homme d'esprit, me dit assez naïvement que, pour sauver notre théâtre, menacé de mort presque à sa naissance (tant il avait une faible constitution!), il fallait offrir au public une grande pièce en cinq actes, et non une bagatelle en trois actes. Je sentis toute la force de son raisonnement, et je mis mon *Collatéral* en cinq actes. La pièce réussit complètement. Son succès se soutient encore. C'est peut-être même celle de mes comédies qui amuse le plus à la représentation.

C'est encore un proverbe de Carmontelle qui me donna l'idée de cette comédie. Mais ici l'imitation est bien moins sensible que dans les *Voisins*, et, si je ne prenais le soin d'en prévenir mes lecteurs dans cette préface, ils pourraient lire le *Sot Héritier* de Carmontelle

et mon *Collatéral* sans se douter que le proverbe est la source de la comédie. C'est encore l'intrigue de *Pourceaugnac;* les personnages de Derville et de Pavaret rappellent encore les *Etourdis*, et le travestissement de madame Saint-Hilaire rappelle un peu le dénoûment du *Faux Savant*, jolie comédie de Duvaure. Mais les moyens de l'intrigue me paraissent assez neufs. Si mon petit avocat se trouve auprès de son ami dans la même situation que Folleville des *Étourdis* auprès de son ami Daiglemont, il a une physionomie tout-à-fait différente, et ma comédienne qui se travestit en riche héritière me paraît plus originale que la soubrette du *Faux Savant*, qui se fait passer pour une femme de qualité.

Je n'avais d'autre intention que celle de faire rire. Ainsi ne cherchez dans cette pièce ni but moral, ni peinture de mœurs. A défaut des mœurs du temps, je pris pour base de l'intrigue une loi du temps en faveur des enfants naturels. Cette loi a été abrogée. Je prie le lecteur de se prêter à la circonstance, et de s'imaginer que la loi existe encore.

Le personnage de Lasaussaye est celui dont je suis le moins content. Il dit, et on dit de lui qu'il n'est pas un sot, et il croit bien facilement à tout ce qu'on veut lui faire croire. C'est cependant ce personnage qui a le plus de succès à la représentation. Cela doit être. Les personnages dupés sont bien plus comiques que ceux qui les dupent. Dans la tragédie, la victime nous fait pleurer: elle nous fait rire dans la comédie.

On m'a reproché d'avoir pris pour intrigant un avocat. Je conviens que Pavaret offre plutôt l'espiéglerie d'un

clerc de procureur que la gravité d'un jurisconsulte; mais, pour la pièce, il fallait un avocat. Il est en voyage, il se regarde comme en vacances; il s'amuse, et il amuse les autres aux dépens d'un sot. Ceux qui ont fréquenté le palais avoueront qu'il existe encore plus d'un avocat comme mon Pavaret, jovial, railleur, spirituel et grand amateur de comédie. Ceux qui fréquentent les coulisses pourront se rappeler quelques ménages semblables à celui de monsieur et madame Saint-Hilaire. Les gens de province reconnaîtront peut-être le médecin de leur ville dans monsieur Montrichard. Et les personnes qui ont voyagé en voiture publique reconnaîtront, je crois, quelque vérité dans le ton, l'impatience, la rondeur et l'appétit du conducteur de ma diligence.

PERSONNAGES.

MONTRICHARD, médecin.
CONSTANCE, sa nièce.
DERVILLE, officier.
PAVARET, avocat.
LASAUSSAYE, marchand de bois.
SAINT-HILAIRE, comédien.
MADAME SAINT-HILAIRE, comédienne.
ROUGEAU, conducteur de la diligence.
ANDRÉ, valet de Montrichard.
MAGDELON, servante d'auberge.

La scène est à Joigny.

LE COLLATÉRAL.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une rue; d'un côté, une auberge; de l'autre, la maison de Montrichard, avançant sur le théâtre : une sonnette à la porte, et deux fenêtres au-dessus de la porte. Il fait nuit.

SCÈNE I.

(On entend le fouet d'un postillon.)

ROUGEAU SEUL, ENTRANT SUR LA SCÈNE EN PARLANT.

Hola! postillon, arrête! Est-ce que tu ne sais pas que les rues de Joigny sont étroites? que la diligence ne peut pas passer par cette rue? Il y aurait du danger à vouloir arriver jusqu'à la porte de l'auberge.

(Ici on entend tous les voyageurs parlant ensemble dans la diligence.)

PAVARET.

Allons, allons, réveillez-vous, jeune homme intéressant, nous sommes à Joigny.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Du danger! Arrêtez, je vous en prie; conducteur, empêchez donc le postillon d'avancer.

LASAUSSAYE.

Hem! plaît-il? quoi? qu'est-ce que vous dites? Nous

sommes à Joigny! Ah! mon Dieu, je ne faisais que de m'endormir.

SAINT-HILAIRE.

Eh! sans doute, arrête, arrête donc! nous allons descendre ici.

DERVILLE.

Ah! il se réveille enfin; c'est fort heureux. Eh! non, ne vous gênez pas.

SCÈNE II.

ROUGEAU, SAINT-HILAIRE.

SAINT-HILAIRE, *entrant en scène en déclamant.*

Ainsi la diligence, après mille hasards,
Dans les murs de Joigny, vers dix-heures trois-quarts...

ROUGEAU.

Eh bien! à qui parlez-vous donc?

SAINT-HILAIRE.

C'est que, dans notre état de comédien, on est toujours bien aise de se tenir en haleine.

ROUGEAU.

Ah! oui, cela s'appelle, je crois, déclamer.

SAINT-HILAIRE.

Précisément. Ah! ne me parlez pas de voyager dans le cabriolet d'une diligence; comme on est cahoté!

ROUGEAU.

C'est vous qui l'avez voulu; et vous ne pensiez pas au désagrément de laisser votre femme dans la voiture, auprès d'un petit homme vif et galant, comme notre avocat.

SAINT-HILAIRE.

N'allez-vous pas croire que je suis jaloux du petit avocat ?

ROUGEAU.

Ah ! pas du tout. (*Il va sonner à la porte de l'auberge.*) Eh bien ! est-ce qu'ils seraient déja couchés dans l'auberge ? Holà, Magdelon, Louison, Pierre !

SAINT-HILAIRE.

Allez, allez ; quand on estime sa femme, on est bien tranquille. (*Allant au-devant de sa femme.*) Attends, attends, ma bonne amie ; je vais te donner la main pour descendre. Ne vous donnez donc pas la peine, monsieur l'avocat.

SCÈNE III.

ROUGEAU, SAINT-HILAIRE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE.

PAVARET, *donnant la main à madame Saint-Hilaire.*

Vous vous moquez de moi, nous connaissons le code de la galanterie. Heureux Ménélas, je remets entre vos mains votre Hélène.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Mon ami, remercie donc monsieur l'avocat ; il est impossible d'être plus galant, plus gai, plus complaisant.

SAINT-HILAIRE.

Mais c'est à vous-même à le remercier, madame. En effet, de notre cabriolet, nous vous entendions rire aux éclats.

MADAME SAINT-HILAIRE.

C'est qu'il se moquait si agréablement de cet original qui est monté en voiture à Villeneuve-sur-Yonne, et qui s'est placé près du capitaine.

PAVARET.

Eh bien! où est-il donc le capitaine?

SCÈNE IV.

ROUGEAU, SAINT-HILAIRE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE, DERVILLE.

DERVILLE.

Me voilà, mon ami, me voilà. Que le diable emporte le marchand de bois de Villeneuve-sur-Yonne.

PAVARET.

Pourquoi donc cela? c'est charmant : un homme qui en moins d'une demi-heure nous met au fait de sa famille, de ses alliances, de sa fortune et de ses espérances!

DERVILLE.

Et puis il s'endort sur mon épaule, et il n'y a pas moyen de le réveiller.

ROUGEAU.

Savez-vous que cet homme-là vient recueillir ici un fier héritage?

(*Il continue à sonner.*)

PAVARET.

Il nous l'a répété assez souvent, Dieu merci.

ROUGEAU.

Eh bien! sont-ils sourds, sont-ils morts, dans l'auberge?

UNE VOIX, *dans l'auberge.*

Allons donc, Magdelon, voilà la diligence.

SCÈNE V.

ROUGEAU, SAINT-HILAIRE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE, DERVILLE, MAGDELON.

MAGDELON, *ouvrant l'auberge, un falot à la main, qu'elle pose à la porte.*

J'y suis, on y va. Votre très-humble servante, messieurs et madame. Vous arrivez bien tard, Rougeau; je ne vous attendais plus.

ROUGEAU.

C'est que nous avons versé en route, mon enfant.

MAGDELON.

Ah! mon Dieu! il ne vous est pas arrivé d'accident?

ROUGEAU.

Pas le moindre, Dieu merci.

PAVARET.

Oh! non. Quand on verse dans la boue....

MAGDELON.

Dans l'instant vous allez entrer dans l'auberge; ne vous impatientez pas. Dame! C'est que ne comptant plus sur vous, j'avais éteint mon feu.

(*Elle rentre dans l'auberge; et, pendant la scène, on la voit aller et venir de la diligence à l'auberge, portant les paquets, les sacs de nuit, les valises.*)

MADAME SAINT-HILAIRE.

Eh bien! où est-il donc notre original?

LASAUSSAYE, *en dehors.*

Conducteur, conducteur!

PAVARET.

Tenez, l'entendez-vous qui crie?

ROUGEAU.

On y va. Quel organe!

SAINT-HILAIRE.

Eh! que diable fait-il dans la voiture?

LASAUSSAYE, *en dehors.*

Conducteur, conducteur!

ROUGEAU.

Un moment donc. Il occuperait à lui seul tout un régiment.

SCÈNE VI.

ROUGEAU, SAINT-HILAIRE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE, DERVILLE, MAGDELON, LASAUSSAYE.

LASAUSSAYE, *en voyageur, un chapeau par-dessus un bonnet de coton.*

Eh! mais, venez donc quand je vous appelle. Mon sac de nuit, ma valise, mon porte-manteau. Vous savez bien que je reste à Joigny, moi.

ROUGEAU.

Eh bien! j'y vais, j'y vais; donnez donc le temps aux gens, au moins.

MADAME SAINT-HILAIRE.

N'oubliez pas mon ridicule, je vous en prie.

PAVARET.

Ni mon sac de procédure.

SAINT-HILAIRE.

Ni mon volume de Voltaire que j'ai laissé dans la voiture; il faut que je repasse ce soir *Lusignan.*

(*Rougeau sort.*)

PAVARET, *à Lasaussaye.*

Comment! vraiment, vous nous quittez? Nous n'aurons fait que quatre lieues avec vous! J'espère au moins que nous allons souper ensemble?

LASAUSSAYE.

Pas possible, en vérité; on m'attend chez mon oncle. Quand je dis chez mon oncle, c'est-à-dire dans sa maison, car il n'y est plus, le pauvre cher homme.

PAVARET.

Voyez donc comme c'est désagréable : à Villeneuve-sur-Yonne vous montez dans notre voiture, il faisait nuit; votre conversation nous donne de vous la meilleure idée, et nous n'aurons connu que votre esprit, sans voir votre figure.

LASAUSSAYE.

Trop honnête, en vérité; mais, comme je vous l'ai dit, je viens à Joigny pour hériter et pour épouser. Hériter de mon oncle, qui a fait fortune dans l'Amérique; épouser la nièce du médecin Montrichard, qui a assisté mon oncle dans ses derniers moments; et je ne peux pas tarder, parce que j'ai dans trois jours une coupe de bois dans la forêt d'Orléans. Ainsi je vais trouver la vieille gouvernante de mon oncle, qui a été nommée gardienne, et qui m'a fait dresser un lit. Ainsi je suis bien enchanté d'avoir fait route avec des gens aussi aimables; et croyez que de mon côté j'aurais bien voulu connaître vos physionomies, sur-tout celle de madame, qui doit être charmante. Ainsi, quand vous aurez besoin de bois, faites votre provision

chez Guillaume de Lasaussaye, propriétaire-marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne. Ainsi je vous souhaite bien le bonsoir. Eh bien! conducteur, mes effets?

ROUGEAU, *rentrant.*

Les voilà, les voilà.

MAGDELON.

N'est-ce pas encore à vous cette redingote?

ROUGEAU.

Et ce sac de nuit?

MAGDELON.

Et ce parapluie?

(*Ils chargent Lasaussaye de tous ses effets.*)

LASAUSSAYE.

En vous réitérant, comme je vous disais, et que le ciel vous envoie des héritages de l'Amérique; car il est bien flatteur d'être ainsi collatéral.

MAGDELON.

Attendez donc que je vous éclaire.

LASAUSSAYE.

Point du tout, point du tout; je ne vais qu'à deux pas, et je connais la ville.

(*Il sort. Rougeau entre dans l'auberge.*)

SCÈNE VII.

SAINT-HILAIRE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE, DERVILLE, MAGDELON.

DERVILLE.

Eh bien! avez-vous jamais vu un bavard de cette force?

MADAME SAINT-HILAIRE.

Voyez un peu si l'on ne prendrait pas de l'humeur à moins. Une fortune immense à un imbécille comme celui-là !

SAINT-HILAIRE.

Tandis que nous autres gens d'esprit, nous n'avons que des créanciers.

PAVARET.

Eh bien! moi, je suis fâché qu'il nous quitte. Dans une diligence, il faut un plaisant et un sot : moi, je suis le plaisant, et notre voiture était complète. Ma foi, vive une diligence en voyage! on fait la cour aux dames, on s'amuse aux dépens des sots; on a peur des voleurs, des ornières ; chacun raconte ses affaires, fait son histoire, chante sa chanson ; on joue à des jeux innocents, on donne des gages, on triche, on embrasse; on s'était embarqué dans l'impatience d'arriver, on arrive, et l'on est fâché de se séparer.

DERVILLE.

Il a l'air de plaider, l'avocat.

PAVARET.

Par exemple, la nôtre ! En montant en voiture à Paris je reconnais le capitaine Derville, le fils d'un de mes anciens clients, qui profite d'un congé pour aller passer quelque temps à Joigny; moi, je vais plaider à Briançon sur l'appel d'une cause que j'ai gagnée, et dont la défense, par parenthèse, m'a fait le plus grand honneur : c'est charmant. Je fais connaissance avec monsieur et madame de Saint-Hilaire, artistes dramatiques distingués, qui vont jouer la comédie à Genève; quel plaisir pour moi, qui suis passionné pour la comédie, et qui l'ai jouée avec tant de succés en société! T'en souviens-tu, capitaine, chez Mareux, rue Saint-

Antoine, nº 46 (*)? Tu étais alors au collége, et moi j'étais clerc de procureur.

DERVILLE.

Parbleu! si je m'en souviens; je jouais Criquet dans la comtesse d'Escarbagnas.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Comment, monsieur l'avocat, vous avez joué la comédie?

PAVARET.

Les Crispins et les Orestes. Avec le plus grand succès. C'est nécessaire dans notre état pour apprendre à parler en public. Ah ça! vous allez donc jouer les pères nobles, et madame les soubrettes?

SAINT-HILAIRE.

Hélas! oui.

PAVARET.

Mais c'est un fort bel emploi; vous êtes jeune encore, il est vrai.

SAINT-HILAIRE.

Oui, mais je prends de l'embonpoint.

MADAME SAINT-HILAIRE.

C'est qu'il jouait les amoureux dans la perfection.

PAVARET.

Et madame s'y connaît.

SAINT-HILAIRE.

Je ne m'en cache pas; c'est un emploi que je regrette; de beaux rôles, de bons appointements.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Et ses bonnes fortunes, dont il n'ose pas parler devant sa femme.

* Il y a eu long-temps rue Saint-Antoine un théâtre de société où plusieurs comédiens ont fait leurs premiers essais.

SAINT-HILAIRE.

Et maintenant nos ingénuités viennent me demander des conseils comme à un père.

PAVARET.

Et c'est son tour d'être jaloux.

SAINT-HILAIRE.

Et si moi, homme raisonnable, je souffre de quitter les amants pour les pères, jugez de ce qu'il doit en coûter à nos dames quand elles sont forcées de prendre les mères nobles et les caractères.

PAVARET.

Ah! c'est pour en mourir.

MAGDELON, *sortant de l'auberge.*

Si ces messieurs et madame veulent entrer, ils vont être servis dans une petite demi-heure; il y a bon feu, la chambre est propre, et nos lits sont excellents.

SAINT-HILAIRE.

Allons; car moi je me console de mes chagrins par la bonne chère et la littérature. J'ai fait une tragédie.

PAVARET.

En vérité!

MADAME SAINT-HILAIRE.

Superbe! Mon ami, il faudra la lire à M. l'avocat.

PAVARET.

Oui, sans doute; mais après souper.

SAINT-HILAIRE.

Oui, pour vous endormir, n'est-il pas vrai? Allons, viens, ma bonne amie.

(*Monsieur et madame Saint-Hilaire entrent dans l'auberge.*)

SCÈNE VIII.

DERVILLE, PAVARET.

PAVARET.

Eh bien! capitaine, est-ce que, comme Guillaume de Lasaussaye, tu ne soupes pas avec nous, parce que tu restes à Joigny?

DERVILLE.

Si fait, mon ami; mais je ne suis pas fâché de prendre un peu l'air.

PAVARET.

Eh! mais, en vérité, capitaine, je ne te reconnais plus; comment! toi qui fus si gai pendant notre voyage, toi qui nous régalais de toutes les chansons que tu as faites au régiment, depuis l'arrivée de cet original tu ne dis mot; te voilà tout consterné; il nous fait rire, et il t'attriste.

DERVILLE.

C'est que cet original et les choses que j'ai apprises par ses discours me contrarient beaucoup.

PAVARET.

Comment donc cela?

DERVILLE.

Écoute, tu es mon ami.

PAVARET.

Ton vieil ami, tu le sais.

DERVILLE.

Il est temps de te mettre au fait de mon voyage.

PAVARET.

Une confidence! Parle.

DERVILLE.

Je suis amoureux, mon ami.

PAVARET.

En vérité? toi, amoureux! Un philosophe!

DERVILLE.

Et c'est précisément par philosophie que je suis amoureux. Tu sais qu'épris, dès mon plus jeune âge, de l'art militaire....

PAVARET.

Comme moi de l'art oratoire, sans compter le goût des belles-lettres, qui nous est commun à tous deux. Après.

DERVILLE.

J'ai toujours mené une vie joyeuse et indépendante.

PAVARET.

Oui, partisan déclaré du vin, du jeu et des femmes, je t'ai toujours connu pour un assez mauvais sujet.

DERVILLE.

Eh bien! mon ami, on se lasse de tout. L'an passé, j'étais en congé à Paris; je fais rencontre, chez une dame fort respectable, d'une jeune fille fort jolie, ma foi! un bon caractère; et me voilà amoureux, oh! mais vraiment amoureux, et déterminé au mariage.

PAVARET.

Au mariage! Eh! mais, d'après le portrait que tu m'en fais, ce devrait être une affaire terminée.

DERVILLE.

Eh! parbleu, nous sommes d'accord ensemble; mais il y a un oncle, un tuteur, médecin à Joigny. Il a fait venir sa nièce auprès de lui; c'est ce que j'ai appris par notre correspondance. Et moi, bien pourvu de lettres de recommandation pour tous les notables de

l'endroit, je m'étais aventuré à venir à Joigny pour me concerter avec ma Constance et demander sa main au tuteur.

PAVARET.

Je ne vois pas jusqu'à présent quel rapport peut exister entre tes amours et notre héritier collatéral, marchand de bois à Villeneuve-sur-Yonne.

DERVILLE.

Celle qu'il vient épouser est la personne que j'aime; le tuteur à qui je voulais m'adresser est le médecin qui a expédié l'oncle dont il vient hériter.

PAVARET.

Est-il possible?

DERVILLE.

L'héritage est immense, le tuteur est avare, le mariage est arrêté. Étonne-toi après cela de mon humeur contre cet original que je ne connais pas, que nous n'avons pas vu, puisqu'il est monté de nuit dans la diligence, mais qui doit être laid, vieux, mal tourné, hideux, si sa figure et sa tournure répondent à ses discours et à son esprit.

PAVARET.

Oh! oui, c'est un génie qui s'annonce d'une manière brillante. Quel parti vas-tu prendre?

DERVILLE.

J'étais tenté, dans la voiture, de lui chercher querelle, et de le renvoyer vendre ses bois à Villeneuve-sur-Yonne.

PAVARET.

C'est parler en soldat; moi, je raisonne en avocat: point de violence, de l'adresse. Ah! quel dommage que je sois obligé de poursuivre demain ma route, je

te servirais en ami ; et moi, qui ai joué si souvent la comédie... A quelle heure part demain la diligence?

DERVILLE.

On n'attend les relais qu'à huit heures du matin.

PAVARET.

C'est un peu tard pour se mettre en route, c'est trop tôt pour consommer une intrigue ; mais quoi ! ce soir au moins n'aurais-tu pas besoin de mes services? Dispose de ton ami, capitaine, je t'en prie.

DERVILLE.

Et vraiment, si dès ce soir je pouvais voir ma Constance.

PAVARET.

Cela ne serait pas mal.

DERVILLE.

Mais comment éloigner le tuteur?

PAVARET.

Sais-tu où est sa maison?

DERVILLE.

La voilà : oh ! on me l'a bien indiquée ; le médecin Montrichard, en face de l'auberge de la diligence. Toutes les fenêtres sont fermées : on se couche de bonne heure à Joigny. Comment réveiller la pupille sans réveiller en même temps le tuteur?

PAVARET.

Et pourquoi donc respecter le sommeil du docteur? Attends, attends.

(*Il sonne à la porte de Montrichard.*)

DERVILLE.

Comment ! et que fais-tu donc là?

PAVARET.

Je sonne pour qu'on nous ouvre. N'est-il pas médecin, ce tuteur?

DERVILLE.

Le diable m'emporte si je conçois rien....

SCÈNE IX.

DERVILLE, PAVARET, MONTRICHARD.

MONTRICHARD, *à sa fenêtre.*

Qui sonne là-bas?

PAVARET.

Eh! vite, vite, le docteur Montrichard! je ne me suis pas trompé; c'est ici?

MONTRICHARD.

Non vraiment, c'est ici, c'est moi-même; que lui voulez-vous?

PAVARET.

Ah! docteur, je n'ai plus d'espoir qu'en vous; prenez pitié d'un pauvre voyageur, bien en état de reconnaître ce que l'on fait pour lui. C'est ma femme, mon ami, mon cher docteur; en descendant de voiture, elle vient de tomber en apoplexie, en paralysie, à cette auberge du faubourg.

MONTRICHARD.

Au Grand-Cerf?

PAVARET.

Précisément, au Grand-Cerf.

DERVILLE, *à part.*

Fort bien.

PAVARET.

Un garçon d'auberge voulait venir; mais, dans un cas comme celui-là, on ne peut s'en rapporter qu'à soi. C'est mon épouse, c'est mon amante; vous seul

pouvez la sauver. Je ne vous ferai point de phrases pour exciter votre sensibilité; ma fortune est à vous si vous la rendez à la vie et à son époux.

MONTRICHARD.

Votre fortune, monsieur! (*Appelant.*) André!... Je n'ai pas besoin d'un pareil motif; mon devoir, l'humanité... André!... Vous me rendez confus par des éloges que je suis loin de mériter. André!... Dans l'instant je suis à vous. De la lumière.... Je descends, monsieur, je descends. André!

ANDRÉ, *en dedans.*

Mais laissez-moi donc le temps de m'habiller.

MONTRICHARD.

Veux-tu bien te dépêcher, maraud?

PAVARET, *allant prendre le falot que Magdelon a laissé sur la porte de l'auberge.*

Ne vous obstinez pas à chercher de la lumière, on m'a donné un falot dans l'auberge.

MONTRICHARD.

En ce cas-là, ne vous impatientez pas; me voilà, me voilà.

SCÈNE X.

DERVILLE, PAVARET.

PAVARET.

Vivat! il va descendre.

DERVILLE.

Oui; mais qu'en feras-tu?

PAVARET.

Je n'en sais rien; mais c'est mon affaire : la tienne

est de profiter de son absence, de te ménager une entrevue avec ton amante; tu n'as pas un instant à perdre.

DERVILLE.

Je le sens bien; mais comment?...

PAVARET.

Les fenêtres de son appartement donnent peut-être sur la rue; elle aura entendu sonner. Toi qui chantes comme un Colin d'opéra comique : une romance sous ses fenêtres, et voilà la conversation engagée.

DERVILLE.

Une romance! je n'en sais pas; je n'ai jamais aimé le genre langoureux.

PAVARET.

Eh bien! quelque chanson militaire, pourvu qu'elle ne soit pas trop gaillarde. Chut! on ouvre la porte. Voici le docteur.

SCÈNE XI.

DERVILLE, PAVARET, MONTRICHARD, ANDRÉ.

MONTRICHARD, *en bonnet de nuit et en robe-de-chambre.*

Allons donc, nigaud; ouvre la porte.

ANDRÉ.

Mais dame, quand on est obligé de s'habiller à tâtons....

MONTRICHARD.

Mille pardons; me voici à vos ordres. Ce drôle-là! si je n'étais pas actif pour lui et pour moi, que devien-

draient tous mes malades? Tu ne sais donc pas combien le temps d'un médecin est précieux!

PAVARET.

Allons, monsieur; car le cas est bien pressant. Me voilà plus tranquille depuis que je vous ai vu, et d'ailleurs votre zèle m'attendrit jusqu'aux larmes! Ah! j'avais besoin de pleurer! cela me soulage. Ma pauvre femme! (*Il tire son mouchoir, et s'essuie les yeux.*) Ah! l'on est bien malheureux d'être sensible, et d'aimer comme j'aime!

MONTRICHARD.

Ah! je sais ce que c'est que l'amour. André, tu veilleras bien exactement sur la maison pendant mon absence.

ANDRÉ.

Oui, monsieur.

MONTRICHARD.

J'ai été marié comme vous. (*A André.*) Ne va pas t'endormir.

ANDRÉ.

Non, monsieur.

MONTRICHARD.

Et une femme charmante! (*A André.*) Si ma pupille se réveillait, me demandait, je vais rentrer.

ANDRÉ.

Oui, monsieur.

MONTRICHARD.

Allons, marchons. Une apoplexie, dites-vous?

PAVARET.

Ah! mon Dieu, oui; c'est venu comme un coup de foudre.

MONTRICHARD.

La personne est sanguine?

PAVARET.

Oui, très-sanguine et vive! c'est un salpêtre!

MONTRICHARD.

Beaucoup d'embonpoint peut-être?

PAVARET.

Ah! oui, beaucoup, et depuis sa dernière couche elle n'a fait qu'engraisser. Mais marchons.

(*Il fait un pas.*)

MONTRICHARD.

Eh bien! où allez-vous donc? Vous prenez le chemin opposé.....

PAVARET.

Le chemin opposé! vous croyez? En effet. C'est la douleur, le trouble..... Ah! mon Dieu, guidez-moi, cher docteur, je vous en conjure; montrez-moi le chemin, j'en ai besoin.

MONTRICHARD.

Volontiers; allons, venez, calmez-vous; je réponds d'avance de madame.

PAVARET.

Ah! vous serez mon sauveur, j'ai toute confiance en vous. Vous avez la réputation de ne pas manquer un seul malade. (*A Derville.*) Profite du moment, capitaine.

MONTRICHARD.

Trop honnête, en vérité. (*A André.*) Ne va pas t'endormir, André.

(*Il part avec Pavaret.*)

SCÈNE XII.

DERVILLE, ANDRÉ.

DERVILLE.

Bon! les voilà partis. Tâchons de profiter du moment.

ANDRÉ.

Ne va pas t'endormir, ne va pas t'endormir, c'est fort aisé à dire; mais quand on a travaillé toute la journée comme un forçat, qu'il est dix heures du soir, et qu'il faut se réveiller le lendemain à cinq heures du matin, on a besoin de dormir.

(*On voit de la lumière derrière la fenêtre de Constance.*)

DERVILLE.

J'aperçois de la lumière à une fenêtre : si c'était celle de Constance.....

ANDRÉ.

Commençons par fermer la porte, et mettons-nous là en sentinelle : si je rentrais dans la maison, je ne répondrais pas de moi; au lieu qu'ici, en plein air, je suis bien certain.....

(*Il ferme la porte, s'assied sur un banc de pierre, et barre la porte en étendant les jambes.*)

DERVILLE.

Offrir de l'argent à ce valet, il peut me refuser et me compromettre; le menacer, le forcer de m'ouvrir, il me prendra pour un voleur, il criera.

ANDRÉ.

Une belle chienne de condition que celle de valet d'un médecin de Joigny! Panser le cheval, soigner le

jardin, garder la maison, répondre à tout le monde, et pas un moment de repos, pas un pauvre petit moment!

(*Il s'endort peu à peu.*)

DERVILLE.

Il s'endort, je crois. Je n'ai d'autre moyen que celui indiqué par Pavaret: une chanson; mais il en faudrait une qui pût exciter son attention, et me faire reconnaître. (*André s'endort tout-à-fait, et l'on entend comme dans une rue éloignée un orgue, ou une vielle organisée.*) A merveille! ces gens-là semblent envoyés exprès pour m'indiquer l'air que je dois chanter.

(*Il chante.*)

Sous les fenêtres de sa belle,
Soupirer quelques tendres airs,
La méthode n'est pas nouvelle,
Mais elle est bonne et je m'en sers;
Et laissant la triste romance,
En vrai soldat, à ma Constance
Je répète un joyeux refrain:
Vive l'amour, la gloire et le bon vin.

SCÈNE XIII.

DERVILLE, ANDRÉ; CONSTANCE, A SA FENÊTRE.

(*Pendant le couplet de Derville, Constance ouvre sa fenêtre, et dit, après l'avoir entendu.*)

CONSTANCE.

Me tromperais-je? serait-ce lui? Ah! je n'ose croire ce que j'entends! Est-ce vous, Derville?

DERVILLE.

Est-ce vous, ma chère Constance?

CONSTANCE.

Vous à Joigny!

DERVILLE.

J'arrive à l'instant même.

CONSTANCE.

Je ne m'attendais pas à vous voir.

DERVILLE.

Je n'ai fait le voyage que pour vous.

CONSTANCE.

Je tremblais que vous ne m'eussiez oubliée.

DERVILLE.

Je venais vous demander en mariage à votre tuteur.

CONSTANCE.

Il veut me marier à un autre.

DERVILLE.

Je le sais; votre futur arrive avec moi; c'est pour cela que j'ai tout tenté pour vous parler dès ce soir.

CONSTANCE.

Mais si mon tuteur rentrait.....

DERVILLE.

Ne craignez rien. Un de mes amis s'est chargé de l'éloigner. Quelles sont vos résolutions sur ce mariage?

CONSTANCE.

De refuser obstinément. Ne recevant pas de vos nouvelles, j'étais tremblante, indécise, inquiète; mon oncle a tant d'empire sur moi!.... Vous voilà, vous me rendez tout mon courage.

DERVILLE.

Ah! ma chère Constance!

CONSTANCE.

Mais mon oncle est si entêté; et puis cet immense héritage..... Ah! je prévois bien des difficultés.

SCÈNE XIV.

DERVILLE, CONSTANCE; PAVARET, SON FALOT ÉTEINT.

PAVARET.

Eh vîte! eh vîte! séparez-vous. Je marchais devant le docteur, mon falot à la main, fort embarrassé de ma personne et de ses questions. Après l'avoir mené je ne sais où, au coin d'une vieille église dont les murs noirs et élevés redoublaient encore l'obscurité de la nuit, tout-à-coup j'éteins ma lumière, et j'accours pour vous avertir. J'entends de loin le docteur qui m'appelle, qui crie, qui jure, qui tempête, qui se plaint; car je crois que, n'y voyant plus, il aura été donner du nez contre le mur du vieil édifice.

DERVILLE.

Un seul mot encore, ma chère Constance. Approuvez-vous les moyens que nous emploierons pour vous soustraire au mariage auquel on veut vous forcer?

PAVARET.

Eh! oui, oui; mademoiselle approuve tout; mais c'est demain que vous songerez à tout cela : pour ce soir, rentrez, mademoiselle; et nous, capitaine, eh vîte! à l'auberge; allons rejoindre nos compagnons de voyage et le souper. Voici le docteur.

(*Constance ferme sa fenêtre, Pavaret et Derville rentrent dans l'auberge; André reste toujours endormi, et Montrichard arrive.*)

SCÈNE XV.

MONTRICHARD, ANDRÉ.

MONTRICHARD.

Le scélérat! le coquin! me promener de la sorte! Corbleu! un homme comme moi! Est-ce un tour qu'on a voulu me jouer? Est-ce un voleur qui a voulu profiter de mon absence? Est-ce un amant qui voulait parler à ma nièce? Ma nièce serait-elle du complot? Aurait-on gagné cet imbécille d'André? Ah! j'étouffe de fureur. André! André! Il dort, le malheureux. Te réveilleras-tu, misérable?

(*Il le secoue fortement.*)

ANDRÉ.

Comment! quoi? Ah! c'est vous, monsieur? déja.

MONTRICHARD.

Eh! oui, c'est moi, fripon.

ANDRÉ.

Eh bien! comment l'avez-vous trouvée?

MONTRICHRAD.

Trouvée! qui?

ANDRÉ.

Cette pauvre femme tombée en apoplexie.

MONTRICHARD.

Que le diable t'emporte avec elle!

ANDRÉ.

Comment! serait-elle morte sans attendre votre ordonnance?

MONTRICHARD.

Morte! coquin! morte! que veux-tu dire?

ANDRÉ.

Mais ce n'est pas ma faute à moi.

MONTRICHARD.

Réponds, que fait ma nièce?

ANDRÉ.

Je n'en sais rien, monsieur.

MONTRICHARD.

Tu n'en sais rien!

ANDRÉ.

Mais elle dort, je crois.

MONTRICHARD, *regardant à la fenêtre de Constance, où l'on a éteint la lumière.*

Point de lumière dans son appartement.... Personne n'est venu pendant mon absence?

ANDRÉ.

Eh! qui diable pourrait venir à cette heure?

MONTRICHARD.

Réponds-moi donc. Personne n'est entré dans la maison?

ANDRÉ.

Et comment serait-on entré, puisque la porte est fermée, et que moi, je m'étais endormi là, bien malgré moi, je vous assure?

MONTRICHARD.

Coquin! si je ne te savais aussi imbécille, je croirais que tu t'entendais avec ce fripon qui m'est venu chercher.

ANDRÉ.

Ah! pourriez-vous me croire capable?.... Je ne sais pas ce qu'on vous a fait; mais je puis bien vous assurer que je suis trop innocent.....

MONTRICHARD.

Tais-toi. Je m'y perds. Une chose bien prouvée, au

moins, c'est qu'on a des desseins contre moi, et je me tiendrai sur mes gardes. Et ce neveu, ce collatéral, cet unique héritier de ce pauvre Dorval, qui n'arrive pas! Patience, il sera demain ici, j'espère; et je presserai ce mariage de façon... Ne disons rien, contenons ma colère. André, si j'entends souffler un mot de cette aventure, je te chasse.

ANDRÉ.

Mais, monsieur, si c'est par d'autres que par moi que cela s'apprend?

MONTRICHARD.

C'est égal, je te mets à la porte sur-le-champ.

(*Il rentre chez lui.*)

ANDRÉ.

Mais vous voyez bien qu'il n'y aurait pas de justice. Comme il est brutal! il me traite comme ses malades, en vérité. Ah! la mauvaise condition, la mauvaise condition!

(*Il rentre.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Cet acte se passe le lendemain matin.

SCÈNE I.

DERVILLE seul.

Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Il faut avouer que c'est jouer de malheur : je m'avise d'être amoureux une fois en ma vie; de qui? d'une femme dont le mariage est arrêté avec un autre. Et ce Pavaret, qui va m'abandonner au moment où il pourrait m'être utile! cette diligence qui doit partir! Qu'il m'indique au moins, avant de me quitter, ce que je dois faire. Je ne suis pas de ces amants timides qui osent à peine aventurer une déclaration, et un homme d'exécution comme moi se tirerait galamment de toutes les ruses qu'un homme d'invention comme lui pourrait me suggérer.

SCÈNE II.

ROUGEAU, DERVILLE.

ROUGEAU.

Concevez-vous ces malheureux relais qui n'arrivent pas? il est pourtant huit heures.

DERVILLE, *à part.*

Bon! Tâchons de profiter de ce retard. (*Haut.*) Comment! ils ne sont pas encore arrivés?

ROUGEAU.

Non, vraiment.

DERVILLE.

Dites-moi; nos compagnons de voyage sont-ils éveillés?

ROUGEAU.

Il faut que les postillons ou les chevaux aient la goutte, ou que leur voiture ait versé comme la nôtre.

DERVILLE.

Cela se peut; mais dites-moi....

ROUGEAU.

C'est que nous n'arriverons jamais pour dîner à Tonnerre.

DERVILLE.

Mais répondez-moi; celui que vous appelez le petit avocat, au moins....

ROUGEAU.

Maudits chevaux! maudits postillons!

DERVILLE.

Au diable l'homme, avec ses chevaux!

ROUGEAU.

Ah! cela vous est égal à vous, qui restez à Joigny; mais les autres, qui continuent leur route.

(*Rougeau va au fond du théâtre regarder si les chevaux n'arrivent pas.*)

DERVILLE.

Je n'en tirerai rien; entrons dans l'auberge... Ah! voici Pavaret.

SCÈNE III.

ROUGEAU, DERVILLE, PAVARET.

PAVARET, *des papiers à la main.*

Bonjour, capitaine; bonjour, cher conducteur.

DERVILLE.

Il me tardait de te voir, pour concerter avec toi....

PAVARET.

Ah! mon ami; félicite-moi; j'ai trouvé un moyen victorieux.

DERVILLE.

En vérité! tant mieux.

PAVARET.

Il y a long-temps que je le cherche. Depuis cinq heures du matin je suis à me creuser la tête, à feuilleter et à refeuilleter mes paperasses dans le potager de l'auberge.

DERVILLE.

Eh bien! ce moyen?

PAVARET.

Oh! il est sûr, et la partie adverse n'aura rien à répondre.

DERVILLE.

La partie adverse!

PAVARET.

Et puis, une péroraison,... une péroraison sublime, dans le genre de Cicéron *pro Milone* : « *Oh! terram illam beatam quæ hunc virum exceperit, ingratam quæ amiserit....* » Cela doit aller au cœur, arracher

des larmes.... Je ne conçois pas comment ils ont pu interjeter appel sur une question aussi simple.

DERVILLE.

Que diable veux-tu dire?

PAVARET.

La fin de non-recevoir est évidente.

DERVILLE.

Et quel rapport cet appel, cette fin de non-recevoir, ont-ils avec mon amour, et le moyen victorieux que tu comptes employer?

PAVARET.

Eh! mon ami, je parle de la cause que je vais plaider à Briançon.

DERVILLE.

Le diable puisse-t-il aussi t'emporter, avec ta cause et ton procès!

PAVARET.

Ah! mon ami, une cause superbe, qui suffirait pour établir ma réputation, si elle était encore à faire; une question d'état, où le fait et le droit se trouvent tellement réunis en ma faveur.... Écoute seulement la péroraison touchante que j'ai crayonnée....

DERVILLE.

Ah! quelle patience....

SCÈNE IV.

ROUGEAU, DERVILLE, PAVARET, SAINT-HILAIRE.

SAINT-HILAIRE, *un livre à la main, et déclamant.*

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des Chrétiens?.....

DERVILLE.

A l'autre à présent! le voilà qui répète son rôle.

PAVARET.

Tiens, j'y suis; écoute.

SAINT-HILAIRE.

Et quand j'en serai là :

Madame, ayez pitié du plus malheureux père
Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère.

PAVARET, *comme plaidant.*

Non, citoyens juges, vous ne consacrerez pas une semblable iniquité; j'en ai pour garant la sagesse connue du tribunal, et les vertus individuelles de chacun de ses membres.

ROUGEAU, *dans le fond.*

J'ai beau regarder, je ne les vois pas ces misérables rosses.

DERVILLE.

A merveille! l'un plaide, l'autre déclame, l'autre jure, et moi, amant sensible, je soupire.

SAINT-HILAIRE.

Et puis.

Hélas! et j'étais père, et je ne pus mourir!

PAVARET.

Qui suis-je dans cette cause? Une femme belle et infortunée, trois enfants mineurs, qui, forts de la bonté de leur cause et de tous les moyens qui militent en leur faveur, ont l'honneur de faire observer au tribunal....

ROUGEAU.

La peste soit des chevaux, des postillons! Que le tonnerre les écrase ces maudits chevaux!

SAINT-HILAIRE.

Monsieur l'avocat, ne vous serait-il pas possible de

prendre votre voix un peu moins dans le dessus; comme à vous, cher conducteur, de jurer un peu moins fort, cela m'empêche de calculer mes effets?

DERVILLE.

Et vous, messieurs, vous serait-il possible de me laisser causer tranquillement avec mon ami; comme à toi, cher Pavaret, de songer que nous n'avons qu'un instant à rester ensemble?

PAVARET.

Eh! la, la, ne te fâche pas.

SAINT-HILAIRE.

Vous avez à parler d'affaires? Eh! que ne le disiez-vous? Au fait, je puis répéter ailleurs; sur les bords de l'Yonne, par exemple; ils sont délicieux et vous inspirent une tendre mélancolie.

ROUGEAU.

Cela ne se conçoit pas, un retard comme celui-là!

PAVARET.

Eh bien! voyons. De quoi te plains-tu? Monsieur songe à son rôle, le conducteur à ses chevaux, toi à ton amour, moi à mes clients. Chacun s'occupe de son affaire, et croit que tout le monde doit s'en occuper comme lui: rien de plus naturel.

ROUGEAU.

Ne vous impatientez pas. Je cours au-devant d'eux. Oh! nous regagnerons le temps perdu; et je vous réponds que nous coucherons demain à Dijon.

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

DERVILLE, PAVARET, SAINT-HILAIRE.

PAVARET, *à Rougeau.*

Eh non! ne vous pressez pas : tenez, voilà le capitaine qui ne demande pas mieux que nous fassions séjour à Joigny, n'est-il pas vrai?

DERVILLE.

Eh mais! sans doute.

SAINT-HILAIRE.

Parlez, parlez de vos affaires, je vous laisse; mais je suis bien fâché que vous ne puissiez pas me voir à Genève dans mon début! Je crois que je serai vraiment pathétique dans mon Lusignan.

Leurs paroles, leurs traits,
De leur mère, en effet, sont les vivants portraits....
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue....
Et je reprends ma gloire et ma félicité
En dérobant mon sang....

(*Il sort en déclamant.*)

SCÈNE VI.

DERVILLE, PAVARET.

DERVILLE.

Nous voilà seuls enfin.

PAVARET.

Et me voilà tout entier à toi; je serre mes papiers dans ma poche; aussi-bien ai-je trouvé le moyen que je désirais, et je défie la partie adverse....

DERVILLE.

Tu es bien aimable, et il te sied de vanter ton amitié pour les gens, quand tu les oublies.

PAVARET.

Ah! capitaine Derville, je ne crois pas mériter ce reproche; mais au fait, de quoi s'agit-il? Ton affaire est encore plus simple que celle que je vais plaider : la nièce est pour toi, elle refusera; l'oncle insistera, pressera, se fâchera, et puis cédera; c'est la marche.

DERVILLE.

Eh! non, il est obstiné. Point d'autre moyen que de le dégoûter de ce futur, de ce collatéral, de ce Lasaussaye, qui n'a d'autre avantage sur moi, auprès du médecin, que cet immense héritage.

PAVARET.

Oui-dà! Si nous faisions naître des chicanes sur cet héritage! Loin de moi les chicanes en procès; mais en intrigue d'amour!... Si nous supposions quelque arrière-neveu, quelque petit cousin, qui aurait des droits à la succession?

DERVILLE.

Cela ne serait peut-être pas si mal.

PAVARET.

Mais il faudrait le voir, ce Lasaussaye; car nous le connaissons sans le connaître : il faisait si noir quand il est monté en voiture.

DERVILLE.

Et il faudrait que ces malheureux chevaux, après lesquels jure le conducteur, retardassent encore de quelques instants.

SCÈNE VII.

DERVILLE, PAVARET, MAGDELON.

MAGDELON.

Si ces messieurs, pour passer le temps, voulaient déjeuner en attendant les chevaux....

PAVARET.

Excellente idée, mon enfant! un déjeuner splendide à toute la diligence, comme au conducteur; c'est le capitaine qui régale. Que sait-on? le déjeuner peut nous retarder encore.

DERVILLE.

Tu as raison; oui, ma fille, un grand déjeuner.

MAGDELON.

J'ai prévu vos ordres, et l'on travaille en conséquence.

PAVARET.

Pendant qu'on le prépare, cours toi-même au-devant des relais; essaie par quelque moyen....

DERVILLE.

Toi, fais jaser cette fille; tâche de voir Lasaussaye, le docteur : je ne te parle pas de ma reconnaissance.

PAVARET.

Trop heureux de te prouver que Christophe Pavaret connaît et pratique l'amitié!

(*Derville sort.*)

SCÈNE VIII.

PAVARET, MAGDELON.

MAGDELON.

Il est aimable ce jeune officier. Oh! nous autres jeunes filles, nous avons toujours un certain je ne sais quoi qui nous prévient en faveur des militaires; et puis vous, monsieur, vous m'avez l'air d'un drôle de corps : aussi, si vous aviez besoin de mes petits services, par aventure, je vous les offre, et de bien bon cœur.

PAVARET.

Bien obligé, mon enfant. Dites-moi simplement si vous connaîtriez un certain Lasaussaye, marchand de bois à quatre lieues d'ici?

MAGDELON.

Pardi! si je le connais! c'est lui qui était hier avec vous dans la diligence; c'est lui qui va épouser la nièce du docteur Montrichard; et comme André, le valet du docteur, me fait la cour, à moi.....

PAVARET.

Oui-da!

MAGDELON.

André ne le connaît pas ce M. Lasaussaye; il n'y a que quinze jours qu'il est chez le docteur; mais moi qui suis depuis un an dans l'auberge..... Et tenez, le voilà.

PAVARET.

Qui? M. Lasaussaye?

MAGDELON.

Précisément. Il est matinal. Ah! dame, quand il s'agit d'un mariage et d'une succession.....

PAVARET.

Eh bien! quand nous l'avons dit, sa tournure ne dément pas son esprit. Mais s'il est à propos que je l'entende, il n'est peut-être pas à propos qu'il me voie. Je vous laisse avec lui, et je me mets là en embuscade derrière la porte pour observer à mon aise....

(*Il se cache derrière la porte de l'auberge.*)

SCÈNE IX.

LASAUSSAYE, MAGDELON; PAVARET, CACHÉ.

LASAUSSAYE, *en demi-deuil, bien poudré, bien paré.*

Je crois que, mis de la sorte, je puis me présenter chez ma future. Ne perdons pas de temps, car les gens de loi ont rendez-vous à dix heures pour la levée des scellés.

PAVARET, *a part.*

Bon!

MAGDELON.

Monsieur de Lasaussaye veut-il bien me permettre de lui faire ma révérence?

LASAUSSAYE.

Bonjour, petite, bonjour.

MAGDELON.

Quoiqu'il fît bien noir, je vous ai reconnu cette nuit quand vous êtes descendu de la diligence. Je vous fais mon compliment sur ce que vous vous trouvez ainsi héritier collatéral; n'est-ce pas comme cela qu'ils vous appellent?

LASAUSSAYE.

Oui, mon enfant, collatéral, précisément, de mon oncle Jérôme Dorval.

PAVARET, *à part.*

Jérôme Dorval.

MAGDELON.

C'est que les biens de pères et mères, on compte là-dessus, et on s'arrange en conséquence; au lieu que les biens des oncles et des tantes, c'est une douce surprise, c'est comme un quaterne à la loterie. Votre très-humble servante, monsieur de Lasaussaye.

(*Elle rentre dans l'auberge.*)

SCÈNE X.

LASAUSSAYE; PAVARET, CACHÉ.

LASAUSSAYE.

Voilà pourtant comme tout le monde me fait des politesses depuis la mort de mon oncle.

PAVARET, *à part.*

Je le crois.

LASAUSSAYE.

A Villeneuve-sur-Yonne il y avait des gens hautains qui avaient l'air de mépriser ma conversation. Eh bien! maintenant on me cherche, on m'accueille, tout le monde est de mon avis, toutes les femmes courent après moi; or, à qui dois-je mon esprit, mes amis, mes bonnes fortunes? A mon héritage. On n'est pas dupe de cela; mais qu'importe! on en profite.

PAVARET, *à part.*

Il ne manque pas d'un certain tact.

LASAUSSAYE, *sonnant à la porte du docteur.*

Holà! quelqu'un! C'est comme encore ce docteur, qui me propose, pour ainsi dire, sa nièce.....

SCÈNE XI.

LASAUSSAYE, ANDRÉ; PAVARET, CACHÉ.

ANDRÉ.

C'est monsieur qui a sonné?

LASAUSSAYE.

Oui, mon ami, c'est moi qui voudrais parler à monsieur le docteur.

ANDRÉ.

Dans l'instant, monsieur; il achève de s'habiller pour aller faire ses visites dans la ville. Oh! c'est un bien habile homme! il vous tirera d'affaire, j'en réponds; mais ne restez donc pas debout comme cela, en plein air. Un malade!

LASAUSSAYE.

Comment, un malade! mais je me porte à merveille.

ANDRÉ.

Eh! mais dame, il faut le dire, parce que vous voyant tant soit peu maigre et pâle, et chez un médecin..... Nous en voyons tant; on se tromperait à moins.

LASAUSSAYE.

Allez, allez, mon ami, et dites à votre maître que le monsieur qui le demande est Guillaume de Lasaussaye, arrivé tout exprès d'hier.

ANDRÉ.

M. de Lasaussaye, celui qui vient recueillir la suc-

cession de ce riche M. Dorval! Je vous demande bien pardon si j'ai manqué de respect et d'égards..... M. le docteur va être bien content.... Donnez-vous donc la peine d'entrer, je vais vous annoncer. Mais tenez, le voilà lui-même, M. le docteur.

(*Il rentre.*)

SCÈNE XII.

MONTRICHARD, LASAUSSAYE, PAVARET, CACHÉ.

MONTRICHARD.

Eh! c'est M. de Lasaussaye! Vous voilà donc enfin. Je vous attendais avec bien de l'impatience.

LASAUSSAYE.

Vous ne sauriez croire combien je suis sensible à la réception encourageante que j'ai l'honneur de recevoir.

MONTRICHARD.

Je sortais.....

LASAUSSAYE.

Que je ne vous arrête pas; je ne venais moi-même que pour vous souhaiter le bonjour; n'ai-je pas toutes les affaires de la succession à terminer? Permettez-moi seulement, docteur, de vous remercier des peines que vous avez prises pour mon oncle. Ah! j'ai fait une perte!

MONTRICHARD.

Que voulez-vous? nos moments sont comptés. Parlons des affaires de la succession; où en sont-elles?

LASAUSSAYE.

En très-bon état; je suis arrivé hier, je vais faire

lever les scellés ce matin, je recueille tout l'héritage ce soir, j'épouse votre nièce demain, et je l'emmène après-demain à Villeneuve-sur-Yonne.

MONTRICHARD.

Vous êtes expéditif. Vous êtes donc absolument seul héritier ?

LASAUSSAYE.

Seul et unique. Mon oncle n'avait qu'un frère, qui était mon père; nous étions onze enfants de notre côté, mais j'ai enterré tout cela.

MONTRICHARD.

Savez-vous qu'il est fort heureux pour vous que votre oncle soit resté garçon.

LASAUSSAYE.

Il a fait sa fortune dans les colonies. Ce qu'il est devenu, ce qu'il a fait dans ce pays-là, Dieu le sait.

PAVARET, *à part.*

Ah! ah!

LASAUSSAYE.

Je vous avoue qu'avant son retour je ne comptais guère sur son héritage; je lui croyais des femmes, des enfants; j'avais même entendu parler d'une Espagnole à qui il avait fait la cour.

PAVARET, *à part.*

Fort bien! Je n'ai pas besoin d'en savoir davantage.

(*Il rentre dans l'auberge.*)

LASAUSSAYE.

Oh! c'était un gaillard, mon oncle : dans un carton qu'on n'a pas mis sous les scellés, j'ai trouvé une correspondance tout entière en façon de mémoires. Je finirai peut-être par la faire imprimer; car en y mettant des voleurs et un vieux château, cela ferait un

roman dont on pourrait faire un drame. Je me suis interrompu, pressé comme je l'étais de présenter mes hommages à l'objet intéressant.....

MONTRICHARD.

C'est ma nièce dont vous voulez parler? Toujours galant, monsieur de Lasaussaye!

LASAUSSAYE.

Mais, entre nous, docteur, croyez-vous que le mariage arrêté soit de son goût?

MONTRICHARD.

Et pourquoi pas?

LASAUSSAYE.

En effet.....

MONTRICHARD.

En comparant....

LASAUSSAYE.

Ses charmes....

MONTRICHARD.

A vos avantages.

LASAUSSAYE.

Ah! vous êtes trop honnête.

MONTRICHARD.

Non, vous êtes véritablement fort aimable.

LASAUSSAYE.

Un bon enfant.

MONTRICHARD.

Jeune.

LASAUSSAYE.

Pas encore trente-cinq ans.

MONTRICHARD.

Vous avez un état.

LASAUSSAYE.

Un état honnête : marchand de bois.

MONTRICHARD.

Une grande fortune.

LASAUSSAYE.

Par la succession de mon oncle.

MONTRICHARD.

Vous entendez bien que ce n'est pas l'intérêt qui me guide.

LASAUSSAYE.

Fi donc! ni vous ni moi n'avons un cœur sordide; c'est le sentiment, la convenance; car enfin votre nièce aura tout votre bien.

MONTRICHARD.

Tout entier.

LASAUSSAYE.

Ses parents lui ont laissé une fortune....

MONTRICHARD.

Très-suffisante.

LASAUSSAYE.

Et dont en bon tuteur....

MONTRICHARD.

Je vous rendrai compte quand vous voudrez.

LASAUSSAYE.

Eh bien! je ne pense pas à tout cela.

MONTRICHARD.

Ah! je vous reconnais là.

LASAUSSAYE.

Dès le premier instant mon cœur l'a distinguée, et plein d'un trouble involontaire....

MONTRICHARD.

C'est charmant. Ah çà, je vais voir mes malades.

LASAUSSAYE.

Moi, je vais faire lever les scellés.

MONTRICHARD.

Vous reviendrez déjeunèr avec nous?

LASAUSSAYE.

Avec plaisir, mon cher oncle.

MONTRICHARD.

Voilà ce qui s'appelle traiter les affaires d'une manière agréable.

LASAUSSAYE.

Entre deux hommes délicats et désintéressés....

MONTRICHARD.

Il ne peut pas y en avoir d'autre.

LASAUSSAYE.

N'est-il pas vrai?

MONTRICHARD.

Sans doute. (*Ils sortent tous deux.*)

SCÈNE XIII.

PAVARET SEUL, SORTANT DE L'AUBERGE.

Les voilà partis. Ah! M. de Lasaussaye, délicat et désintéressé collatéral, vous vous pressez d'hériter, parce que vous ignorez ce que votre oncle a fait dans les colonies. Je n'ai pas eu l'avantage de le connaître ce cher oncle; mais je vous apprendrai ce qu'il a fait, ou du moins ce qu'il aurait pu faire.

SCÈNE XIV.

DERVILLE, PAVARET.

DERVILLE.

Eh bien! mon ami, les relais sont arrivés. Tandis

que les deux conducteurs renouent connaissance au cabaret, j'accours pour t'avertir.

PAVARET.

Et moi j'ai tout mon plan dans ma tête; ce n'est qu'en faveur de l'héritage que Montrichard donne sa nièce à Lasaussaye. Ce Lasaussaye n'hérite que comme collatéral; c'est même dans la crainte d'un héritier direct qu'il veut terminer en un tour de main les affaires de la succession. Il ne nous connaît pas, il ne nous a pas vus, puisqu'il est entré de nuit dans la voiture.

DERVILLE.

Mais un moment, un moment donc. Tu parles de collatéral, de succession, d'héritier direct; ne va pas m'embarquer dans les affaires.

PAVARET.

Quoi! tu crains les procès avec un avocat? C'est comme si je craignais les voleurs avec toi, capitaine.

DERVILLE.

Mais comment venir à bout de tes grands desseins; la diligence va partir.

PAVARET.

Eh! vraiment c'est ce qui m'embarrasse; mais n'y aurait-il pas moyen.... Le comédien et sa femme ne sont pas pressés; le conducteur est un bon homme, ivrogne et intéressé; avec de l'argent et du vin nous en ferons ce que nous voudrons.

SCÈNE XV.

DERVILLE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE.

MADAME SAINT-HILAIRE.

C'est fort galant, messieurs; vous avez une dame dans la diligence, et vous la laissez seule à ses réflexions.

PAVARET.

Mille pardons, belle dame.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Et mon cher époux, que fait-il?

PAVARET.

Il est allé rêver à sa tragédie sur les bords de l'Yonne.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Eh bien! partons-nous enfin? Jamais voiture n'a moins mérité le nom de diligence.

PAVARET.

Êtes-vous si pressée d'arriver?

DERVILLE.

De quitter un de vos compagnons de voyage? Permettez-moi de me féliciter de cet officieux retard, et de souhaiter qu'il se prolonge, puisque je lui dois le bonheur de vous voir plus long-temps.

MADAME SAINT-HILAIRE.

On n'est pas plus aimable que monsieur l'officier.

SCÈNE XVI.

DERVILLE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE, SAINT-HILAIRE.

SAINT-HILAIRE.

Ma femme avec ces messieurs! j'en étais sûr.

PAVARET.

Allons donc, père noble, de la philosophie; ne soyez pas jaloux comme un rôle à manteau.

SAINT-HILAIRE.

Eh bien! ces relais sont-ils arrivés enfin?

DERVILLE.

Mais vous avez tous une rage de partir.

PAVARET.

Vous, amateur de la belle nature, monsieur de Saint-Hilaire, est-ce que vous ne seriez pas curieux d'observer un peu cette ville et ses environs?

MADAME SAINT-HILAIRE.

Cette ville? elle est d'une tristesse!...

PAVARET.

Elle est charmante; vous ne la connaissez pas. Restez seulement deux petites heures de plus, et vous m'en direz des nouvelles.

SCÈNE XVII.

DERVILLE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE, ROUGEAU.

ROUGEAU.

Voici nos relais enfin, et dans un quart d'heure nous serons en route.

DERVILLE.

Au moins vous déjeunerez avant de quitter Joigny.

ROUGEAU.

Parbleu !

PAVARET.

C'est que le capitaine, pour nous faire ses adieux, veut nous traiter magnifiquement. Vous en serez, cher conducteur ?

ROUGEAU.

Beaucoup d'honneur certainement ; et je me fais un devoir....

DERVILLE.

Parlons franchement, cher conducteur ; si je vous disais que j'ai à Joigny des affaires où j'ai besoin de mon ami seulement pour deux heures.

ROUGEAU.

Comment !

SAINT-HILAIRE.

Que dites-vous ?

MADAME SAINT-HILAIRE.

Vous avez besoin de M. l'avocat ?

PAVARET.

Avez-vous dans votre route quelque paquet qu'il faille remettre promptement, quelque message important et pressé ; là, de ces choses qui ne souffrent pas de remise ?

ROUGEAU.

Non pas que je sache ; mais....

PAVARET.

C'en est assez. Oh ! si votre retard pouvait causer le moindre tort au service public ou particulier, je me ferais un scrupule.... mais monsieur et madame Saint-

Hilaire qui brûlent du désir de se promener dans la ville....

SAINT-HILAIRE.

De nous promener?

MADAME SAINT-HILAIRE.

Nous?

PAVARET.

Et puis ce déjeuner qui nous attend.

ROUGEAU.

Mais comment me justifier auprès de mes chefs?

PAVARET.

Les relais auraient pu se faire attendre plus long-temps; la diligence ne peut-elle pas verser une seconde fois? une roue ne peut-elle pas se casser? Supposez qu'un de ces accidents fût arrivé... Mais nous discuterons mieux cette affaire à table. (*A Derville.*) Je te marie à ta Constance. (*A madame Saint-Hilaire.*) Vous êtes belle comme l'amour. (*A Saint-Hilaire.*) Vous me lirez votre tragédie. (*A Rougeau.*) Nous n'épargnerons pas les pour-boire. (*A tous.*) Allons déjeuner.

(*Ils rentrent dans l'auberge.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

La scène se passe chez Montrichard.

SCÈNE I.

MONTRICHARD, CONSTANCE.

MONTRICHARD.

Oui, ma nièce, j'espère que vous allez recevoir M. de Lasaussaye d'une manière convenable.

CONSTANCE.

M'avez-vous jamais vue, mon oncle, manquer d'égards pour les personnes qui viennent vous voir?

MONTRICHARD.

Entendons-nous, ma nièce; M. de Lasaussaye vient pour vous épouser, et...

CONSTANCE.

Permettez que je vous arrête, mon cher oncle; depuis la mort de M. Dorval, vous n'avez cessé de me parler de ce mariage. M. de Lasaussaye me déplaisait avant la mort de son oncle; il est devenu plus riche, et ne me plaît pas davantage. C'est mon bonheur que vous désirez en me mariant, et j'ai toujours pensé qu'il existait dans le rapport des caractères plus que dans celui des fortunes. Vous allez me traiter de folle et d'impertinente, quand je ne suis que franche et

raisonnable ; mais bien certainement je n'épouserai jamais M. de Lasaussaye.

MONTRICHARD.

Vous ne l'épouserez point! que veut dire ceci, mademoiselle ma nièce ? Vous avez pris un ton bien résolu depuis hier.

CONSTANCE.

C'est depuis hier en effet que mes résolutions sont bien prises.

MONTRICHARD.

Et vous croyez que la volonté d'une petite personne comme vous changera celle de toute une famille ? Ah ! nous verrons, nous verrons.

SCÈNE II.

MONTRICHARD, CONSTANCE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Bonne nouvelle ! bonne nouvelle ! mademoiselle ; voilà M. de Lasaussaye.

CONSTANCE.

L'imbécille, il m'a fait une frayeur !

ANDRÉ.

Un bouquet à la main. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il est encore plus paré que ce matin, quand il est venu voir M. le docteur.

CONSTANCE, *à part.*

Et Derville et son ami, qui devaient retarder par leur adresse ce funeste mariage, ils ne paraissent pas !

MONTRICHARD.

J'espère, mademoiselle, que vous n'allez pas me compromettre en présence d'un honnête homme....

CONSTANCE.

Ne vaudrait-il pas mieux me retirer, mon cher oncle ?

MONTRICHARD.

Non, s'il vous plaît, c'est pour vous qu'il vient, et je prétends....

SCÈNE III.

MONTRICHARD, CONSTANCE, LASAUSSAYE, UN BOUQUET A LA MAIN.

MONTRICHARD.

Entrez, entrez, mon cher Lasaussaye. C'est ma nièce, mon ami, que j'ai l'honneur de vous présenter.

LASAUSSAYE.

Mademoiselle, il est certainement bien doux pour moi de pouvoir prétendre, grace à la faveur de la jeunesse, et du titre que je voudrais.... non pas par intérêt, mais par amour, vous faire partager, en raison des délices, et d'un bonheur qui rien ne pourra jamais altérer.... Enfin, mademoiselle, votre oncle a dû vous dire dans quel espoir j'ai fait le voyage de Villeneuve-sur-Yonne à Joigny.

MONTRICHARD.

Fort bien, mon cher Lasaussaye; répondez donc, ma nièce?

CONSTANCE.

Croyez, mon cher oncle, que je sais apprécier comme je le dois les sentiments et les compliments de M. de Lasaussaye.

LASAUSSAYE.

Ah! mademoiselle, quelle reconnaissance !...

CONSTANCE.

Un moment, monsieur; vous ne m'en devez peut-être pas tant que vous le pensez....

LASAUSSAYE, *présentant son bouquet à Constance.*

Daignez donc accepter ces fleurs, symbole touchant.

CONSTANCE.

Permettez-moi de les refuser. Oui, monsieur; je connais votre espoir, et j'ai fait connaître à mon oncle jusqu'à quel point je suis en état d'y répondre. Je souhaite qu'on ne me force pas à m'expliquer plus franchement; mais je répète tout haut devant vous, à mon oncle, que ma résolution est prise, et qu'elle est inébranlable. (*Elle sort.*)

MONTRICHARD.

L'impertinente!

SCÈNE IV.

MONTRICHARD, LASAUSSAYE.

LASAUSSAYE.

Écoutez donc, mon cher oncle; il me semble....

MONTRICHARD.

Quoi?...

LASAUSSAYE.

Que....

MONTRICHARD.

Eh bien?

LASAUSSAYE.

Mademoiselle votre nièce....

MONTRICHARD.

N'est pas tout-à-fait d'accord avec nous sur ce mariage.

LASAUSSAYE.

Mais....

MONTRICHARD.

Bagatelle.

LASAUSSAYE.

Cependant....

MONTRICHARD.

Je lui ferai entendre raison.

LASAUSSAYE.

C'est que je ne voudrais pas....

SCÈNE V.

MONTRICHARD, LASAUSSAYE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Voilà un petit homme qui demande à parler à M. de Lasaussaye, s'il est ici. Comme je lui ai dit qu'il y était....

LASAUSSAYE.

Permettez-vous que je reçoive chez vous?

MONTRICHARD.

Parbleu! il vous sied bien de vous gêner. Faites entrer.

LASAUSSAYE.

C'est peut-être quelque débiteur de la succession.

SCÈNE VI.

MONTRICHARD, LASAUSSAYE, ANDRÉ, PAVARET.

PAVARET.

Mille pardons si je vous dérange ; c'est à M. de Lasaussaye que j'ai affaire.

LASAUSSAYE.

C'est moi-même. Que voulez-vous ?

PAVARET.

Dieu soit loué. Il y a assez long-temps que nous vous cherchons.

LASAUSSAYE.

Que vous me cherchez ?

PAVARET.

Quand je dis nous, c'est une façon de parler, car je ne suis dans l'affaire que pour le conseil. Tel que vous me voyez, je suis avocat de mon métier, pour vous servir si j'en étais capable. Celui qui vous cherche est un de mes amis intimes, qui m'accorde toute sa confiance ; un très-honnête garçon avec lequel vous serez enchanté de faire connaissance.

LASAUSSAYE.

Je n'en doute pas ; mais....

PAVARET.

Moi, je ne viens que de Rochefort, mais mon ami vient de beaucoup plus loin.

LASAUSSAYE.

De plus loin !

PAVARET.

D'Amérique. Ah ! la traversée a été longue et péril-

leuse, à ce qu'il m'a dit; mais enfin il est arrivé, vous voilà; et nous ne nous plaindrons pas de la peine....

LASAUSSAYE.

Bien sensible au plaisir que vous avez de me voir; mais pourrais-je savoir quel sujet....

PAVARET.

Dans un instant vous le saurez. Mon ami est à deux pas, je cours le chercher; c'est à lui que je veux laisser la satisfaction de vous expliquer.... Ah! quel plaisir il aura de vous serrer dans ses bras, ce cher parent, ce cher cousin, ce bon Dorval! Dans l'instant je suis à à vous. Votre très-humble serviteur, monsieur le docteur.

SCÈNE VII.

MONTRICHARD, LASAUSSAYE, ANDRÉ.

MONTRICHARD.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

LASAUSSAYE.

Ma foi, je ne me connais pas de cousin, et sur-tout du nom de Dorval.

MONTRICHARD.

C'est le nom de votre oncle.

LASAUSSAYE.

Oui vraiment.

MONTRICHARD.

C'est peut-être quelque parent qu'il aura laissé en Amérique.

LASAUSSAYE.

Vous croyez?

MONTRICHARD.

Il vient peut-être réclamer quelques droits à la succession.

LASAUSSAYE.

Des droits à la succession ! c'est un fripon, qui a pris ce nom-là.

MONTRICHARD.

Son ami a l'air d'un honnête garçon ; il ne faut pas être si prompt à juger les gens.

LASAUSSAYE.

J'en conviens avec vous, docteur ; mais convenez aussi que si ce nouveau venu arrive précisément pour prendre sa part de la succession, il aurait tout aussi bien fait de rester dans son Amérique.

MONTRICHARD.

Permettez : je ne me trompe guère en physionomie, et l'homme qui nous quitte a une figure si simple, si innocente !... Ah ! l'on ne m'attrape pas aisément ; je suis fin.

LASAUSSAYE.

Et moi je ne suis pas endurant ; et s'il s'avise de raisonner, je vous aurai bientôt fait sauter par les fenêtres le prétendu cousin d'Amérique.

MONTRICHARD.

Doucement, doucement, monsieur de Lasaussaye ; les voilà. Que je suis enchanté que cette scène se passe ici ! je saurai modérer cette fougue de jeunesse. Il ne faut pas être emporté comme cela.

LASAUSSAYE.

Les voilà, j'en suis charmé ; nous allons voir si.... (*Apercevant Derville.*) Ah ! diable ! il ne m'avait pas dit que c'était un militaire.

SCÈNE VIII.

MONTRICHARD, LASAUSSAYE, ANDRÉ, PAVARET; DERVILLE, UN CRÊPE AU BRAS.

PAVARET.

Entrez, mon cher client; entrez, le voilà, c'est lui-même.

DERVILLE.

Ah! mon cher cousin, que je vous embrasse!

LASAUSSAYE.

Monsieur.... mon cher cousin.... je suis vraiment... ravi de vous voir.

PAVARET.

Que je m'applaudis de réunir ainsi deux tendres parents! Ah! le plus bel office d'un homme de loi n'est-il pas d'arranger, de concilier tout à l'amiable? C'est ainsi qu'un habile médecin reçoit toutes les bénédictions d'une famille quand il arrache au trépas.... Jouissance bien douce, et que vous connaissez, n'est-il pas vrai, docteur?

MONTRICHARD.

Oui, nous avons souvent éprouvé..... Un garçon charmant, cet avocat!

DERVILLE.

Monsieur est M. Montrichard, le maître de cette maison? Pardon, si je viens chercher jusqu'ici un parent qui m'est bien cher.

MONTRICHARD.

C'est moi qui dois me féliciter..... Celui-ci paraît fort honnête.

LASAUSSAYE.

Il est certain que je n'ai pas encore sujet de m'en plaindre. Votre avocat m'a dit, monsieur.... mon cher cousin, que c'était pour moi que vous aviez entrepris un long voyage.

DERVILLE.

Il est vrai que, pendant cette longue traversée, l'espérance de voir un parent aussi aimable que vous a souvent soulagé mon cœur; mais, hélas! c'est une autre personne que je cherchais. C'est en débarquant à Rochefort que j'ai appris le malheur qui doit faire gémir en même temps toute la famille.

(*Il tire son mouchoir.*)

PAVARET, *en tirant son mouchoir.*

Ah! certainement, toute la famille!

LASAUSSAYE.

Quel malheur donc?

DERVILLE.

Ce pauvre M. Dorval!...

PAVARET.

C'était un si galant homme!

LASAUSSAYE, *tirant aussi son mouchoir.*

Ah! ah! ah! vous avez bien raison. Pourquoi renouveler mes douleurs?

PAVARET.

C'est ce que je vous ai dit tout le long de la route, mon cher client; à quoi sert-il de s'affliger?

MONTRICHARD.

J'ai fait ce que j'ai pu pour le sauver.

DERVILLE.

Je le sais; mais le pauvre homme avait à mourir; et s'il avait dû être sauvé, c'était certainement par le

docteur Montrichard, un homme dont la réputation s'étend jusque dans l'autre monde.

PAVARET.

Oui, jusqu'à Saint-Domingue.

MONTRICHARD.

Ah! vous êtes trop bons, messieurs.

DERVILLE.

Je sais également les soins, les peines, les embarras que mon cousin a pris pendant sa maladie et depuis sa mort; et c'est pour vous témoigner à tous deux ma reconnaissance que j'ai précipité mon voyage.

LASAUSSAYE.

Il ne fallait pas vous donner cette peine-là.

DERVILLE.

Je sais aussi qu'il n'a pas fait de testament.

LASAUSSAYE.

Non ; nous n'avons pas trouvé de testament.

DERVILLE.

Mais je n'en acquitterai pas moins les dettes de son cœur; et ni vous, ni monsieur, n'aurez à vous plaindre de moi.

PAVARET.

Non, vous n'aurez pas à vous plaindre de lui.

LASAUSSAYE.

Monsieur.... mon cher cousin, assurément je n'en doute pas. (*A part.*) Qu'est-ce qu'il veut donc dire?

DERVILLE.

Il a dû vous parler bien souvent de moi?

LASAUSSAYE.

Jamais.

DERVILLE.

C'est singulier.

PAVARET.

Oui, c'est fort extraordinaire.

DERVILLE.

Mais regardez-moi bien; vous devez trouver quelque ressemblance entre lui et moi?

LASAUSSAYE.

Pas du tout.

PAVARET.

Qu'en pensez-vous, docteur?

MONTRICHARD.

Pardonnez-moi; il y a quelque chose.

PAVARET.

Ah! l'on se ressemble de plus loin.

LASAUSSAYE.

Ah! sans doute; vous êtes peut-être cousin issu de germain... peut-être germain... peut-être neveu comme moi?

PAVARET.

Il est mieux que cela.

LASAUSSAYE.

Et quoi donc?

PAVARET.

Son fils.

LASAUSSAYE.

Son fils!

MONTRICHARD.

Son fils!

PAVARET.

Son propre fils.

DERVILLE.

Il était mon père.

LASAUSSAYE.

Ne vous l'avais-je pas bien dit? c'est un fripon.

DERVILLE.

Plaît-il, mon cher cousin?

LASAUSSAYE.

Je dis que probablement vous vous trompez sur votre naissance, car mon cher oncle n'a jamais été marié.

DERVILLE.

Il est trop vrai.

PAVARET.

Non, jamais il n'a été marié.

LASAUSSAYE.

Vous voyez donc bien.....

PAVARET.

Mais mon ami n'en est pas moins son fils.

LASAUSSAYE.

Ah! il est fort, celui-là, par exemple.

DERVILLE.

Pourquoi me rappeler les fautes de ma mère?

PAVARET.

Pauvre femme! elle adorait ce cher Dorval; et lui, de son côté, comme il l'aimait! il lui avait fait une promesse de mariage; il l'appelait sa chère Espagnole. Elle était de la partie espagnole de Saint-Domingue.

LASAUSSAYE.

Ah! ce serait cette Espagnole!....

DERVILLE.

Quel fut son désespoir quand il fut obligé de repasser les mers!

PAVARET.

Elle en est morte de chagrin, la pauvre créature.

LASAUSSAYE.

Voilà ce que c'est. Je m'étais toujours bien douté que mon oncle ayant été aussi libertin dans sa jeunesse, il se présenterait quelque rejeton.... mais, Dieu merci!

cela ne m'inquiète pas. Ainsi vous êtes son fils, mais vous n'êtes pas son fils légitime.

DERVILLE.

Hélas, non!

PAVARET.

Ah! mon Dieu, non. Les parents n'ayant pas été mariés, il est dans la classe de ceux qu'en justice nous nommons enfants naturels.

MONTRICHARD.

Et que vulgairement on appelle.....

LASAUSSAYE.

Bâtards. Enchanté de vous voir, assurément! Je vous prie de croire que nous n'aurons pas de contestation ensemble pour la pension alimentaire.....

DERVILLE.

Qu'est-ce que vous dites donc, à votre tour?

LASAUSSAYE.

Je dis que je suis trop galant homme, trop bon parent, pour ne pas me faire un devoir de fixer la pension alimentaire.

PAVARET.

Vous oubliez apparemment que vous parlez devant un avocat?

LASAUSSAYE.

Il n'est pas question d'avocat ici.

PAVARET.

Et un avocat qui sait son métier.

LASAUSSAYE.

Qui sait son métier, qui sait son métier; c'est ce qui n'est pas prouvé.

PAVARET.

Comment, ce qui n'est pas prouvé! ah! je vous le prouverai, moi, mon petit collatéral! Mille pardons

de l'emportement, cher docteur; mais vous savez que nous, qui cultivons les lettres et les sciences, nous ne nous connaissons plus quand on attaque notre amour-propre.

MONTRICHARD.

A qui le dites-vous? Eh! mon Dieu, je me reconnais là. Mais revenons à la question.

PAVARET.

Il n'y en pas de question. Par la loi des cinq et douze brumaire an deux, comme par la jurisprudence de tous les tribunaux, les enfants naturels sont appelés à la succession des pères et mères. En conséquence, un bâtard, tout bâtard qu'il soit, exclut les neveux, nièces, cousins, cousines, arrière-neveux, arrière-cousins et tous collatéraux, si prochains qu'ils puissent être du décédé. Or, monsieur est neveu, monsieur est fils naturel; partons des principes et tirons des conséquences : monsieur exclut monsieur; et la succession sur laquelle comptait monsieur appartient à monsieur. Je crois que voilà de la logique.

MONTRICHARD.

Excellente logique.

LASAUSSAYE.

Et cette logique ordonnerait que je fusse dépouillé d'une succession.... C'est fort malhonnête.

PAVARET.

Pour les neveux; mais pour les enfants, rien de plus honnête, rien de plus juste; car enfin, soyons conséquents, j'en reviens toujours là : est-ce ma faute à moi si mon père n'a pas épousé ma mère?

MONTRICHARD.

Il raisonne comme un ange.

LASAUSSAYE.

Oui, comme un ange; mais en ce cas-là, vous n'êtes pas son fils!

DERVILLE.

Je ne suis pas son fils!

LASAUSSAYE.

Non, vous ne l'êtes pas. Vous me prenez donc pour un imbécille. Eh! que diable, nous connaissons le monde et la géographie. Quelles sont les femmes qu'on n'épouse pas dans ce pays-là? Des négresses. Or, monsieur n'est pas le fils d'une négresse peut-être?

MONTRICHARD.

Vous n'avez donc jamais lu Paul et Virginie?

DERVILLE.

Sait-il lire, notre cousin?

PAVARET.

Il ne paraît pas très-fort en littérature.

MONTRICHARD.

Vous verrez qu'il n'y a pas de créoles.

PAVARET.

Et des créoles charmantes.

MONTRICHARD.

Et des femmes plus aimables, plus coquettes que nos Françaises.

PAVARET.

Oh! plus, c'est un peu fort, mais autant pour le moins. Il n'est pas mal, non plus, mon jeune ami; ils sont tous comme cela, ces enfants de l'amour.

DERVILLE.

Je serais désespéré d'être obligé d'en venir aux voies de rigueur, moi qui comptais être si bien avec vous, mon cher cousin.

LASAUSSAYE.

Je ne suis pas votre cousin.

MONTRICHARD.

Doucement, doucement donc, monsieur de Lasaussaye ; on se rend malade en se mettant de la sorte en colère.

LASAUSSAYE.

C'est qu'il est inconcevable, c'est qu'il est incroyable.... Comment, vous donnez là dedans, vous, monsieur Montrichard, avec votre expérience et vos études !

MONTRICHARD.

C'est qu'il serait impossible qu'on se présentât avec cette assurance....

PAVARET.

Et vous verriez qu'un avocat comme moi, qui jouis à Rochefort d'une certaine réputation de talent et de probité, se serait déplacé....

MONTRICHARD.

S'il n'avait des preuves, des titres....

PAVARET.

Que nous ne serons pas embarrassés de produire en temps et lieu....

LASAUSSAYE.

Vous parlez de preuves, de titres? mais j'ai trouvé ce matin toute la correspondance de mon oncle, et c'est là que je trouverai la preuve de l'imposture, de la fraude, de la ruse. Ah! nous verrons, nous verrons, sa maison n'est qu'à deux pas. Un cousin, un fils, un bâtard, un diable, que je ne veux pas reconnaître, que je ne reconnaîtrai pas. Il m'en aurait parlé, mon cher oncle ; il était si bavard ! Attendez-moi, je reviens.

(*Il sort.*)

MONTRICHARD.

Sur-tout, M. Lasaussaye, ne tardez pas.

SCÈNE IX.

MONTRICHARD, PAVARET, DERVILLE.

PAVARET.

Il est très-vif.

DERVILLE, *à Pavaret.*

S'il allait rapporter, en effet, des papiers?

PAVARET, *à Derville.*

Point d'inquiétude, je trouverai remède à tout. (*Haut.*) Je vois avec peine, par l'emportement de ce jeune homme, que nous serons réduits à plaider, et cela m'afflige; car je n'aime pas plus les procès... que vous n'aimez les malades, cher docteur.

MONTRICHARD.

Ah! j'entends bien; mais cet héritage est si considérable. Il est tout naturel qu'on soit jaloux de le conserver.

PAVARET.

Je me suis laissé dire dans la ville que cet héritage devenait d'autant plus précieux pour Lasaussaye, qu'il lui valait la main d'une personne charmante, votre nièce. Serait-il vrai, docteur?

MONTRICHARD.

Il est certain que me trouvant créancier de la succession.... car Lasaussaye me devait....

PAVARET.

La mort de son oncle; c'est évident. Eh bien?

MONTRICHARD.

Je lui avais proposé....

DERVILLE.

Sans avoir l'avantage de connaître votre adorable nièce, permettez-moi de vous dire que je me ferais un devoir d'acquitter....

PAVARET.

Oui, mais peut-être est-elle amoureuse de Lasaussaye?

MONTRICHARD.

Ah! mon Dieu! non, pas du tout! Entre nous, il n'est pas trop fait pour inspirer une passion.

PAVARET.

En effet, pour plaire, ce Lasaussaye a vraiment besoin de la succession; tandis que mon client, sans la succession, serait encore assez aimable....

MONTRICHARD.

Oh! la fortune ne gâterait rien. Mais, comme vous dites, monsieur paraît fort aimable.... Ah! voici M. de Lasaussaye. Déja!

DERVILLE.

Je tremble.

PAVARET.

Il n'a pas été long-temps.

SCÈNE X.

MONTRICHARD, PAVARET, DERVILLE, LASAUSSAYE.

LASAUSSAYE.

Je ne vous ai pas fait attendre, j'espère; ce matin

j'avais parcouru tous les papiers de mon oncle, et je savais bien que je trouverais.... Allons au fait; car j'ai laissé chez mon oncle deux ou trois de ses amis intimes, à ce qu'ils disent, qui viennent me demander de l'argent qu'il leur devait, à ce qu'ils disent encore; et le juge de paix qui m'attend pour ses opérations.

PAVARET.

Oh! il ne faut pas que cela vous gêne; mon client se chargera d'arranger tout cela quand il sera reconnu héritier.

LASAUSSAYE.

Non je veux lui laisser l'héritage dégagé de toute espèce d'embarras.

PAVARET.

Et comme nous serons peut-être forcés de faire apposer de nouveau les scellés....

DERVILLE, *à part.*

Je ne sais, son air goguenard ne me présage rien de bon.

MONTRICHARD.

Eh bien! qu'avez-vous trouvé dans les papiers de votre oncle?

LASAUSSAYE.

La preuve que ces messieurs ont dit vrai; oh! je suis forcé d'en convenir.

MONTRICHARD.

Il en convient.

PAVARET.

Là, voyez-vous?

DERVILLE, *à Pavaret.*

Aurions-nous rencontré juste, par hasard, en voulant le tromper?

LASAUSSAYE.

Mon oncle a fait la cour en Amérique à une jeune personne charmante.

PAVARET.

Une Espagnole, Dona....

LASAUSSAYE.

Thérésina Velascos.

PAVARET.

Thérésina Velascos, précisément. Il ne l'a pas épousée...

LASAUSSAYE.

Mais il lui avait fait une promesse de mariage.

PAVARET.

Il en a eu un enfant.

LASAUSSAYE.

Unique, qui doit avoir à présent... vingt-deux ans.

PAVARET.

Justement, l'âge de mon client.

DERVILLE.

Par conséquent, nous n'aurons pas de procès.

LASAUSSAYE.

Ah! mon Dieu! non; il ne peut pas y avoir matière à procès.

PAVARET.

Je ne vous le conseillerais pas.

MONTRICHARD.

Ah çà, vous avez donc trouvé dans la correspondance quelques lettres?....

LASAUSSAYE.

J'ai trouvé mieux que cela.

PAVARET.

Et quoi donc?

LASAUSSAYE.

L'acte de naissance de l'enfant.

PAVARET.

Ah! ah!

LASAUSSAYE.

Je l'ai pris avec moi pour vous en faire part; le voici.

PAVARET.

Et cet acte prouve jusqu'à l'évidence....

LASAUSSAYE.

Que l'enfant... est une fille.

MONTRICHARD.

Oh ! oh !

DERVILLE.

Une fille !

PAVARET.

Une fille!

LASAUSSAYE, *lui donnant l'acte.*

Oui, oui, une fille. Tenez, lisez, docteur. Ah! vous voilà bien déconcertés !

DERVILLE, *à Pavaret.*

Tu vois à quoi tu m'exposes !

PAVARET, *fort en colère, à Derville.*

Monsieur, que veut dire ceci, s'il vous plaît? Que signifie le personnage que vous faites jouer à un galant homme comme moi, devant des personnes aussi recommandables que ces messieurs?

DERVILLE.

Comment! quoi ?... En voici bien d'un autre, à présent.

MONTRICHARD.

Quel singulier ton il prend avec son camarade !

LASAUSSAYE.

Prétendrait-il nous faire croire qu'il ne s'entendait pas avec lui?

PAVARET.

Me faire quitter ma famille, mes clients, la ville de Rochefort, où je suis estimé, chéri, honoré, pour me faire huer, mépriser, bafouer, et déshonorer à Joigny! m'exposer à rougir devant un homme célèbre comme le docteur Montrichard! Ce n'est pas que, puisqu'il existe une fille, si nous voulons être conséquents, M. Lasaussaye en soit plus héritier.

LASAUSSAYE.

Ah! pour cet article, c'est une affaire qui reste à examiner; car enfin il n'est pas prouvé que cette fille existe encore, et j'espère que la Providence aura permis qu'il lui soit arrivé quelque accident; moi, j'ai toujours compté sur la Providence. D'ailleurs vous n'avez pas sa procuration; d'ailleurs rien ne peut être prouvé là-dessus; ce qu'il y a de prouvé, c'est que vous avez pris un nom et une qualité qui ne vous appartenaient pas; ainsi vous n'aurez point mon héritage; ainsi il ne tiendrait qu'à moi de vous faire un mauvais parti; ainsi vous allez me faire le plaisir de vous en aller sur-le-champ. Vous voyez que je sais tirer des conséquences aussi-bien que vous, monsieur l'avocat.

MONTRICHARD.

Ah çà, laissez là vos conséquences, et tâchez de m'expliquer....

DERVILLE.

Oui, certainement, je partirai. Je quitte cette maison, non pas pour vous, de qui je n'ai pas d'ordre à recevoir, mais par respect pour le maître de ce logis, pour l'oncle de cette charmante Constance, que je me reproche d'avoir trompé.

PAVARET.

Non, monsieur, vous ne partirez pas. Ne souffrez

pas qu'il s'éloigne, docteur; je suis intéressé comme vous à pénétrer ce mystère. (*A part.*) Le diable m'emporte si je sais où tout cela nous conduit.

MONTRICHARD.

Monsieur l'avocat a raison, c'est une affaire qui ne peut pas se terminer de la sorte.

LASAUSSAYE.

Oui, vous voulez approfondir ceci; c'est bien fait. Mais, comme je vous le disais, les gens d'affaires de la succession m'attendent chez mon oncle; je les aurai bientôt expédiés. Je reviens, je reviens tout à l'heure. Ah! vous êtes bien fins, messieurs! mais Guillaume de Lasaussaye l'est bien autant que vous! Une fille, oui, une fille. Ah! vous ne vous attendiez pas à celui-là! (*Il sort.*)

SCÈNE XI.

MONTRICHARD, PAVARET, DERVILLE.

DERVILLE, *à Pavaret.*

Que veux-tu faire?

PAVARET, *bas à Derville.*

Je n'en sais rien; mais reste.

MONTRICHARD.

Répondez, jeune homme : quel était votre but en vous introduisant ici comme héritier?

PAVARET.

Oui, quel était votre but? parlez; monsieur le docteur a droit de vous faire toutes ces questions.

DERVILLE.

Comment! tu veux....

PAVARET.

Et ensuite.... Allons,.... monsieur Montrichard est porté à vous pardonner;... il est si rempli d'indulgence! Non pas que je prétende vous justifier.... Ah! loin de moi.... mais enfin la nature et l'amour,... qui toujours dans un cœur sensible....

MONTRICHARD.

La nature et l'amour.... je n'entends rien à ce que vous me dites.

PAVARET.

Vous n'y entendez rien! (*A part.*) Ma foi, ni moi non plus.

DERVILLE, *à part.*

Ni moi non plus.

PAVARET.

Mais aussi, qui diable se serait attendu que l'enfant naturel de ce monsieur Dorval fût une fille?

SCÈNE XII.

MONTRICHARD, PAVARET, DERVILLE, MADAME SAINT-HILAIRE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Tenez, tenez, madame; sont-ce là les personnes que vous demandez?

MADAME SAINT-HILAIRE.

Précisément, ce sont elles. Eh bien! monsieur l'avocat, il faut donc que je vienne vous chercher jusqu'ici! monsieur est sans doute le maître de la maison? Mille

pardons, si je m'introduis aussi librement chez vous ; mais en vérité cela est inconcevable : le conducteur s'impatiente, la diligence va partir.

PAVARET.

La diligence va partir....

MONTRICHARD.

Qu'est-ce que c'est que cette dame-là ?

PAVARET.

C'est une très-aimable dame, docteur; une artiste dramatique, pleine de talents, bien en état de jouer plus d'un rôle.... Oh! oui. (*A part.*) Mais quel trait de lumière !... (*A part à Derville et à madame Saint-Hilaire.*) Nous sommes sauvés, si madame le veut. (*Au docteur.*) Mille pardons de vous avoir importuné si long-temps, docteur. (*Haut à Derville.*) Après ce qui vient de se passer, monsieur, rien de commun désormais entre nous. (*Bas à Derville.*) Suis-moi. (*Haut au même.*) Ne me suivez pas. (*A madame Saint-Hilaire en l'emmenant.*) Venez, venez, belle dame.

MADAME SAINT-HILAIRE, *en s'en allant.*

Il est vraiment original.

(*Elle sort avec Pavaret.*)

MONTRICHARD, *à Derville.*

Pourriez-vous bien m'expliquer....

DERVILLE.

Ma foi, expliquez-le-moi vous-même ; car, dans tout ce qu'il m'a dit, je ne vois.... Votre très-humble serviteur, docteur. (*Il sort.*)

MONTRICHARD.

Mais écoutez-moi donc! écoutez-moi donc! Le voilà parti. Quelle singulière aventure ! Suivons ces gens-

ci, voyons Lasaussaye.... Et mes pauvres malades! ce sont eux qui souffriront de tout cela.

(*Il sort.*)

ANDRÉ.

Soyez tranquille, monsieur; faites vos affaires; vos malades ne sont-ils pas faits pour prendre patience?

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

La scène se passe dans l'auberge. Une porte de cabinet à la droite de l'acteur.

SCÈNE I.

ROUGEAU, MADAME SAINT-HILAIRE, PAVARET, DERVILLE.

PAVARET.

Trois quarts d'heure, cher conducteur, trois quarts d'heure, pas davantage.

ROUGEAU.

Les relais sont arrivés à dix heures; moi, je tiens beaucoup à ma place; me voilà compromis.

DERVILLE.

Pas du tout; je prodiguerai tellement les pour-boire aux postillons....

PAVARET.

Qu'on ne s'apercevra pas du retard.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Moi, c'est mon mari qui m'inquiète : oui; cela vous fait rire; mais je l'aime véritablement, ce cher homme.

PAVARET.

Je n'en doute point; j'ai vu autant de bons ménages dans les coulisses que dans le monde.

ROUGEAU.

Il y a un quart d'heure qu'il est parti à pied pour prendre les devants, espérant que la diligence le rattraperait bientôt.

PAVARET.

Eh bien! il n'y a pas de mal à cela; vu son embonpoint, il faut qu'il fasse de l'exercice.

DERVILLE.

Il va faire du chemin, s'il marche toujours en nous attendant.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Heureusement il n'est jaloux que par accès; et il est de l'intérêt de mon amour d'entretenir un peu sa jalousie; mais ce pauvre ami, il me semble que je le vois sur la route, tout essoufflé. Au moins, puisque vous voulez, et que je consens à me prêter à vos desseins, ne perdons pas de temps.

ROUGEAU.

Non, ne perdez pas de temps. Trois quarts d'heure, ni plus ni moins; je vais parler aux postillons, et vous me retrouverez dans la salle à manger.

PAVARET.

C'est la place d'un bon conducteur.

SCÈNE II.

MADAME SAINT-HILAIRE, PAVARET, DERVILLE.

PAVARET.

La petite servante d'auberge est allée porter ma lettre à Lasaussaye; il ne peut manquer de se rendre

à mon invitation. As-tu remarqué le feu, l'éloquence, qui caractérisent le véritable orateur?

DERVILLE.

Quel bonheur! que cette petite Magdelon se trouve l'amante d'André, le valet du docteur! ce nigaud peut nous être utile.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Savez-vous que je ne laisse pas que d'être fort embarrassée? Je ne suis engagée que pour les soubrettes, et vous me faites jouer une amoureuse!

PAVARET.

Un vrai talent se plie à tous les genres.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Et puis, improviser!

PAVARET.

Est-ce que vous n'avez jamais joué des proverbes?

MADAME SAINT-HILAIRE.

Quelquefois. Heureusement j'ai ce petit air américain de cet opéra-comique...

PAVARET.

Prenez bien votre temps pour le chanter.

SCÈNE III.

MADAME SAINT-HILAIRE, PAVARET, DERVILLE, MAGDELON.

MAGDELON.

Voilà monsieur de Lasaussaye; il marche sur mes pas.

PAVARET.

Vous n'avez pas oublié de lui parler de la grande dame arrivée dans votre auberge?

MAGDELON.

Oh! que non; dans un bel équipage, avec deux femmes-de-chambre, dont une négresse; comme aussi le nègre en courrier qui était venu un quart-d'heure auparavant retenir notre plus bel appartement et nos meilleurs lits; et, en passant, j'ai donné le mot au garçon d'écurie; il va lui faire remarquer une berline sous la remise, et sur la porte un nègre, musicien de ce régiment qui prend l'étape à Joigny; ce sera la voiture, ce sera le laquais de madame.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Des voitures! des laquais! et je suis arrivée par la diligence.

PAVARET.

Cela ne nous coûte rien à nous autres auteurs et comédiens.

MAGDELON.

Cependant, grace à quelques mots de douceur à mon André, je vous ai ménagé un rendez-vous avec la nièce du docteur, mon officier : on vous attend.

PAVARET.

Allons, mon ami, de concert avec la belle, précipite-toi aux genoux du docteur. Les grands sentiments, la passion, tes lettres de recommandation, tes espérances de fortune, de grands compliments sur son mérite; invite-le à souper pour ce soir : tous les médecins sont gourmands. Vous, belle dame, à votre toilette; le demi-deuil, le négligé galant, les grands airs, la coquetterie, le petit air américain au signal convenu. Vous, petite, vous commencez l'attaque; je vous ai fait votre leçon.

MAGDELON.

Soyez tranquille; j'en ai attrapé de plus fins que

Lasaussaye. Le voici, entrez dans ce cabinet; monsieur l'officier trouvera un escalier dérobé qui conduit dans la rue.

SCÈNE IV.

LASAUSSAYE, MAGDELON.

LASAUSSAYE, *très-pensif.*

Que diable veut dire ceci? cette berline, ce nègre, cette dame descendue tout-à-l'heure dans l'auberge.... Ce qu'on craint, comme ce qu'on desire, on croit toujours le voir arriver. Cette découverte d'une fille de mon oncle.... Cette lettre pleine de repentir, par laquelle l'avocat de Rochefort me demande un entretien.... Il faut donc qu'il ne soit pas d'accord avec ce prétendu cousin.... Ma foi, tout cela me donne furieusement à penser.

MAGDELON.

Ah! vous voilà; je cours avertir la personne qui vous a donné rendez-vous.

LASAUSSAYE.

Un moment, un moment, petite. (*A part.*) Tâchons de faire jaser cette servante.

MAGDELON.

Ah! oui, j'ai bien le temps de m'arrêter, ma foi, avec le monde que nous avons!

LASAUSSAYE.

Oui, il vient de vous arriver encore un équipage, m'avez-vous dit.

MAGDELON.

A six chevaux.

LASAUSSAYE.

Une jeune dame?

MAGDELON.

Fort gentille et bien avenante.

LASAUSSAYE.

En deuil?

MAGDELON.

Comme tous ses gens.

LASAUSSAYE.

Et vous n'avez pas pu savoir le motif de son voyage?...

MAGDELON.

Nous conviendrait-il dans notre état de nous mêler des affaires des voyageurs? J'ai bien entendu parler d'héritage, de cousin, d'Amérique, de M. Dorval, de vous.

LASAUSSAYE.

De moi?

MAGDELON.

C'est comme encore cet homme qui veut vous parler, et qui a presque fait une scène dans la rue, en se disputant avec un jeune officier.

LASAUSSAYE.

En vérité?

MAGDELON.

Et qui avait un air si pénétré, en demandant une plume pour vous écrire. Mon devoir, mon honneur, disait-il. Si on était curieux comme tant d'autres on pourrait chercher à savoir;.... mais, fi donc! Le voilà: je vous laisse, et je vais à mon ouvrage.

LASAUSSAYE.

Comment diable! l'avocat aurait-il en effet été trompé comme nous?

SCÈNE V.

PAVARET, LASAUSSAYE.

PAVARET, *d'un air composé.*

Mille pardons de la peine que je vous cause.

LASAUSSAYE.

Ah! c'est donc vous qui m'avez fait prier, par une belle lettre, de passer ici.

PAVARET.

Moi-même.

LASAUSSAYE.

Eh bien! voyons, que me voulez-vous?

PAVARET.

Il s'agit toujours de l'affaire pour laquelle j'ai été vous chercher jusque chez le docteur Montrichard.

LASAUSSAYE.

Eh bien! voyons, qu'avez-vous à me dire sur cette affaire?

PAVARET.

D'abord, que j'ai de fortes raisons de croire que l'homme avec qui vous m'avez vu tantôt est un fripon.

LASAUSSAYE.

Non, c'est un honnête homme peut-être, et vous aussi sans doute.

PAVARET.

Je vous pardonne de douter de ma probité; les apparences sont tellement contre moi... Mais n'importe, quelque humiliation que je doive recevoir, je n'en remplirai pas moins mon devoir. Oui, monsieur, autant vous m'avez vu ardent à soutenir les intérêts de ce jeune

homme tant que je l'ai cru fondé en droit, autant vous m'allez voir ardent à vous défendre, à vous protéger. J'ai trop à cœur de rétablir aux yeux des habitants de Joigny une réputation dont, grace au ciel, les gens de Rochefort n'ont jamais douté.

LASAUSSAYE.

Je veux bien le croire, mais enfin....

PAVARET.

J'ai de la finesse, une grande habitude des affaires; mais que peut tout l'esprit du monde contre des fripons qui vous trompent?

LASAUSSAYE.

Au fait, ce militaire, ce jeune homme....

PAVARET.

C'est une aventure fort extraordinaire, il m'a tout avoué. Il vient effectivement d'Amérique. Sur le vaisseau dans lequel il s'était embarqué se trouvait en même temps une jeune personne charmante; dans la traversée, elle raconte aux passagers son aventure; elle est la fille naturelle de Jérôme Dorval; elle a vingt-deux ans, elle se nomme Thérésina Dorval; enfin toute l'histoire que vous savez, car cette jeune personne est véritablement votre cousine.

LASAUSSAYE.

Ma cousine! Après.

PAVARET.

Eh bien? monsieur, ce jeune homme débarque à Rochefort; il sait que, bien loin que vous soyez instruit du sexe du véritable héritier, vous ignorez même que cet enfant existe; une maladie, en apparence assez grave, retient la jeune personne à Rochefort; il vient me trouver, moi, homme à talent, sans vanité; il me présente sa cause sous l'aspect le plus honora-

ble; il s'agit de faire reconnaître un véritable héritier: il me montre des papiers, des lettres originales (apparemment il avait eu l'art de les soustraire à l'héritière pendant le passage.) Il faut partir sur-le-champ pour Joigny, me dit-il; il sentait que d'un moment à l'autre la ruse pouvait être découverte. Quel était son espoir? Peut-être de s'amuser, de rire à vos dépens: les jeunes gens sont si extravagants! peut-être de vous tirer quelque argent: les hommes sont si entreprenants quand il s'agit de leurs intérêts! Honnête et simple comme je le suis, je m'enflamme d'un beau zèle; la gloire a tant d'appas pour moi!..... Je pars, nous arrivons à Joigny. Vous avez été témoin de la scène désagréable à laquelle il m'a exposé devant vous chez le docteur Montrichard. Outré d'indignation, je le presse, je l'attaque avec cet accent du cœur qui n'appartient qu'à nous autres orateurs; il s'attendrit, il se jette dans mes bras, il me fait les aveux que je viens de vous révéler; nous arrivons à la porte de cette auberge. Au moment où nous entrons, une berline à six chevaux s'arrête; une jeune dame élégante et svelte saute légèrement à terre; mon jeune homme la regarde, pousse un cri, s'enfuit. Je m'élance à sa poursuite, je l'atteins, je l'interroge; que m'apprend-il? que cette jeune dame est la personne avec laquelle il a repassé en France, dont il a tiré ces renseignements, de l'absence de laquelle il voulait profiter; en un mot la fille naturelle et unique de Jérôme Dorval, votre oncle, et par conséquent son unique héritière.

LASAUSSAYE.

Ah! mon Dieu!

PAVARET.

Étonné, confondu, je ne peux cependant m'empê-

cher d'admirer la Providence, qui ne permet pas qu'une mauvaise action s'accomplisse ; de la remercier de m'avoir arrêté sur les bords du précipice; et soudain, inspiré par ma conscience, je m'empresse de vous avertir; trop heureux si par ces éclaircissements je parviens à réparer le tort involontaire que j'ai pu vous causer, et si j'épargne quelques chagrins à un galant homme comme monsieur de Lasaussaye.

LASAUSSAYE.

Est-il possible? Eh quoi! cette fille dont ce matin encore j'ignorais l'existence, elle serait vivante! elle serait ici! Ah! oui, oui, rien de plus vraisemblable. Les rapports de la petite servante, cette berline, certains discours de mon oncle même, que je me rappelle..... Il me l'avait bien dit dans la dernière visite que je lui fis. Ah! l'on ne s'attend pas à ce qui arrivera après ma mort.

PAVARET.

Il vous avait dit cela.

LASAUSSAYE.

Ah! mon Dieu, oui.... il était malin comme un démon.... Quel parti prendre?

PAVARET.

Voyez, réfléchissez; vous avez sans doute quelque conseil, quelque homme de loi?

LASAUSSAYE.

Oh! mon Dieu, non; d'ailleurs je suis pressé de jouir, et je crains les procédures comme tous les diables.

PAVARET.

Et vous n'avez pas tort; il vaudrait mieux les prévenir.

LASAUSSAYE.

Oui, mais par quel moyen? Monsieur, vous qui en-

tendez si bien les affaires, dites-le-moi; je suis si troublé !

PAVARET.

Puisque vous daignez m'accorder quelque confiance, moi, qui ai plus de sang-froid que vous, je vous dirai qu'il y aurait bien un moyen.

LASAUSSAYE.

Lequel?

PAVARET.

Non, il n'y faut pas penser. Vous êtes trop amoureux de la nièce du docteur.

LASAUSSAYE.

Oh! oui; cependant chez un homme raisonnable, la passion n'est pas un obstacle.... Voyons votre moyen.

PAVARET.

Non, vous êtes trop avancé avec Montrichard.

LASAUSSAYE.

Vous penseriez à un mariage avec ma cousine l'héritière?

PAVARET.

Alors vous ne perdez rien; vous confondez vos droits.

LASAUSSAYE.

J'entends bien; mais comment sans se connaître....

PAVARET.

Deux parents font si vîte connaissance; je ne suis pas inquiet de votre côté. Si vous vous mettez en tête de lui plaire....

LASAUSSAYE.

Il est certain que si je..... Savez-vous bien qu'on m'appelle le Lovelace de Villeneuve-sur-Yonne?

PAVARET.

En vérité?

LASAUSSAYE.

J'ai des mœurs cependant.

PAVARET.

Oh! sans doute. La question est de savoir si elle vous conviendra.

LASAUSSAYE.

Pour la fortune d'abord, il est clair.....

PAVARET.

Oui, mais son extérieur?

LASAUSSAYE.

Un philosophe ne s'attache qu'à la beauté de l'ame.

PAVARET.

Son caractère, son esprit.

LASAUSSAYE.

Oh! moi, j'ai un caractère si accommodant!

PAVARET.

Pour des talents, elle en a. La servante de l'auberge m'a dit qu'elle n'avait eu rien de plus pressé que de se faire monter un piano.

(*Il tousse.*)

(*Ici on entend un prélude de piano.*)

Eh! tenez, c'est elle que nous entendons.

LASAUSSAYE.

Comment! son appartement.....

PAVARET.

Est là.

LASAUSSAYE.

Chut, écoutons.

(*On entend chanter madame Saint-Hilaire, s'accompagnant sur le piano.*)

AIR.

Jeunes et gentilles créoles,
Venir danser sous le palmier;
Mais à promesses trop frivoles
Gardez-vous bien de vous fier;
Car pour négresse accorte et vive
Plus d'un amant vous oublier;
Joli minois, ame naïve,
Valoir bien un cœur tout entier.
Jeunes et gentilles créoles, etc. etc.

PAVARET.

C'est une chanson du pays.

LASAUSSAYE.

Elle est charmante. Je pourrais regarder par la serrure. (*Il va regarder à travers la serrure.*) Ah! je ne peux pas la voir, elle est tournée contre la fenêtre; mais elle a une taille délicieuse, ma foi.

SCENE VI.

PAVARET, LASAUSSAYE, DERVILLE.

(*Derville dans le fond, Lasaussaye regardant par le trou de la serrure, et Pavaret au milieu.*)

DERVILLE, *bas à Pavaret.*

Pavaret.

PAVARET, *bas à Derville.*

C'est toi! va-t'en.

DERVILLE, *bas à Pavaret.*

Deux mots.

PAVARET, *bas à Derville.*

Parle bas.

LASAUSSAYE, *se retournant.*

Vous avez raison ; parlons bas, prenons garde qu'elle n'entende.

DERVILLE, *bas à Pavaret.*

J'ai vu le docteur.

LASAUSSAYE.

Ah ! la voilà qui se tourne de mon côté.

DERVILLE, *bas à Pavaret.*

Pas moyen de lui faire entendre raison.

PAVARET, *bas à Derville.*

Nous l'apaiserons ; laisse-nous.

LASAUSSAYE.

Elle a vraiment une physionomie piquante.

PAVARET, *à Lasaussaye.*

Très-piquante, n'est-il pas vrai ?

DERVILLE, *bas à Pavaret.*

Il m'a inhumainement congédié.

PAVARET, *bas à Derville.*

Je vous réconcilierai ; sors.

LASAUSSAYE.

Un petit air éveillé.

PAVARET, *à Lasaussaye.*

Éveillé, comme toutes les femmes des colonies.

DERVILLE, *bas à Pavaret.*

Que faire ?

PAVARET, *bas à Derville.*

Je me charge de tout, mais va-t'en.

LASAUSSAYE.

La voilà qui prend un livre.

PAVARET, *à Lasaussaye.*

La plus belle éducation.

DERVILLE, *bas à Pavaret.*

Si je lui faisais parler par quelqu'un de ses amis pour lesquels j'ai des lettres?

PAVARET, *bas à Derville.*

Tout ce que tu voudras; mais pars au plus vîte : tout serait perdu si l'on nous surprenait.

(*Il pousse Derville dehors, et revient près de Lasaussaye.*)

SCÈNE VII.

PAVARET, LASAUSSAYE.

LASAUSSAYE.

Vous avez raison; il ne faut pas qu'on nous surprenne écoutant aux portes.

PAVARET.

Voix céleste, physionomie piquante, taille délicieuse?

LASAUSSAYE.

Talents enchanteurs, fortune considérable!

PAVARET.

Je crois que vous ne devez pas hésiter....

LASAUSSAYE.

Un moment, ne précipitons rien. On a voulu me tromper une fois, je dois être sur mes gardes.

PAVARET.

J'espère que vous ne me soupçonnez pas....

LASAUSSAYE.

Vous pourriez être dupe comme moi.

PAVARET.

C'est le sort des honnêtes gens.

LASAUSSAYE.

Je me garderai de lui faire paraître le moindre doute; mais je serais un véritable innocent, en supposant que je la trouvasse à mon gré, d'en venir à la conclusion, et de rompre avec la nièce du docteur sans avoir des preuves aussi claires que le jour. Elle est ma cousine, ou elle ne l'est pas. Il y a mille accidents qu'il faut prévoir; car enfin je voudrais ménager les deux femmes de façon que l'une au moins ne pût me manquer.

PAVARET.

Malheureusement vous ne pouvez les épouser toutes les deux.

LASAUSSAYE.

Non, mais je puis retourner chez Montrichard, continuer à faire ma cour à la nièce, rassurer le docteur sur cette héritière, lui bien cacher qu'elle est à Joigny. Vous cependant qui offrez si généreusement de me rendre service....

PAVARET.

Qui m'en fais un devoir.

LASAUSSAYE.

Vous pourriez voir cette Américaine, la préparer à ma visite, la pressentir sur ses projets, sur mon amour, et moi, quand j'aurai bien calmé le docteur, je reviens achever votre ouvrage. Gardez-vous bien sur-tout de lui parler de mes engagements avec la nièce du docteur.

PAVARET.

Ce serait tout perdre.

LASAUSSAYE.

Ce n'est pas l'intérêt qui m'anime; mais je m'étais accoutumé à regarder les biens de mon oncle

comme devant m'appartenir, et je tiens à mes habitudes. Annoncez-moi, disposez-la en ma faveur; je cours chez Montrichard. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE.

MADAME SAINT-HILAIRE, *en demi-deuil élégant.*
Est-il parti?

PAVARET.
Oui; mais il va revenir.

MADAME SAINT-HILAIRE.
Comment me trouvez-vous?

PAVARET.
A merveille. Je crois, Dieu me pardonne, que de temps en temps son intérêt lui donne de l'esprit. Rentrons dans votre appartement, concertons-nous de nouveau sur ce que nous devons lui dire; mettons la servante aux aguets, pénétrez-vous bien de votre rôle. Jérome Dorval, grand propriétaire au Cap; Thérésina Velascos, la belle Espagnole, son amante : faites sonner bien haut vos habitations, vos négresses, vos sucreries, vos cafés, vos cargaisons, vos maux de mer, vos naufrages, vos ananas, vos perroquets, et tâchons de terminer glorieusement l'entreprise que nous avons si bien commencée.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIEME.

SCÈNE I.

PAVARET, LASAUSSAYE.

PAVARET, *sortant de la chambre de madame Saint-Hilaire et apercevant Lasaussaye.*

Bon! le voilà.

LASAUSSAYE.

Ah! c'est vous; il était temps, ma foi, que j'allasse chez le docteur; cette découverte de l'acte de naissance l'inquiétait, et puis, dit-il, on est venu lui demander sa nièce en mariage.

PAVARET.

Et il ne vous a pas nommé la personne?

LASAUSSAYE.

Il eût été fort embarrassé de me dire son nom; c'est un conte qu'il m'a fait.

PAVARET.

Vous croyez?

LASAUSSAYE.

J'en suis sûr. J'ai calmé ses inquiétudes; il ne tient toujours qu'à moi de signer le contrat dès ce soir. Parlons de ma cousine.

PAVARET.

Je l'ai vue.

LASAUSSAYE.

Eh bien?

PAVARET.

Je lui ai annoncé votre visite.

LASAUSSAYE.

L'avez-vous pressentie sur mes projets? Lui avez-vous parlé de mariage, de mon amour? Est-elle disposée en ma faveur?

PAVARET.

Je prévois bien des difficultés.

LASAUSSAYE.

Vraiment!

PAVARET.

Ma mission était fort délicate.

LASAUSSAYE.

Vous ne lui avez donc parlé de rien?

PAVARET.

Pouvais-je, dans une première entrevue....

LASAUSSAYE.

Eh! mais sans doute, ont peut toujours parler.

PAVARET.

Au premier moment elle paraissait charmée de faire connaissance avec vous.

LASAUSSAYE.

C'est quelque chose.

PAVARET.

Elle parlait en fille reconnaissante des soins que vous avez donnés à son père.

LASAUSSAYE.

Je n'ai fait que mon devoir.

PAVARET.

Il paraît que votre oncle avait eu des projets d'union, d'hymen dans la famille, entre vous et elle.

LASAUSSAYE.

En vérité?

PAVARET.

Il en avait parlé à sa fille dans ses lettres.

LASAUSSAYE.

Et pourquoi ne m'en avait-il jamais parlé, à moi?

PAVARET.

Une surprise agréable qu'il voulait vous ménager peut-être. Voilà ce qu'il voulait vous faire entendre en vous annonçant un événement singulier....

LASAUSSAYE.

Eh oui! vous avez raison; quand j'y pense....

PAVARET.

Elle vous connaît d'ailleurs; elle a votre portrait.

LASAUSSAYE.

Bah!

PAVARET.

Qu'elle a laissé à Rochefort.

LASAUSSAYE.

On ne m'a fait peindre qu'une fois, à dix ans, en Amour, présentant une branche de lilas à mon oncle pour sa fête.

PAVARET.

Apparemment votre oncle lui aura envoyé ce portrait.

LASAUSSAYE.

En effet, on ne l'a pas trouvé dans l'inventaire.

PAVARET.

Voilà ce que c'est.

LASAUSSAYE.

Mais tout ne va donc pas si mal que vous le dites?

PAVARET.

Ah! quand elle a su que vous étiez à Joigny, et

qu'au lieu de la venir voir vous me députiez vers elle, elle a paru piquée, mais très-piquée.

LASAUSSAYE.

Il ne fallait pas dire cela.

PAVARET.

Sous quel prétexte me présenter?

LASAUSSAYE.

Ah! c'est juste.

PAVARET.

D'après cela vous n'avez pas un moment à perdre.

LASAUSSAYE.

Il faut la voir au plus tôt.... Mais c'est que je suis timide.

PAVARET.

Allons donc, le Lovelace de Villeneuve-sur-Yonne!

LASAUSSAYE.

Oh! j'entends bien; allons, décidons-nous.

PAVARET.

Tenez, la voilà.

LASAUSSAYE.

C'est elle. Elle a vraiment une jolie tournure.

SCÈNE II.

LASAUSSAYE, PAVARET, MADAME SAINT-HILAIRE.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Mademoiselle Fanny....

PAVARET, *à Lasaussaye.*

Mademoiselle Fanny, c'est sa femme-de-chambre.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Voyez donc ce que fait Domingo.

PAVARET, *à Lasaussaye.*

Domingo, c'est son nègre.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Si nous étions à Saint-Domingue, comme le commandeur l'aurait déja châtié!

LASAUSSAYE, *à Pavaret.*

Faites-moi le plaisir d'entamer l'entretien.

PAVARET.

Volontiers. Mademoiselle....

MADAME SAINT-HILAIRE.

Qu'est-ce que c'est?

PAVARET.

C'est monsieur votre cousin.

LASAUSSAYE.

Oui, ma chère cousine, c'est moi qui....

MADAME SAINT-HILAIRE.

Mon cousin! M. de Lasaussaye! Eh! oui; précisément, c'est lui-même. Quoique grandi considérablement et changé à son avantage, je le reconnais d'après le portrait que mon père m'a laissé. Tout mon dépit cède au plaisir de le voir. Commençons d'abord par nous embrasser, mon cher cousin.

LASAUSSAYE.

Ma chère cousine... (*à Pavaret.*) Voilà une réception assez encourageante.

PAVARET.

Quand je vous ai dit qu'elle était vive à l'excès.

MADAME SAINT-HILAIRE.

On ne m'avait pas trompée; il est vraiment fort bien.

PAVARET.

Oh! il ne fait pas déshonneur à la famille. (*A Lasaussaye.*) Vous l'entendez ?

LASAUSSAYE.

Pardon, si moi-même je ne me suis pas empressé d'accourir...; les affaires d'une succession qui vous regarde... plus que moi... (*A part.*) Malheureusement!

MADAME SAINT-HILAIRE.

Laissons cela, mon cher cousin, je vous vois et j'ai tout oublié. Un accueil aussi familier vous surprendra sans doute. Nous avons des affaires très-importantes à terminer, quelque temps peut-être à passer ensemble; je dois donc sur-le-champ, et du premier abord, vous mettre au fait de mon caractère.

LASAUSSAYE.

Elle est charmante, en vérité.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Je suis vive, étourdie, mais bonne, sensible, aimante. Mon pauvre père! comme je l'ai regretté! comme je le regrette encore! Ce fut lui qui pendant son séjour en Amérique, comme dans toutes les lettres qu'il m'écrivit, me fit l'éloge le plus pompeux de mon cousin Lasaussaye. C'est à ce témoignage honorable, c'est aux soins que vous lui avez prodigués, que vous devez mon accueil obligeant. J'ai de l'esprit, des manières engageantes, des graces naturelles, une éducation cultivée; je sais la musique, l'italien; mais je suis exigeante, impérieuse : que voulez-vous? j'ai éte élevée en amérique; dès mon enfance j'ai été entourée de gens qui n'ouvraient la bouche que pour chanter mes louanges. Des habitations, des sucreries, des esclaves; petite-fille de don Antonio-Sébastien Alvarès Velascos, gouverneur de la partie espagnole de Saint-Domingue...

Vous avez en France des filles et des femmes de parvenus qui s'en font accroire, sans avoir eu, comme moi, cent négresses à leurs ordres.

LASAUSSAYE.

Et croyez que... dans cet hémisphère.... vous trouverez également des serviteurs, des adorateurs.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Mais je l'espère; la fortune de mon père, celle de ma mère, me mettent en état, grace au ciel, de satisfaire mon penchant à la bienfaisance, et de faire le bonheur d'un galant homme, car je sens que je porte un cœur tendre.

LASAUSSAYE, *à Pavaret.*

Comme elle est franche!

PAVARET, *à Lasaussaye.*

On s'aperçoit que c'est la fille d'une personne qui a été très-vive elle-même.

LASAUSSAYE.

A qui le dites-vous?

MADAME SAINT-HILAIRE.

Vous comptiez sur cette succession, mon cher cousin?

LASAUSSAYE.

Je ne vous le dissimulerai pas, ma cousine; sensible et bienfaisant comme vous, il m'eût été bien doux de pouvoir exercer de simples vertus sans faste.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Quel rapport! quelle sympathie! Ah! mon père me l'avait bien marqué dans toutes ses lettres!

LASAUSSAYE.

En vérité? mon oncle vous aurait parlé de moi?

PAVARET.

Vous avez à causer d'affaires de famille, je me retire.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Non, restez; monsieur est mon cousin, mais il serait imprudent à moi... Libre et maîtresse de mes actions... Je dois apporter plus de scrupule dans ma conduite.

LASAUSSAYE.

Et votre présence nous est nécessaire. Monsieur est un avocat de Rochefort, très-distingué, homme de bon conseil. Votre intention est sans doute de vous fixer en France, ma chère cousine? Quels sont vos projets?

MADAME SAINT-HILAIRE.

Ah! ne m'interrogez pas là-dessus, mon cher cousin. C'est à présent sur-tout que je le regrette, ce tendre père; car enfin, une jeune fille, sans parents, sans appui, peut-elle...

PAVARET.

Puisque vous avez désiré ma présence, permettez à un tiers, à une personne désintéressée, de se placer entre vous, et de parler pour l'un et pour l'autre; l'oncle, le père que vous regrettez, avait des vues d'union, d'hymen dans la famille, m'avez-vous dit. Tous deux libres et vertueux, sensibles et bienfaisants, vous vous aimez; vous voudriez en vain vous le dissimuler; vous vous aimez. Qu'avez-vous à faire de mieux, que de confondre par un bon mariage tous vos droits à la succession.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Que dit-il?

LASAUSSAYE.

Ah! ma chère cousine! il a été l'interprète de mes sentiments; je vous adore.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Mais quels droits aurait-il donc à ma main, à cette succession?

PAVARET.

Aucun fondé sans doute; mais la succession n'est pas claire et liquide : il y a une foule de créanciers.

LASAUSSAYE.

Une foule véritablement.

PAVARET.

Que pourrait entendre à ces sortes d'affaires une jeune personne comme vous, arrivant d'Amérique, ignorant nos usages, nos lois? Tandis que M. de Lasaussaye, homme d'esprit, plein d'expérience, qui entend les affaires comme un procureur, vous épargnera des peines, des embarras....

MADAME SAINT-HILAIRE.

Eh quoi! dès la première entrevue!

PAVARET.

Mais vous êtes cousins, cousins germains, jeunes, dignes l'un de l'autre; vous êtes vive, il est vif, je suis vif : voilà nécessairement comme nous devons mener les affaires.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Non, laissez-moi, je m'en veux de vous avoir écouté si long-temps. Vous allez me prendre pour une coquette.... Je ne sais, en vérité, où j'en suis : c'est une proposition si brusque; et cependant je ne dis pas qu'un jour.... mais pour le moment, mon cher cousin, le trouble, la confusion, la pudeur.... permettez-moi

de me retirer ; nous parlerons de nos affaires dans un autre moment ; ne me suivez pas. Monsieur l'avocat, j'accepte avec plaisir vos conseils.

(*Elle rentre dans sa chambre.*)

SCÈNE III.

LASAUSSAYE, PAVARET.

PAVARET.

Croyez-moi, ne lui laissez pas le temps de respirer, suivons-la, obtenons enfin un aveu.

LASAUSSAYE.

Elle est séduite : et la succession me reste. Ainsi du silence sur mes engagements avec la nièce du docteur ; ainsi le plus grand secret avec le docteur sur mes engagements avec ma cousine ; ainsi je la suis pour ne pas lui laisser le temps de la réflexion.

(*Il suit madame Saint-Hilaire.*)

PAVARET.

C'est ce que vous avez de mieux à faire, et je vais avec vous....

SCÈNE IV.

DERVILLE, PAVARET.

DERVILLE, *arrêtant Pavaret.*

J'ai fait parler au docteur, j'ai obtenu enfin une entrevue avec lui. Sans ses engagements avec Lasaussaye, il ne serait pas éloigné de m'accorder sa nièce. J'ai

cru devoir lui annoncer que Lasaussaye songeait à un autre mariage; sa colère s'est trouvée partagée entre nous deux. Jaloux de s'expliquer avec Lasaussaye, de faire expliquer sa nièce, il va venir ici même avec elle dans l'auberge.

PAVARET.

A merveille! Qu'André le précède, et qu'en présence de nos gens il vienne annoncer la colère du docteur.

DERVILLE.

Mais je voudrais savoir....

PAVARET.

Eh! va vîte. J'entends Lasaussaye qui vient avec la fausse Américaine. (*Derville sort.*)

SCÈNE V.

PAVARET, LASAUSSAYE, MADAME SAINT-HILAIRE.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Non, n'exigez pas davantage; que voulez-vous de plus? Je vous laisse espérer.... Ah! n'est-ce pas déja trop annoncer la faiblesse de mon cœur?

LASAUSSAYE.

C'en est assez en effet, ma chère cousine : oui, j'entends ce que cet aveu incertain m'annonce.

(*Il lui baise la main.*)

PAVARET.

Qu'il est touchant, le tableau d'un amour honnête et sentimental!

MADAME SAINT-HILAIRE.

Mais au moins vous m'assurez que votre cœur est libre?

PAVARET.

Oh! libre comme le vôtre, madame.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Qu'aucun autre engagement....

LASAUSSAYE.

Aucun, je vous le jure.

SCÈNE VI.

PAVARET, LASAUSSAYE, MADAME SAINT-HILAIRE, ANDRÉ.

ANDRÉ.

Voilà monsieur le docteur qui marche sur mes pas avec mademoiselle sa nièce. Oh! mon Dieu! comme il est en colère! il sait que vous êtes ici occupé à ébaucher un autre mariage avec une Américaine.

LASAUSSAYE.

Veux-tu bien te taire?

PAVARET.

Oh! le bavard!

MADAME SAINT-HILAIRE.

Que dit-il?

ANDRÉ.

Dame! voilà ce qu'on vient de lui apprendre.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Qu'entends-je! eh quoi! c'est au moment où vous me déclarez votre amour, où vous m'assurez que votre cœur est libre.....

LASAUSSAYE.

Permettez donc, ma chère cousine; c'est un imbécille, il ne sait ce qu'il dit.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Joignez encore la fausseté à la perfidie! C'en est fait, je ferai valoir mes droits : nous plaiderons.

(*Elle fait quelques pas pour sortir.*)

PAVARET.

Ah! mon Dieu, un procès!

LASAUSSAYE.

Quel parti prendre?

PAVARET.

Que risquez-vous de vous déclarer pour la belle cousine? Vous ne teniez pas infiniment à la nièce du docteur, puisque vous y aviez renoncé d'avance.

LASAUSSAYE.

En effet; je me décide. Ma chère cousine, arrêtez de grace.

MADAME SAINT-HILAIRE.

Je n'écoute rien.

LASAUSSAYE.

Si j'avouais mes torts, si je m'en repentais, si je vous disais qu'ignorant votre arrivée, votre existence même, pressé par le docteur Montrichard, j'avais pris avec lui des engagements auxquels je renonce.

PAVARET.

Ah! voilà quelque chose; et si vous l'aimez véritablement, comme vous l'avez dit.....

MADAME SAINT-HILAIRE.

Eh quoi! monsieur l'avocat, un homme de votre âge, de votre caractère, d'un état grave comme le vôtre, prendre la défense d'un volage! d'un fourbe!...

PAVARET.

Mais si tout-à-l'heure, en votre présence, il se dégage, il déclare au docteur, à sa nièce, qu'il renonce à l'hymen conclu, qu'aurez-vous à dire encore?

LASAUSSAYE.

Oui, sans doute; et je me précipite à vos pieds pour vous témoigner ma reconnaissance.

SCÈNE VII.

PAVARET, LASAUSSAYE, MADAME SAINT-HILAIRE, ANDRÉ, MONTRICHARD, CONSTANCE, DERVILLE, DANS LE FOND.

MONTRICHARD, *surprenant Lasaussaye aux genoux de madame Saint-Hilaire.*

Que vois-je? monsieur de Lasaussaye aux genoux d'une autre femme!

CONSTANCE.

Eh bien! mon oncle, voulez-vous encore me faire épouser un homme comme celui-là?

MONTRICHARD.

Que veut dire ceci! Corbleu? monsieur de Lasaussaye, vous moquez-vous de moi? Croyez-vous que la nièce du docteur Montrichard soit un parti à dédaigner? Grace au ciel, elle ne manque pas de soupirants, et vous n'êtes pas si difficile à remplacer.

LASAUSSAYE.

Et là, là, docteur, point de courroux. Tenez, il ne faut pas se tromper dans la vie; j'ai cru m'apercevoir que votre nièce ne se souciait pas autrement de mon alliance; et ma foi, tout bien considéré, je crois que nous ferons bien d'en rester au point où nous en sommes.

MONTRICHARD.

Oui! vous le prenez sur ce ton-là. Je me décide.

Approchez, capitaine; prenez la main de ma nièce, elle est à vous.

LASAUSSAYE.

Comment! quoi! vous donnez votre nièce à ce capitaine qui nous a joué un tour si sanglant!.... qui a osé se faire passer..... Ah! pour le coup!

MONTRICHARD.

Oui, monsieur; ce capitaine est un galant homme à qui l'amour seul avait inspiré cette ruse de tantôt, d'une fortune honnête, et qui ne craint pas d'héritier direct.

LASAUSSAYE.

Eh bien! épousez, capitaine; nous pourrons faire deux noces à-la-fois. Sans rancune, docteur; et permettez que je vous présente ma future, Theresina Vélascos, ma cousine d'Amérique, qui semble arriver tout exprès à Joigny pour que je l'épouse.

MONTRICHARD.

Qu'est-ce que vous dites?

SCÈNE VIII.

PAVARET, LASAUSSAYE, MONTRICHARD, MADAME SAINT-HILAIRE, CONSTANCE, ANDRÉ, DERVILLE, SAINT-HILAIRE.

SAINT-HILAIRE.

Parbleu! j'avais une bonne conscience de marcher à pied, tout étonné que la voiture ne m'atteignît pas; et vous êtes bien aimables, vous autres, de me laisser m'essoufler de la sorte. (*A madame Saint-Hilaire.*) Mais c'est sur-tout à toi que j'en veux, ma bonne amie.

LASAUSSAYE.

Comment! sa bonne amie! quel est donc cet homme-là?

PAVARET.

Eh! mais vraiment, c'est votre cousin, si madame est votre cousine; car il n'est ni plus ni moins que son mari.

LASAUSSAYE.

Son mari!

MADAME SAINT-HILAIRE.

Et je suis sa femme pour vous servir, Caroline de Saint-Hilaire, artiste dramatique, engagée pour jouer les premières soubrettes et les Dugazon à Genève.

SCÈNE IX.

PAVARET, LASAUSSAYE, MONTRICHARD, MADAME SAINT-HILAIRE, CONSTANCE, ANDRÉ, DERVILLE, SAINT-HILAIRE, ROUGEAU.

ROUGEAU.

Eh bien! les trois quarts d'heure sont expirés; partons-nous?

PAVARET.

Quand il vous plaira, conducteur.

LASAUSSAYE.

Un conducteur! une artiste dramatique! Que veut dire ceci, s'il vous plaît?

MONTRICHARD.

Je le devine, moi; que madame n'est pas plus héritière à-présent....

DERVILLE.

Que je n'étais héritier ce matin.

LASAUSSAYE.

Ah!

MADAME SAINT-HILAIRE.

Que vous voyez dans le capitaine, l'avocat, mon mari et moi, les voyageurs avec lesquels vous avez fait route hier de Villeneuve-sur-Yonne à Joigny.

LASAUSSAYE.

Quoi?

CONSTANCE.

Que cela doit vous apprendre à ne pas révéler vos aventures dans les diligences.

SAINT-HILAIRE.

Sur-tout quand il fait nuit.

LASAUSSAYE.

Ainsi.....

CONSTANCE.

Que vous perdez la main d'une femme qui vous épousait sans vous aimer.

PAVARET.

Mais que vous gardez cette succession que vous aimez tant.

MONTRICHARD.

Jusqu'à ce que la véritable héritière se présente.

LASAUSSAYE.

Oh!

TOUS ENSEMBLE.

Et que nous sommes tous vos très-humbles serviteurs.

LASAUSSAYE.

Messieurs et mesdames, c'est moi qui suis le vôtre, de tout mon cœur.

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

PAVARET, MONTRICHARD, MADAME SAINT-HILAIRE, CONSTANCE, ANDRÉ, DERVILLE, SAINT-HILAIRE, ROUGEAU, MAGDELON.

MAGDELON.

Monsieur Rougeau, voilà les postillons qui s'impatientent et qui attèlent les chevaux.

PAVARET.

A merveille, ma fille! qu'ils se dépêchent; mais en attendant que la voiture soit prête, des petits couplets, madame Saint-Hilaire, pour faire nos adieux au docteur, au capitaine et à sa future.

VAUDEVILLE.

PAVARET.

Fort de poumons, de paroles,
Un orateur boursouflé,
Tout frais sorti des écoles,
D'orgueil, de sottise enflé,
Croit, dans Rome et dans Athènes,
N'avoir point eu de rival;
Ah! bon Dieu! de Démosthènes
Quel triste collatéral!

MADAME SAINT-HILAIRE.

Damis auprès d'Isabelle
Passe des moments bien doux,
Il est charmant, et la belle
Le présente à son époux :
Pour écarter de son ame
Jusqu'au soupçon d'un rival,
C'est, lui dit-on, de madame
Le petit collatéral.

DERVILLE, *au public.*

Les fils aînés de Thalie
Sont par vous chéris, soignés;
Mais faut-il que l'on oublie
Ses parents plus éloignés?
Leur bien, c'est votre suffrage :
Or, pour que tout soit égal,
Rappelez à l'héritage
Le petit collatéral.

FIN DU CINQUIÈME ACTE

ET DU SECOND VOLUME.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

